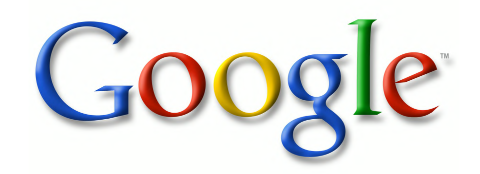
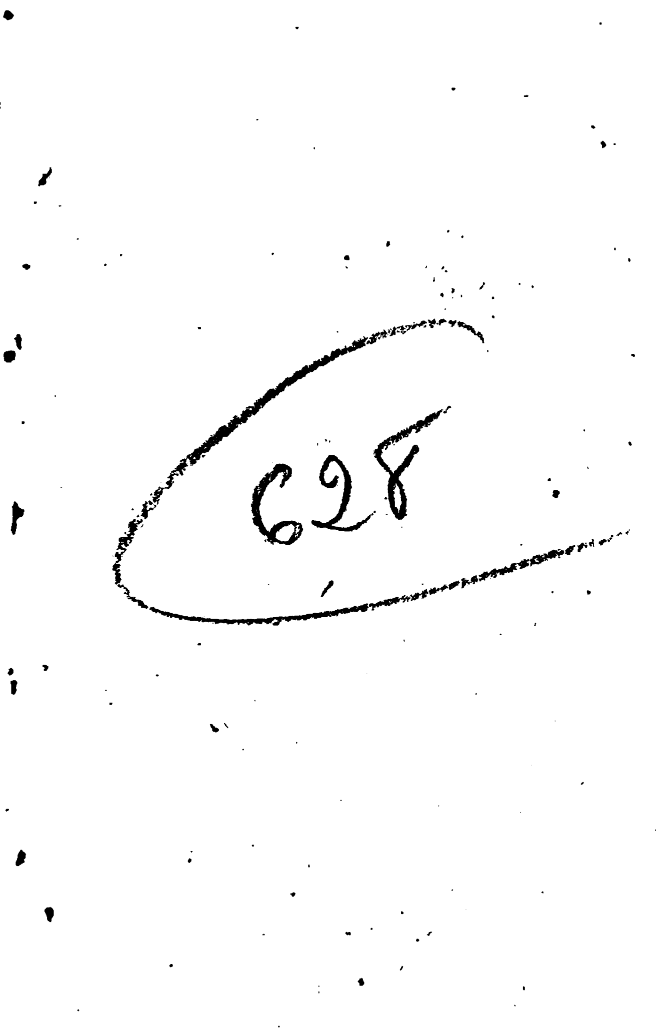







628

POESIES DIVERSES DE MADAME DE SAINCTONGE.

SECONDE EDITION.

TOME PREMIER.



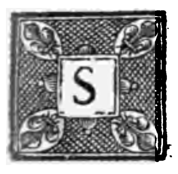
A DIJON,
Chez ANTOINE DE FAY Imprimeur des Etats,
Place du Palais, à la Bonne-Foi.

M. DCC. XIV.

AVEC APROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



A MONSIEUR, MONSIEUR DE MIGIEU, CHEVALIER, MARQUIS DE SAVIGNY, CONSEILLER DU ROI EN SES CONSEILS, SECOND PRESIDENT au Parlement de Bourgogne.



OUTIEN de la foible innocence,
PRESIDENT, dont le loyal cœur,
Te rend des torts Réparateur,

Et te fait tenir la balance
Si dextrement, que l'on croiroit
Que Themis même la tiendroit :
D'une Habitante du Parnasse
Favorise la noble audace;
Sois le Protecteur de ses Vers;
Fortune leur sera prospere,
Ils voleront dans l'Univers,
Sans redouter nul adversaire.
Pour le prix de cette faveur,
Veüille le Ciel te combler d'heur;
Sans changer d'esprit, de visage,
Puisses-tu vivre davantage
Que jadis ne vécut Nestor,
Voir renaître le siécle d'or,
Car onc ne fut tant heureux âge :
On ne faisoit que se gaudir
Au gré d'un innocent désir.
L'affreuse Avarice, qui veille,
Et qui lorgne de toutes parts

Avec ſes avides regards,
Lorſque ſous les Cieux tout ſommeille,
Onc n'avoit partagé les champs,
Inventé ne poids, ne meſure;
Notre mere Dame Nature
Rendoit tous les humains contents,
Leur faiſant égale largeſſe;
Gayement ils vivoient en commun;
Point il n'étoit de droit d'aîneſſe,
Aîné, cadet, c'étoit tout un;
On voyoit Phœbus ſans nuage,
Darder ſes plus benins rayons;
Jamais la grêle ni l'orage,
N'enlevoient l'eſpoir des moiſſons:
Le gai Printems d'intelligence
Avec Pomone & l'Abondance,
Paroit nos jardins, nos coteaux,
Sans coûter ne ſoins, ne travaux.
Dans les entrailles de la terre
Point on ne cherchoit les métaux,

Qui ſont moins de biens que de maux,
Cauſant débats, affreuſe guerre.
Jamais on n'entendoit les eaux
Mugir ſous le poids d'une flotte,
Et l'ambitieux Argonaute
N'avoit encore bâti vaiſſeaux.
La Déeſſe aveugle & volage,
Qui regne en ce ſiécle trompeur,
A qui l'on ſacrifie honneur,
Devoirs, amis & parentage,
Ne recevoit aucun hommage:
Chacun faiſoit ſon plus grand heur
De poſſeder un loyal cœur.
Le terrible Dieu de la Guerre
Dans celui tems n'armoit jamais;
Jupiter étoit ſans tonnerre,
N'ayant à punir nuls forfaits.
La tant belle & benoîte Aſtrée,
Des humains étoit reverée:
On n'avoit ne glaives, ne traits,

Et l'on ne guerroyoit pas même
Contre les hôtes des forêts.
Avec une allegresse extrême
Dans l'onde sautoit le poisson,
Sans craindre le traître hameçon.
L'Oiseau branché sur le feüillage,
Chantoit ses innocents ébats,
Sans redouter pipeur ni cage ;
Cupidon seul par ses apas
Tenoit les cœurs en doux servage.
Point on n'achetoit ses plaisirs
Par ennuis, détresses, soupirs ;
Bergers & Bergeres fidelles,
Aimoient ainsi que Tourterelles.
Onc n'étoit de fausses Beautez,
De roses, de lys empruntez,
Qui maintenant trompent le monde ;
Point de luxe, point de façon,
La toilette étoit le gazon,
Le miroir, le cristal de l'onde :

Mais de meshui tout est malin,
La brûlante soif des richesses
En Laïs change les Lucresses;
Ce n'est que fraude & mal-engin;
Le frere armé contre le frere,
Ecoutant sa cupidité,
De l'occire a la cruauté;
L'honneur paroît une chimere.
Toi, qui dans ce siécle tortu,
Conserves droiture & vertu,
PRESIDENT gracieux & sage,
De ma Muse reçoi l'hommage:
Certes, c'est par trop peu pour toi;
Et tu la mets en désaroi,
Quand ton mérite elle contemple;
Bien voudrois être un Amphion
Pour attirer pierre, moëlon,
Et bâtir magnifique Temple;
Themis sur un Trône on verroit,
Qui d'une palme verdoyante

Ton docte chef couronneroit ;
Mais ma lyre trop peu touchante ;
Onc ne ſauroit tirer d'accords
Aſſez gracieux , aſſez forts ,
Pour élever tels édifices ;
Que ne puis-je par maints ſervices
Te montrer , COURTOIS PRESIDENT ;
Combien mon cœur reconnoiſſant
Me rend ta loyale Servante
Tres-humble & tres-obéiſſante.

APROBATION DU CENSEUR ROYAL.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Poësies diverses de Madame de Sainctonge, tome second*, & j'ai crû que le Public ne feroit pas moins d'accueil à ce volume qu'il en a fait au premier. A Paris ce 23 Fevrier 1713. *Signé*, BURETTE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT. Notre bien amé le Sieur *** Nous ayant fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage intitulé, *Poësies diverses de Madame de Sainctonge*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires. Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caractere, conjointément ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Presentes. Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre &

débiter, ni contrefaire ledit Livre, en tout ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles ; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres conformément aux Reglements de la Librairie ; & qu'avant de l'exposer en vente il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucuns troubles ou empêchements. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires, CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles l'onziéme jour du mois de

Mars l'an de grace mil-sept cents-treize, & de nôtre Regne le soixante-dixiéme. Par le Roi en son Conseil. *Signé*, FOUQUET.

Il est ordonné par Edit de Sa Majesté de 1686, & Arrêts de son Conseil, que les Livres dont l'impression se permet par chacun des Privileges, ne seront vendus que par un Libraire ou Imprimeur.

Régistré sur le Régistre de la Communauté, n°. 3, des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 589., n°. 656, conformément aux Réglements, & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1703. Fait à Paris le 24 Mars 1713. Signé, L. JOSSE *Syndic.*

Et ledit Sieur *** a cedé son droit audit Privilege à Antoine de Fay Imprimeur à Dijon, pour en joüir suivant l'accord fait entr'eux; laquelle cession a été registrée le 5 Septembre 1713, sur le Registre, n°. 3, de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 647, conformément & notamment à l'Arrêt du 13 Août 1703.

PERSONNAGES DU BALLET.

APOLLON.

MELPOMENE.

TERPSICORE.

THALIE.

SUITE de Melpomene, de Terpsicore & de Thalie.

TROUPE de Nayades.

TROUPE de Silvains.

ZEPHIRE.

Un ZEPHIR Confident de Zephire.

TROUPE de Zephirs.

Les Trois CARITES.

TROUPE de Nymphes de la Cour de Flore.

FLORE.

CLIMENE Confidente de Flore.

LISANDRE Berger Amoureux d'Iris.

IRIS Bergere.

TROUPE de Faunes.

TROUPE de Driades.

TROUPE de Pâtres.

PAN.

SUITE de Pan.

TROUPE de Moiſſonneurs.

CERÉS.

TROUPE de Bergeres.

TROUPE d'Amants heureux.

Deux SATYRES.

BACCHUS.

TROUPE de Satyres.

TROUPE de Vendangeurs.

Deux Vieux AMANTS diſcrets.

Un Jeune AMANT indiſcret.

SATURNE.

La MASCARADE.

Les JEUX, les PLAISIRS.

TROUPE de Peuples.

MOMUS.

SUITE de Momus.

Les HEURES.

TROUPE de Divinitez de la ſuite d'Apollon.





LES CHARMES DES SAISONS, BALLET.

Le Theatre represente une Place faite pour donner des Spectacles, on voit des Bois & des Ruisseaux au travers des Arcades.

APOLLON sur son Char, TERPSICORE, MELPOMENE, THALIE, Suite de Terpsicore, de Melpomene & de Thalie.

APOLLON *sur son Char.*



USES, pourquoi garder un si
triste silence?
Apollon s'en offense;
Recommencez dans cet azile heureux
Vos concerts & vos jeux.
Les Pierides n'ont plus l'audace
De vous disputer le Parnasse:

Rien ne peut de vos chants égaler la douceur.

Vous remportez une entiere victoire,

Et c'est à vous qu'on réserve la gloire

De chanter les exploits du plus fameux Vainqueur.

TERPSICORE.

Nous recevons le prix que nous devions attendre

De la douceur de nos chants :

Mais, hélas! ce HÉROS ne veut plus les entendre;

Que nous sert-il qu'ils soient touchans ?

MELPOMENE.

Lui seul se refuse à nos Fêtes,

Lorsque nous celebrons sa gloire & ses Conquêtes.

TERPSICORE, MELPOMENE, & THALIE.

Un seul de ses regards peut combler nos désirs :

Ah! que ne connoît-il l'ardeur de nôtre zéle;

Publier ses exploits avec un soin fidéle,

Est le plus doux de nos plaisirs.

APOLLON.

Son auguste presence

Rendroit tous les cœurs contens;

Mais il est occupé de soins trop importans :

Chantez ses vertus, sa prudence,

Celebrez par des chants nouveaux

Ses glorieux travaux.

LE CHŒUR.

Celebrons par des chants nouveaux

Ses glorieux travaux.

MELPOMENE.

L'Univers le craint & l'admire,

Et dans son vaste Empire

De ses Sujets il est l'amour.

On ne peut rien ajouter à sa gloire,

Bien qu'il remporte chaque jour

Quelque nouvelle victoire.

PREMIERE ENTRE'E.

La Suite des Muses.

APOLLON.

Dieux des Forêts, Nymphes aimables,

Habitans fortunez de cet heureux séjour,

A ces Concerts charmans mêlez vos chants d'amour

Et vos jeux les plus agréables;

Couronnez-vous de myrthe, & laissez les lauriers

Au plus grand des Guerriers.

TROUPE de Silvains, TROUPE de Nayades.

II. ENTRE'E.

Les Silvains & les Nayades.

Deux DRIADES *& un* SILVAIN.

Qu'il eſt doux de ſuivre ſes loix,
Echo, répondez à nos voix.
Que le bruit de nos chants vole, s'il eſt poſſible,
Dans tous les differens climats,
Nôtre bonheur nous ſeroit moins ſenſible,
Si nos voiſins jaloux ne le connoiſſoient pas.

Une NAYADE.

Il n'eſt point d'ennemis qui puiſſent nous ſurprendre
Dans ce paiſible ſéjour,
Nous n'avons à nous deffendre
Que des ſurpriſes de l'amour.

Un SILVAIN.

Si l'amour quelquefois fait languir dans ſes chaînes,
Il vient un tems qui comble nos déſirs :
Le plaiſir qui ſuit les peines
Eſt le plus touchant des plaiſirs.

APOLLON.

Demeurez dans ces lieux sans soins & sans allarmes,
Offrez à ce HÉROS vos jeux & vos chansons ;
Je vais suivre mon cours, & toutes les Saisons
Vont paroître avec tous leurs charmes.

LES CHŒURS.

Demeurons dans ces lieux sans soins & sans allarmes,
Offrons à ce HÉROS nos jeux & nos chansons,
Nous allons goûter les charmes
De toutes les Saisons.

Le Theatre change, & represente un superbe Jardin, on voit dans le milieu un Cabinet de verdure, soutenu par des Thermes qui tiennent des guirlandes de fleurs.

ZEPHIRE, *un* ZEPHIR.

ZEPHIRE.

Hâtez-vous renaissant feüillage
D'embellir ce boccage ;
Chantez petits oiseaux,
Murmurez clairs ruisseaux,
Belles fleurs hâtez-vous d'éclore,
Celebrez le retour de Flore.

Tu vois mon empressement
Pour cette aimable Déesse :
Je veux que dans ce lieu charmant
Tout lui parle de ma tendresse.

Un ZEPHIR.

Tous ces soins amoureux vous donnent cent plaisirs,
Ce n'est pas seulement pour elle
Que vous formez des désirs,
Et l'on vous voit toujours voler de belle en belle.

ZEPHIRE.

Il est vrai mon sort est charmant,
Je n'ai que de douces chaînes,
Je goûte les plaisirs d'un veritable Amant,
Et je n'en ressens pas les peines.

ZEPHIRE, *&* *un* ZEPHIR.

Pourquoi serions-nous constans,
Tout change dans la Nature ?
Aprés l'affreux Hiver la naissante verdure
Embellit nos bois & nos champs :
Tout change dans la Nature,
Pourquoi serions-nous constans ?

III. ENTRE'E.

Troupe de Zephirs.

LE CHŒUR *repête le dernier couplet.*

Un ZEPHIR.

Nous ſuivons l'inconſtance,
Elle a mille douceurs;
La legereté de nôtre danſe
Exprime celle de nos cœurs.

Un autre ZEPHIR.

Loin de ſouffrir ici le rigoureux martyre
D'aimer ſans oſer le dire,
On feint ſouvent d'être amoureux,
Et quelquefois une belle,
Par des veritables feux,
Paye les ſoins trompeurs que l'on a pris pour elle.

ZEPHIRE.

Pour un moment éloignons-nous,
Flore dans ces lieux s'avance;
Voyons ſi mon abſence
Ne lui cauſera point quelque ſoupçon jaloux.
Trompons cette aimable Déeſſe,
Un peu de jalouſie augmente la tendreſſe.

Zephire & sa Suite se retirent.

Flore vient suivie de Climene, des Carites, & d'une Troupe de Nymphes.

IV. ENTRE'E.

Les Carites.

V. ENTRE'E.

Les Nymphes.

Les Carites & les Nymphes se séparent pour cüeillir des fleurs. Flore demeure avec Climene.

FLORE, CLIMENE.

FLORE.

Je me flatois vainement
De trouver dans ces lieux Zephire;
Peut-être ce volage Amant
Pour un autre que moi soupire :

Il va cacher ses nouvelles ardeurs
Dans ces agréables retraites,
L'inconstant a plus d'amourettes
Que je ne fais naître de fleurs.

CLIMENE.

C'eſt un charmant avantage
D'avoir un Amant volage,
Quand on eſt belle comme vous;
Un ſeul regard le raméne
Dans vôtre chaîne.
Eſt-il un triomphe plûs doux?

FLORE.

Ramener cet ingrat n'eſt pas une victoire
Qui puiſſe flater ma gloire,
C'eſt moins à ma beauté
Que je dois ſon retour qu'à ſa legereté.

CLIMENE.

Un Amant que la conſtance
Attacheroit à vos pas,
Vous cauſeroit ſouvent d'ennuyeux embarras.
Il faut un peu d'abſence
Pour ranimer les feux
Des cœurs les plus amoureux.
Un Amant que la conſtance
Attacheroit à vos pas,
Vous cauſeroit ſouvent d'ennuyeux embarras.

FLORE.

Un Amant que la constance
Attacheroit à mes pas,
Auroit toujours pour moi mille nouveaux apas
Il ne faut point d'absence
Pour ranimer les feux
De deux cœurs bien amoureux.
Un Amant que la constance
Attacheroit à mes pas,
Auroit toujours pour moi mille nouveaux apas.

Mais Zephire paroît. Je ne sens plus d'allarmes,
Et mon foible courroux
Cede aux mouvemens les plus doux.

ZEPHIRE *à Flore.*

Je ne vous vis jamais briller de tant de charmes,
Je me sens enflâmer de la plus vive ardeur;
Ah! si vous n'étiez pas maîtresse de mon cœur,
Dans ce moment il vous rendroit les armes.

FLORE.

Vous faites voir assez d'empressement
Quand vous êtes en ma presence;

Mais je croi que mon abſence
Ne vous cauſe aucun tourment.

ZEPHIRE.

Quand on eſt loin d'une Belle,
Que ſert-il de languir pour elle ?
C'eſt aſſez qu'à ſon retour
On faſſe voir beaucoup d'amour.

FLORE.

Dans ces lieux vous deviez vous rendre,
Et c'eſt Flore qui vous attend
Lorſque vous devez l'attendre :
Ah ! que ne ſuis-je moins tendre,
Ou que n'êtes-vous plus conſtant.

ZEPHIRE.

Si mon cœur étoit plus fidéle,
Vous n'auriez pû le charmer qu'une fois ;
A tous momens il revient ſous vos loix:
Toujours pour vos beaux yeux ſa conquête eſt nouvelle.
Charmante Flore, il faut vous l'avoüer,
Il n'eſt point dans ces lieux de Nymphe, de Bergere,
Dont mon humeur legere
Ne vous ait fait triompher.

FLORE & ZEPHIRE.

Vivons heureux dans nos chaînes,

Éloignons les ſoins & les peines ;

L'amour eſt un plaiſir charmant,

Gardons-nous d'en faire un tourment.

Les Carites, les Nymphes, & les Zephirs entrent en tenant des guirlandes de fleurs.

VI. ENTRE'E.

Les Carites, les Nymphes, & les Zephirs.

Une CARITE.

Tout répond à nôtre envie,

Le Printems eſt de retour ;

Mais il n'eſt point dans la vie

De beau Printems ſans amour.

Un ZEPHIR.

Il en eſt de l'amour comme de ce feüillage,

Il ne plaît jamais davantage

Que lors qu'il eſt naiſſant ;

N'ayez pas le cœur ſi conſtant :

Il en eſt de l'amour comme de ce feüillage.

UN ZEPHIR.

Venez charmer nos cœurs, aimable nouveauté ;
C'est un ennui, c'est une peine extrême
De dire toujours que l'on aime,
A la même Beauté.
Venez charmer nos cœurs, aimable nouveauté.

ZEPHIRE.

Retirons-nous au fond de ce boccage,
L'Eté fera bien-tôt ressentir ses chaleurs :
Pour éviter ses brûlantes ardeurs,
Cherchons le frais, & l'ombrage.

LES CHŒURS.

Retirons-nous au fond de ce boccage.

Zephire, Flore, & Climene se retirent, suivis des Carites, des Nymphes, & des Zéphirs.



Le Theatre change, & répresente dans le fonds un Château, & aux deux côtez, des granges remplies de gerbes de bled, & de tout ce qui peut servir à l'agriculture.

LISANDRE, IRIS.

LISANDRE.

Cesse d'être inhumaine,
D'un fidéle Berger recompense les feux ;
Et souviens-toi que mon cœur amoureux
N'a jamais porté que ta chaîne.

IRIS.

D'un cœur indifferent
Tu ne sçavois que faire ;
Le triomphe n'est pas grand
D'avoir sçû te plaire :
Tu ne sçavois que faire
D'un cœur indifferent.

LISANDRE.

Ah, que ne puis-je être infidéle !
Quoi, tu méprises, cruelle,
Ma constance & ma foi ?

C'est

C'est perdre de l'amour que d'en avoir pour toi :
Ah, que ne puis-je être infidéle !

IRIS.

C'est trop me vanter chaque jour
Ta constance & ta tendresse ;
Il est des cœurs que la Paresse
Arrête autant que l'Amour.

LISANDRE.

Quels soins pour toi ne me vois-tu pas prendre ?
Je garde toujours ton troupeau,
Je chante sur mon chalumeau
Tous les airs que tu veux aprendre :
Quels soins pour toi ne me vois-tu pas prendre ?
Ne feras-tu jamais sensible à mon tourment ?

IRIS.

Je cours pour voir la Fête
Qu'à l'honneur de Cerés dans ces lieux on aprête.
Elle sort.

LISANDRE.

Dis plûtôt que tu fuis un malheureux Amant.

LISANDRE *seul.*

Tout plaît dans ce charmant séjour ;
Mais j'aime une ingrate Bergère :

Les plaisirs ne touchent guére
Les cœurs malheureux en amour.

Il paroît une Troupe de Faunes & de Driades.

VII. ENTRE'E.

Les Faunes.

VIII. ENTRE'E.

Les Driades.

Deux DRIADES.

Dans ces beaux lieux nous goûtons les plaisirs
Les plus doux de la vie ;
Nous ne formons que d'innocens désirs.
Tout répond à nôtre envie :
Pour joüir de ce bonheur,
Il faut toujours garder son cœur.

Un FAUNE.

N'imitons pas cette folle jeunesse,
Qui croit qu'on ne sçauroit se deffendre d'aimer ;
Les forces de l'amour viennent de la foiblesse
Du cœur qui se laisse enflâmer.

La DRIADE.

Les Amans se laissent des peines,

Et se dégoûtent des plaisirs ;
Rien ne peut arrêter leurs volages désirs.
Ne cessons point d'être inhumaines :
Il vaut mieux que nos rigueurs
Fassent des inconstans, que nos tendres faveurs.

LISANDRE.

Amour, il n'est point sous ta loi
D'Amant plus malheureux que moi :
Les Nimphes de ces lieux méprisent ta puissance.
Tu laisses leurs cœurs en paix ;
Je te céde sans résistance,
Et tu perces le mien des plus funestes traits ;
Au milieu des plaisirs une fatale flâme
Me coûte mille regrets.
Ah ! si je puis, cruel, te chasser de mon ame,
Non, tu n'y reviendras jamais.

La DRIADE.

Va trouver ton inhumaine,
Ne trouble point des jeux si pleins d'apas ;
Faut-il nous ennuyer du récit d'une peine
Que nous ne causons pas ?

Le FAUNE.

Sors d'un triste esclavage,
Les soins, les tourmens,
Sont toujours le partage
Des plus tendres Amants.

LISANDRE.

Ah ! si la beauté qui m'enchante
Vouloit partager mon ardeur,
Je ne changerois pas mon cœur
Contre vôtre ame indifferente.

Que l'Amour me parut charmant,
Lors qu'il vint me surprendre !
S'il remplissoit l'espoir dont il flatte un Amant,
Qu'il seroit doux d'être tendre !
Que l'Amour me parut charmant,
Lors qu'il vint me surprendre!

Pan, Troupe de Pâtres, Suite de Pan.

IX. ENTRE'E.

Les Pâtres.

PAN.

Cerés vient dans ces lieux, venez lui rendre hõmage,
Ne tardez pas davantage.

Cerés paroît en l'air sur un Char, tiré par des Dragons volans: les Moissonneurs qui la voient, accourent pour lui offrir des Couronnes d'épics.

X. ENTRE'E.

Les Moissonneurs.

CERÉS.

Mes trésors brillent dans vos Champs,
J'ai rempli vôtre esperance,
Profitez de l'abondance
De mes riches presens.

Cerés est emportée sur son Char.

LE CHŒUR.

Cerés remplit nôtre esperance,
Ses trésors brillent dans nos Champs,
Profitons de l'abondance
De ses riches presens.

PAN.

Que nos bois sont charmans, que la campagne est belle !
Cerés nous a donné d'abondantes Moissons;
Elle est digne de nos Chansons :
Heureux, si nos Chansons se trouvoient dignes d'elle.

XI. ENTRE'E.

Une Troupe de Bergeres.

PAN.

En vain pour garantir mon cœur
D'une amoureuſe ardeur,
Je m'occupe du ſoin champêtre,
L'Amour en eſt toujours le maître.

Un SUIVANT DE PAN.

Peut-on, ſans ſe laiſſer charmer,
Voir tant d'aimables Bergeres ?
Malgré les plus grandes affaires,
On trouve du tems pour aimer.

PAN.

Aimez, charmante Jeuneſſe,
L'Amour a mille douceurs;
Il faut un peu d'amoureuſe tendreſſe
Pour amuſer les jeunes cœurs :
Les fleurs, la fougere,
Vos Jeux, vos Chanſons,
Vôtre Muſette & vos Moutons,
N'amuſent pas ſi bien qu'une aimable Bergere.

XII. ENTRE'E.

Les Bergeres, les Pâtres, & les Moissonneurs forment ensemble la douziéme Entrée.

PAN.

Que l'Eté passe en d'autres lieux,
Qu'il laisse ici regner l'Automne;
Allons prendre le soin des fruits délicieux
Que le divin Bacchus nous donne.

LES CHŒURS.

Allons prendre le soin des fruits délicieux
Que le divin Bacchus nous donne.

Le Theatre change, & represente des côteaux & des Vignes, on voit dans l'enfoncement la Mer.

IRIS *seule.*

Je ne veux plus que Lisandre
M'entretienne de ses feux,
L'amour est un mal dangereux,
Et qui peut aisément se prendre.

Je devois fuir d'abord un si tendre entretien.
Que vois-je? ce Berger s'avance,

Comment éviter sa presence ?

Ah ! quand on fuit trop tard, on ne fuit jamais bien.

LISANDRE, IRIS.

IRIS.

Laissez-moi seule ici, j'aime la solitude ;

Quoi, ne pourrai-je pas être un moment sans vous?

LISANDRE.

Calmez vôtre injuste courroux,

Soyez sensible à mon inquiétude ;

Contre moi sans raison, faut-il vous irriter ?

Pourquoi ne vouloir plus me voir ni m'écouter ?

IRIS.

Non, je ne dois plus vous entendre,

Je vous l'ai déja dit, ne suivez plus mes pas.

LISANDRE.

Quel est mon crime, hélas !

Ne pourrai-je l'apprendre ?

IRIS.

Laissez-moi.

LISANDRE.

Vous me bannissez,

Pour courir au trépas, cruelle, c'est assez ....

IRIS.

IRIS.

Contre vos jours qu'allez-vous entreprendre ?
Demeurez.

LISANDRE.

Vous me haïssez.

IRIS.

Il est vrai, je vous hay d'avoir été trop tendre ;
Mon cœur étoit indifferent,
Vos soins sont venus le surprendre,
Le crime est assez grand.
Il est vrai, je vous hay d'avoir été trop tendre.

LISANDRE.

Quoi, je vous vois enfin sensible à ma langueur ;
Quel excés de bonheur,
Adorable Bergere !
Faut-il me l'apprendre à regret ?
Vous ne pouviez cesser d'être severe
Pour un Amant plus tendre & plus discret.

IRIS.

Souvent l'inconstance
Suit l'amour content :
Vous avez triomphé de mon indifference ;
Qui pourra m'assurer que vous serez constant ?

LISANDRE.

C'est une erreur de croire que les peines
Font durer les tendres ardeurs,
Rien n'arrête mieux les cœurs
Que de douces chaînes.
C'est une erreur de croire que les peines
Font durer les tendres ardeurs.

Ne craignez point de me voir infidéle,
Je brûlerai pour vous d'une ardeur éternelle:
Vous pleurerez plûtôt la mort de vôtre Amant
Que son changement.

IRIS & LISANDRE.

Le plus doux charme de la vie
Est dans les tendres amours;
Pour faire durer nos beaux jours,
Faisons durer le beau nœud qui nous lie:
Le plus doux charme de la vie
Est dans les tendres amours.

Il paroît une Troupe d'Amans & d'Amantes heureuses.

XIII. ENTRE'E.

Les Amantes heureuses.

Une AMANTE *heureuse.*

Sans nous coûter ni de soin ni de peine,
L'Amour dans ces beaux lieux remplit tous nos désirs,
Et ce n'est que par les plaisirs
Qu'il nous enchaîne.

LE CHŒUR.

Sans nous coûter ni de soin ni de peine,
L'Amour dans ces beaux lieux remplit tous nos désirs,
Et ce n'est que par les plaisirs
Qu'il nous enchaîne.

Deux Satyres s'avancent, ils tiennent des Tyrses.

Un SATYRE.

Cessez, cessez vos chants d'amour,
C'est aujourd'hui l'heureux jour
Que de Bacchus on celebre la Fête:
Courez au vin promtement,
N'ayez point d'autre affaire en tête;
Si vous tardez un moment,
Craignez la destinée
Des filles de Minée.

Autre SATYRE.

Suivez Bacchus, il sçait guérir les cœurs
Des amoureuses langueurs:

Quand on prend trop d'amour on languit, on soupire;
Mais l'excés du bon vin,
Loin de nous causer du chagrin,
Nous endort, ou nous fait rire.

Premier SATYRE.

Quand l'Amour promet des plaisirs,
C'est souvent pour nous surprendre;
Mais Bacchus, sans nous faire attendre,
Remplit tous nos désirs.

Bacchus arrive dans un Vaisseau orné de Pampres, suivi de Satyres armez de Tyrses.

XIV. ENTRE'E.

Les Satyres.

BACCHUS.

On goûte mes plaisirs en tout tems, à tout âge:
J'ai souvent l'avantage
De voir grossir ma Cour
Des déserteurs de l'empire d'Amour:
Je suis l'ennemi du mystere,
Et l'ame de la bonne chere;
Il n'est point de charmans repas
Où Bacchus ne se trouve pas.

Les Vendangeurs descendent des côteaux qui sont aux deux côtez du Theatre, & viennent rendre hommage à Bacchus.

XV. ENTRE'E.

Les Vendangeurs.

Un SATYRE.

Aux plus heureux Amans mon sort doit faire envie,
Je ne saurois avoir que de beaux jours;
Sçavez-vous ce qui fait la douceur de ma vie?
J'ai bû, je bois, & je boirai toujours.

Un autre SATYRE.

Chantons, répetons sans cesse,
Bacchus est le plus grand des Dieux:
Il rajeunit la tremblante vieillesse,
Souvent il adoucit une fiere Maîtresse
Avec son jus délicieux:
Chantons, répetons sans cesse,
Bacchus est le plus grand des Dieux.

Deux AMANS *heureux.*

Que Bacchus est charmant, que l'Amour a d'attraits!
Pour être heureux à jamais,
Il faut borner toute sa gloire
Au plaisir d'aimer & de boire;

Mais pour n'avoir point de chagrin,
Prenons toujours moins d'amour que de vin.

XVI. ENTRE'E.

Les Satyres, les Amans heureux, & les Vendangeurs.

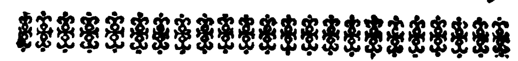
Un SATYRE.

De l'Automne la plus charmante
Nous avons goûté les appas ;
Mais le cruel Hiver avec tous ses frimats,
Rend la campagne languissante :
Il fait cesser le doux chant des oiseaux,
Et des Bergers les tendres chansonnettes :
Faisons de nos Celiers d'agréables retraites ;
Pouvons-nous être mieux qu'avec nos vins nouveaux ?

LES CHŒURS.

Faisons de nos Celiers d'agréables retraites ;
Pouvons-nous être mieux qu'avec nos vins nouveaux ?





Le Theatre change, & represente une grande Salle ornée de figures; on voit dans le fonds une arcade fermée d'un rideau.

Deux vieux AMANTS discrets,
Un jeune AMANT indiscret.

Les deux AMANTS *discrets.*

L'Hiver nous fait quitter nos hameaux, nos boccages;
Ah! que l'on y goûtoit de plaisirs innocens.

AMANT *indiscret.*

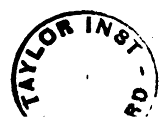
Les plaisirs que l'on prend éloigné des Villages
Sont encore plus touchans.

Un AMANT *discret.*

Ce qui vous fait aimer cette superbe Ville,
Est l'éclat qui la suit.
Pour moi j'aime à goûter loin du monde & du bruit,
Les douceurs d'un amour tranquile.

AMANT *indiscret.*

Un amour si tranquile est pour moi sans appas,
Je cesse d'être heureux lors qu'on ne le sçait pas;
L'amour a peu de charmes
Quand on est sans rivaux, sans soins & sans allarmes.



L'AMANT *discret.*

Un veritable Amant fait sa felicité
D'aimer & d'être aimé sans le faire connoître ;
L'amour qui cherche à paroître
Est moins amour que vanité.

Les deux AMANTS *discrets.*

Un tendre engagement demande du mystere ;
Un Amant qui ne peut se taire
Éveille bien-tôt les jaloux,
Et perd les plaisirs les plus doux :
Un tendre engagement demande du mystere ;
Qui ne peut cacher les faveurs
D'une aimable Bergere,
Ne merite que des rigueurs ;
Un tendre engagement demande du mistere.

L'AMANT *indiscret.*

Vous qui tenez pour le mystere,
Vous habitans de l'empire amoureux,
Vous enviez en secret l'âge heureux,
Qui nous dispense de nous taire :
Ah ! qu'il est doux de parler
De son bonheur ou bien de son martyre,

Le mal augmente à le dissimuler,

Et le plaisir à le dire.

Les deux AMANTS *discrets.*

Saturne s'offre à nos yeux,

Heureux s'il ramenoit l'âge d'or en ces lieux.

Le rideau s'ouvre, Saturne s'avance accompagné de la Mascarade, des Jeux, des Plaisirs, & d'une Troupe de Peuples.

XVII. ENTRE'E.

Les Jeux & les Plaisirs.

SATURNE.

L'Hiver n'est pas si cruel que l'on pense,
Les Jeux, la danse,
Les Plaisirs les plus doux
Viennent s'offrir à vous.

Du tendre Amour la suprême puissance
Ne dépend pas des Saisons;
On peut aimer dans le tems des glaçons:
Choisissez des Plaisirs; mais lorsque l'on est sage
On doit choisir ce qui convient à l'âge.

XVIII. ENTRE'E.

La Mascarade.

LE CHŒUR.

L'Hiver n'eſt pas ſi cruel que l'on penſe,
Les Jeux, la danſe,
Les Plaiſirs les plus doux
Viennent s'offrir à nous:

Momus entre avec ſa Suite.

XIX. ENTRE'E.

La Suite de Momus.

MOMUS.

Amans tendres & fidéles,
Qui voulez plaire à vos Belles,
Cachez vos ſoins amoureux,
Je ſuis Momus ce Dieu ſi dangereux.

La médiſance eſt mon unique affaire,
Je me fais un plaiſir de railler en tous lieux;
Je n'épargne pas les Dieux
Lorſque j'ai pénetré quelque plaiſant myſtere:

L'Amour auſſi-bien que Bacchus,
Fournit à mes railleries;
Mais je conſens de ne médire plus,
Lors qu'ils auront ceſſé d'inſpirer des folies.

Un SUIVANT *de Momus.*

Grace à Bacchus, grace aux Amours,
Nous médirons toujours.
Leur aimable empire
Doit ne finir jamais :
Nous ferons ſentir les traits
De nôtre piquante ſatyre.
Grace à Bacchus, grace aux Amours,
Nous médirons toujours.

MOMUS.

Je cherche à rire,
Je parle avec liberté ;
Eſt-ce un ſi grand mal de médire ?
Ce n'eſt que dire
Une plaiſante verité.

Le Theatre change, & repreſente la même décoration qui a paru au commencement du Ballet.

APOLLON dans la gloire, TROUPE de Sylvains & de Nayades, LES HEURES & les autres Divinitez de la ſuite d'Apollon.

APOLLON *dans la gloire.*

Flore a paré vos champs des fleurs les plus aimables,
Cerés vous a donné les plus belles moiſſons,

Et Bacchus des vins délectables,
L'Hiver offre à vos yeux cent plaisirs agréables :
N'êtes-vous pas charmez de toutes les Saisons ?

Joüissez d'une paix profonde
Sous les Loix du VAINQUEUR du Monde,
Il triomphe dans tous les tems ;
Dans toutes les Saisons que vos cœurs soient contens.

XX. & derniere ENTRE'E.

Les Heures & les autres Divinitez de la Suite d'Apollon.

LES CHŒURS.

Joüissons d'une paix profonde
Sous les Loix du VAINQUEUR du Monde,
Il triomphe dans tous les tems ;
Dans toutes les Saisons que nos cœurs soient contens.

FIN DU BALLET.



IDILLE SUR LE RETOUR DE MADAME AU PALAIS ROYAL.

SCENE PREMIERE.

TROUPE de NYMPHES & de FAUNES des Jardins du Palais Royal.

Une NYMPHE.

AIMABLES Jeux revenez,
Avec vôtre AUGUSTE PRINCESSE:
Lors qu'elle part vous nous abandonnez
Au noir chagrin, à la tristesse:
Aimables Jeux revenez;

Si chaque jour on vous apelle,

C'est que vous ne pouvez revenir qu'avec elle;

Aimables Jeux revenez.

Un FAUNE.

Quelle pompe éclatante

Vient éblouïr nos yeux?

Quel charme secret nous enchante?

Nôtre aimable PRINCESSE arrive dans ces lieux.

Une NYMPHE.

Les Plaisirs cessent de l'être

Où l'on ne la voit pas,

C'est elle qui les fait naître,

Sans cesse ils suivent ses pas:

Les Plaisirs cessent de l'être

Où l'on ne la voit pas.

Un FAUNE.

Profitons d'un tems peu durable,

Bien-tôt le beau séjour dont nous sommes jaloux,

Doit posseder un bien si doux:

Sans cette PRINCESSE adorable,

La plus pompeuse Cour, les lieux les plus charmans,

Perdroient de leurs agrémens.

SCENE II.

MOMUS, TROUPE de FAUNES & de NYMPHES.

MOMUS.

Joüiſſez d'un ſort tranquile
Dans ce charmant azile,
Et ſouffrez que Momus vienne ſe joindre à vous,
Pour animer vos jeux & les rendre plus doux.

Mais ! dans quel embarras étrange
Se trouve Momus en ces lieux ?
Il ne s'offre rien à ſes yeux
Qui ne ſoit digne de loüange.

D'une AUGUSTE PRINCESSE on ſuit ici les Loix :
Rien n'eſt ſi doux que ſon empire ;
Elle eſt du Sang des plus Grands Rois ;
L'éclat de ſes vertus déſarme la Satyre,
Et pour loüer, Momus manque de voix.

Momus ſort.



SCENE III.

TROUPE de FAUNES & de DRIADES.

LE CHŒUR.

D'une AUGUSTE PRINCESSE on suit ici les Loix :
Rien n'est si doux que son empire ;
Elle est du Sang des plus Grands Rois ;
L'éclat de ses vertus désarme la Satyre,
Momus en a perdu la voix.

Une NYMPHE *& un* FAUNE.

Nôtre PRINCESSE est adorable,
Une noble fierté se joint à sa douceur,
Et pour l'aimer autant qu'elle est aimable,
Il faudroit avoir plus d'un cœur.

LE CHŒUR.

O juste Ciel, soyez-lui favorable,
A ses rares vertus mesurez son bonheur,
Il sera parfait & durable.

Une NYMPHE.

Par nos Concerts les plus charmans
Tâchons de divertir nôtre aimable PRINCESSE;
Eloignez-vous, sombre tristesse,
Ne venez point troubler nos doux amusemens.

Chantons

Chantons les tendres amourettes
De Lisandre & d'Iris,
Que nos jeux & nos ris
Réveillent les Échos de ces belles retraites :
On peut, sans être amoureux,
Mêler l'Amour dans ses jeux.

LE CHŒUR.

On peut, sans être amoureux,
Mêler l'Amour dans ses jeux.



SCENE IV.

TIRCIS *seul.*

Cessez, cessez vôtre ramage,
Rossignols, vos chants sont trop doux,
Vous attirez Climéne en ce sombre boccage,
Et j'en suis devenu jaloux ;
Jamais son cœur pour moi ne me parut moins tendre,
Je la surprens dans ces lieux chàque jour ;
La cruelle vient vous entendre,
Et n'écoute pas mon amour,

SCENE V.

CLIMENE, TIRCIS.

TIRCIS.

Ne veux-tu point finir ma peine ?
Pour ſurprendre les cœurs
Tu fais voir de feintes douceurs ;
Quand tu les a charmez tu deviens inhumaine.

Chaque jour, chaque inſtant, je ſens croître mes maux,
Par le nombre de mes rivaux ;
De tant d'Amans que veux-tu faire ?
Choiſis le plus ſincere.

CLIMENE.

Il eſt toujours doux de charmer,
Quand on ne voudroit pas aimer.
La Bergere
La plus ſevere
Prend du plaiſir à voir triompher ſes apas ;
Si quelquefois un Amant ne plaît pas
Jamais l'Amour ne peut déplaire :

Il eſt toujours doux de charmer
Quand on ne voudroit pas aimer.

TIRCIS.

Quitte ton humeur volage
Pour goûter les plaiſirs d'un tendre engagement ;
Si l'amour eſt charmant,
C'eſt lors qu'on le partage
Avec un fidéle Amant.

CLIMENE.

Ceſſe de te flatter d'une eſperance vaine,
Je ne veux point faire de choix ;
Sors ſi tu peux de ta chaîne,
C'eſt aſſez d'avoir ſçû te ranger ſous mes loix.

Iris eſt jeune, elle eſt belle ;
Je ſçai que de Liſandre elle a reçû la foi,
Je veux le rendre infidéle ;
Ce triomphe eſt digne de moi.

TIRCIS.

Si ce Berger pour vous devient volage ;
J'aurai peut-être l'avantage
De conſoler Iris,
Et je ſerai vangé de vos cruels mépris.

Il ſort.

SCENE VI.

LISANDRE, CLIMENE.

LISANDRE.

Ne ſerez-vous jamais d'intelligence
Avec ce fidéle Berger ?
Son amour & ſa conſtance
Ne ſçauroient-ils vous engager ?

A tout moment il ſe plaint, il ſoupire
Depuis qu'il eſt ſous vôtre loi.

CLIMENE.

Ta bouche plaint ſon amoureux martyre,
Lorſque tes yeux ſemblent parler pour toi.
Si tu m'aimois ? Ah ! ſi j'oſois prétendre
Que ton cœur fut touché de mes foibles apas,
Tu ne te plaindrois pas
Que je ne ſuis point tendre.

LISANDRE.

J'aime l'aimable Iris, non il n'eſt pas poſſible
Que pour d'autres beautez je devienne ſenſible.

GLIMENE.

Elle paroît . . . du moins garde-moi le ſecret.

LISANDRE.

Ne craignez rien, je ſuis diſcret.

SCENE VII.

IRIS, LISANDRE.

IRIS.

Que vous diſoit cette Bergere,
Quand j'ai troublé vôtre entretien ?

LISANDRE.

Climene regrettoit la perte de ſon Chien,
Et de ſa Brebis la plus chere ;
Pour les chercher, elle court en tous lieux.

IRIS.

Non, non, ne croyez pas qu'une Amante s'abuſe ;
Climene interdite & confuſe,
S'eſt promtement dérobée à mes yeux.

Vous avez ſçû lui plaire ;
Je vous aime trop tendrement
Pour n'avoir pas d'abord pénetré ce myſtere ;

Parlez-moi ſans déguiſement,
Je ſuis jalouſe ſans colere.

LISANDRE.

Je n'ai point pour vous de ſecret.

IRIS.

Pourquoi l'aſſurez-vous que vous ſerez diſcret ?

IRIS & LISANDRE.

Non vous ne m'aimez plus, ou vous ne m'aimez guere,

Vôtre cœur inconſtant veut } Trahir nos amours,
Puiſque vous m'accuſez de }

Si vous m'aimiez toujours

Vous ſeriez plus } ſincere.
Vous me croiriez }

IRIS.

Sur vôtre cœur je n'ai plus de pouvoir,
Vous me trompez, je voi vôtre artifice ;
De ma rivale il faut me faire un ſacrifice,
Ou ne me jamais voir.

D'un trop juſte dépit je ne ſuis plus maîtreſſe,
Je dois en vous quittant l'empécher d'éclater.

Ingrat, tu ne fais point d'effort pour m'arrêter !

LISANDRE.

Vous avez toute ma tendresse,
Pourquoi voulez-vous en douter?

Si je vous fais un mystere
De l'amour de cette Bergere,
Le triomphe pour vous en est-il moins parfait?
Faut-il m'accuser d'artifice?
Ma bouche ne veut pas vous faire un sacrifice;
Mais mon cœur vous l'a déja fait.

Cet aveu pourra-t-il suffire
Pour désarmer vôtre courroux?

IRIS.

Ah! deviez-vous, ingrat, differer à me dire
Ce qui pouvoit calmer tous mes soupçons jaloux.

SCENE VIII.

TIRCIS, CLIMENE, IRIS, LISANDRE.

CLIMENE.

Je vous entens, Iris, cessez de croire
Que je sens pour Lisandre une douce langueur;

Je me ferois fait une gloire
De vous chasser de son cœur ;
Mais il est constant & sincere,
Je n'ai pû le faire changer,
N'ayez plus de colere :
J'ai fait choix de Tircis pour être mon Berger.

TIRCIS.

Enfin, j'ai sçû vous engager
A porter d'aimables chaînes ;
Que de plaisirs suivront mes peines !

IRIS & LISANDRE.

Aimez constamment
Ce Berger fidéle.
Il est plus glorieux pour une Belle
De conserver un Amant,
Que de faire à tout moment
Quelque conquête nouvelle.

FIN DE L'IDILLE.

LA



LA COUPE DE BACCHUS enchantée par l'Amour.

JAdis l'Amour, cet Enfançon malin,
En revenant de galante aventure,
Trouva le benoît Dieu du Vin
Dormant sur un lit de verdure :
Point n'étoit seul, ains tout environné
De Beuveurs au nez boutonné,
Qui pour ronfler lui tenoient compagnie,
Comme avoient fait à boire de son jus ;
Tous ensemble formoient tres-burlesque harmonie,
Qui grandement surprit le blond Fils de Vénus.
Il s'écria : Quoi ! lorsque par le monde,
Pour le soutien de la machine ronde,
Je vole nuit & jour, de cent soins agité,
Ces goinfres dormiront avec tranquilité !
Certes, il y va de ma gloire !
Je veux que désormais ils ne puissent plus boire,
Que le vin n'apporte à leur cœur
Une amoureuse ardeur.

Il prend la Coupe & la Bouteille
Du Dieu qui préside à la Treille,
Il y répand ce doux poison
Qui plaît en ôtant la raison.
Depuis ce jour, le vin n'exemte point les ames
De ressentir d'aimables flâmes;
Ariane plût à Bacchus,
Chacun de ses Suivants voulut une Bergere.
Petit bambin d'Amour, ton heureuse colere
Aux bons Beuveurs donne un plaisir de plus.

CHANSON
Sur les Chiens de MADAME.

O Chiens trop fortunez, que vôtre sort est doux,
Qu'il doit faire de jaloux!
Vous suivez en tous lieux une AUGUSTE PRINCESSE,
Jamais sa suprême Grandeur
Ne vous inspire de frayeur,
Elle vous rend toujours caresse pour caresse:
O Chiens trop fortunez, que vôtre sort est doux,
Qu'il doit faire de jaloux!

MADRIGAL.

LOrſque l'on s'aime tendrement,
Quand on pourroit à tout moment
Parler de ſon martyre;
On a toujours en ſe quittant,
Quelque choſe à ſe dire.

BOUQUET.

JE t'envoie au lieu d'un Bouquet,
Va, trop heureuſe Écritoire,
Te placer dans le cabinet
D'une Belle que j'ai toujours dans la mémoire:
S'il eſt vrai qu'elle part, fais-lui bien mes adieux,
Tâche de la ſuivre en tous lieux,
Et demeure ſouvent ouverte en ſa preſence;
Plume, encre, papier, montrez-vous,
Redites-lui cent fois que les maux de l'abſence
Ne ſe peuvent charmer que par des billets doux;
Que loin d'elle je ſouffre un rigoureux martyre:
Si vous l'engagez à m'écrire,
Que mon ſort ſera de jaloux!

CHANSON.

JE trouvai l'autre jour le Berger qui m'engage,
Endormi prés de ce ruisseau,
En badinant je lui jettai de l'eau
Sur le visage;
Il s'éveilla, je courus me cacher,
Croyant qu'il viendroit me le rendre;
Mais, hélas! ce Berger peu tendre
Me prit pas seulement le soin de me chercher.

CHANSON A BOIRE.

AH, que mon sort a de douceur!
D'Amant je deviens Beuveur,
Je ne soupire plus pour l'ingrate Climene:
C'est en détrempe par bonheur
Que le folâtre Amour avoit peint dans mon cœur
L'image de cette inhumaine,
Bacchus l'efface avec cette liqueur.



EPIGRAMME,
Sur de méchans Vers envoyez pour un Bouquet.

Bien souvent pour vouloir faire de trop bons Vers,
On met son esprit à l'envers :
Mais entre les Auteurs il en est de plus sages,
Celui qui rime pour Loüison,
Sçait si bien ménager & bon sens & raison,
Qu'on n'en voit point dans ses Ouvrages.

HIVER.

LE Printems vous rendra vos plus charmans apas,
Boccages dépoüillez de fleurs & de verdure;
Que je serois heureux si les maux que j'endure
Finissoient avec les frimats !
Mais, hélas ! insensé, j'adore une volage,
Je suis désesperé, jaloux ;
L'Amour fait dans mon cœur cent fois plus de ravage
Que l'Hiver n'en a fait chez vous.

PRINTEMS.

FUyons ce Boccage enchanté,
Il est plus dangereux cent fois que l'on ne pense,
L'Amour & le Printems y sont d'intelligence
Pour ravir nôtre liberté ;
D'abord on croit qu'on ne respire
Que l'air charmant d'un beau jour :
Mais d'aimables Bergers y viennent tour à tour
Chanter leur amoureux martyre,
Et l'on respire un air de tendresse & d'amour.

CHANSON A BOIRE.

REtranchons-nous aux plaisirs de la table,
Sans nous embarasser d'ambitieux projets :
Qui boit toujours n'est jamais miserable,
Bacchus avec le vin enrichit ses sujets :
Mesurons nos desseins, mesurons nôtre envie
Au peu de tems que dure nôtre vie.



EPIGRAMME.

DAmon me disoit l'autre jour,
Qu'il feroit par ses Vers sa fortune à la Cour,
Qu'il feroit de LOUIS, bien-tôt Pensionnaire:
Il est vrai, lui dis-je à mon tour,
Que ce GRAND ROI pourroit bien faire
Ce que jadis César fit en pareille affaire.

Un Poëte indigent & fort méchant rimeur,
Voulut de ce Héros célébrer la valeur,
Esperant quelque fruit de sa fade Poësie:
De César il eut pension;
Mais ce fut à condition
Qu'il ne rimeroit de sa vie.

BOUQUET,

A Mademoiselle B.

ALlez, brillantes fleurs, allez parer Sylvie,
Où l'on trouve la mort vous trouverez la vie;
La neige de son sein, la glace de son cœur,
Entretiendront vôtre aimable fraîcheur.

CHANSON A BOIRE.

BAcchus m'a consolé des rigueurs de Climene,
Pour me vanger de l'inhumaine
Je bois nuit & jour à longs traits ;
Ah ! que la vengeance a d'attraits :
Si jamais sa beauté fatale
Trouble le repos de mon cœur,
Je consens d'éprouver le destin de Tantale,
Et de mourir de soif prés de cette liqueur.

PRINTEMS.

PRintems, vous n'auriez pas de si vives couleurs,
Si vous aviez jeûné comme nous le Carême ;
Loin d'inspirer l'amour & ses douceurs,
Vous auriez le visage blême,
Et les tristes soucis seroient toutes vos fleurs :
Printems, vous n'auriez pas de si vives couleurs,
Si vous aviez jeûné comme nous le Carême.

PRINTEMS.

Le doux chant des oiseaux dans nos bois nous apelle :
Mais ce n'est plus pour moi que sont faits les beaux jours,
Climene me trahit, tout me trahit comme elle,
Les gazons, la feüille nouvelle,
Tout va servir ses volages amours ;
Je vois avec regret renaître la verdure,
Lorsque je vois mourir mon espoir le plus doux,
Et les plaisirs de toute la nature
Me rendent mille fois plus triste & plus jaloux.

HIVER.

Reviens, affreux Hiver, regne dans nos boccages,
N'épagne pas nos fleurs, fais mourir nos ombrages,
Que nos troupeaux éprouvent ta rigueur :
Je suis aimé de ma Bergere,
Tu ne saurois glacer son cœur,
Le reste ne m'importe guére.

CHANSON A BOIRE.

CHasse l'ennui qui te possede,
Par le plaisir des bons repas;
Bois, c'est un charmant remede
Contre l'Hiver & ses frimats:
Que la grêle, que la tempête,
Grondent sur ma tête,
A table je suis sans chagrin,
Et je trouve le tems aussi doux que le vin.

CHANSON.

VOus cachez avec soin vos peines,
Bergers qui n'êtes pas contens,
Et vous ne dites vos tourmens
Qu'aux bois, aux rochers, aux fontaines;
Que n'êtes-vous aussi discrets
Quand on a soulagé vôtre amoureux martyre;
Si vous ne le disiez qu'aux ruisseaux, aux forêts,
On vous permettroit de le dire.

PRINTEMS.

DEpuis le retour du Printems,
La jeune Iris vient dans nos champs
Se parer aux dépens de Flore:
Malgré toutes ses rigueurs,
Sa beauté fait qu'on l'adore,
Elle fait mourir encore
Plus d'Amans que de fleurs.

CHANSON.

TU te plais, jeune Iris, à voir rougir ma trogne,
Tu me fais boire à tout moment,
Et quand tu veux que je devienne yvrogne,
Tu ne t'aperçois pas que je deviens Amant;
Tes attraits sur mon cœur remportent la victoire,
Et lorsque de ta belle main
Tu prens plaisir à me verser à boire,
Je prens cent fois plus d'amour que de vin.



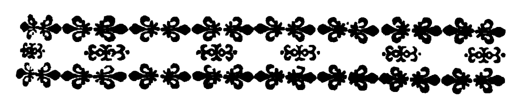
CHANSON.

NE voyons plus ce Berger,
Il pourroit bien m'engager :
Malgré ſon humeur volage
Je lui trouve des apas ;
Et s'il devenoit plus ſage,
Je pourrois ne l'être pas.

MADRIGAL.

TOus les jours ſont charmans pour l'aimable jeuneſſe ;
Malgré l'Hiver & ſes rigueurs,
L'Amour ne fait pas moins reſſentir ſa tendreſſe,
Et c'eſt le Printems de nos cœurs.





EPITRE
AU CHEVALIER DE CH.

CHevalier preux, ſage & courtois,
L'honneur des Chevaliers François,
Je n'ai reçû vôtre miſſive,
Dont l'expreſſion eſt ſi vive,
Qu'à mon retour de Saint Germain,
Où j'ai paſſé chez un Couſin
Plus d'un jour à faire vendange,
Ainſi ne trouvez pas étrange
Si j'ai tant gardé le tacet :
A preſent je vous dis tout net,
Pour ſatisfaire à vôtre envie,
Que le plus beau jour de ma vie
Eſt d'avoir enfin preſenté
Mon Ouvrage * à SA MAJESTÉ :
Un beau matin vailles que vailles,
Je m'en allai droit à Verſailles,

* *L'Opera de Didon.*

Trouver un gros & grand Seigneur,
Qui me servit de tres-bon cœur ;
La Cour étoit brillante & belle,
Mais rien n'occupoit ma cervelle
Que mon Compliment pour le Roi,
Et je tremblai, de bonne-foi,
Quand on m'eut donné l'assurance
Que je ferois la réverence
A ce VAINQUEUR de l'Univers,
A qui je consacrois mes Vers :
Et dans cet embarras extrême,
Je me redisois à moi-même,
Prens un peu courage, mon cœur,
Pourquoi montrer tant de frayeur ?
Que je te trouve de foiblesse ;
N'as-tu pas soupiré sans cesse
Aprés ce bienheureux instant ;
Pourquoi donc l'aprehender tant ?
Je raisonnois de cette sorte,
Étant à côté d'une porte
Par où le Roi tourne ses pas
Quand il a fini ses repas :

A la fin je le vis paroître,
Ce Grand HÉROS, ce charmant Maître:
O Dieux! quelle douce fierté,
Quel éclat, quelle majesté!
Jupiter dans toute sa gloire,
Mars sur le char de la Victoire,
N'ont pas l'air si noble & si grand
Que cet Auguste Conquerant.
Dans mon étonnement extrême
Je fis un effort sur moi-même,
Et j'arrangeai mon Compliment,
Dit-on, assez passablement;
Le succés passa mon attente,
Jamais je ne fus si contente;
Eh bien, comment vous nommez-vous?
Me demanda-t-il d'un air doux;
Quoi, vous avez fait cet Ouvrage?
Ce n'est pas mon aprentissage,
Lui repliquai-je avec respect:
Pour VÔTRE MAJESTÉ j'ai fait
Sur sa santé certain Prologue,
En maniere de Dialogue

De Bergeres & de Bergers,
Qui venoient tous dans leurs vergers,
Pour marquer leur réjoüiſſance
Touchant vôtre Convaleſcence,
Que la Meſſagere aux cent voix
Venoit annoncer dans leurs bois :
J'en aurois bien dit davantage ;
Mais je ſçai que lors qu'on eſt ſage,
On n'en dit pas tant à la fois
Quand on parle au plus Grand des Rois.
Aprés ce ſuccés favorable
Nous allâmes nous mettre à table,
Mes Filles, mon Beau-frere auſſi,
Je n'avois plus aucun ſouci ;
Cependant, le pourriez-vous croire,
Je ne pûs ni manger, ni boire ?
Mon cœur étoit comme enchanté
De l'accüeil de SA MAJESTÉ.
Je remontai dans mon caroſſe,
Dont pas un cheval n'étoit roſſe,
Je m'en revins, il faut ſçavoir,
Sans avoir jamais voulu voir

De

De ces lieux toutes les merveilles,
Qui n'auront jamais de pareilles :
J'avois vû mon Roi soûriant,
Que peut-on voir de plus charmant ?
Croyez que je viens de vous faire
Un récit fidéle & sincere
De tout ce qui m'est arrivé,
Sans en avoir rien réservé ;
Et tout ce qui me reste à mettre
C'est, je suis le bas d'une Lettre,
Au Chevalier sage & courtois,
L'honneur des Chevaliers François.



CHANSON A BOIRE.

JE craindrois plus que le tonnerre,
Que de mon cœur l'Amour fit son butin ;
Pour me parer des traits de ce Lutin,
Je ne vois les beautez qu'au travers de mon verre ;
Le brillant de leurs yeux, & l'éclat de leur tein,
Me paroît venir de mon vin,
Et je triomphe en cette guerre
Armé de ce jus divin.

PRINTEMS.

EN vain je veux chanter sur ma Musette
Le retour du Printems :
Tout rit, tout brille dans nos champs ;
Mais j'ai vû l'aimable Lisette,
Et depuis cet heureux jour
Je ne puis chanter que l'amour.



CHANSON A BOIRE.

CHarmante liberté, que vous avez d'apas !
Nargue de ces festins où vous ne regnez pas;
Vous faites toute nôtre gloire :
C'est vous qui permettez au milieu d'un repas,
Les chansons, les bons mots, le bruit & le fracas,
Et qui faites durer le plaisir de bien boire :
Charmante liberté, que vous avez d'apas !

PORTRAIT
De Monsieur D...

JE suis plus gras, plus frais, plus vermeil qu'un Chanoine,
Et moins devot qu'un vieux Moine;
J'ai de petits yeux vifs qui marquent de l'esprit,
Et même un peu d'agréable folie;
J'ai de l'un & de l'autre aussi sans contredit,
Vous en pouvez juger, adorable Sylvie,
Je suis Poëte & je suis amoureux,
Pour être fol c'est trop de l'un des deux.

CHANSON.

LOrſque vous faites la ſevere,
Je ne vous crois pas trop ſincere,
Vous voyez Tircis chaque jour,
Vous voulez qu'il ait le cœur tendre ;
Peut-on demander de l'amour,
Quand on n'a pas deſſein d'en prendre ?

CHANSON.

AMis, je croyois l'autre jour
Triompher de l'Amour ;
Il vint dans un repas me déclarer la guerre,
J'éteignis à l'inſtant ſon flambeau dans mon verre ;
Je briſai tous les traits de ce petit Lutin :
Il en rit, & prit d'autres armes
Dans les beaux yeux de la jeune Catin,
Et malgré le ſecours du vin
Il me fit ceder à ſes charmes.



CHANSON.

LA jeune Iris un peu trop vaine
D'avoir allumé tant de feux,
Venoit ſouvent dans la plaine
Pour faire des malheureux :
Elle en vouloit au cœur du Berger le moins tendre;
Mais en voulant lui donner de l'amour
Elle fut priſe à ſon tour,
Sans pouvoir le prendre.

CHANSON A BOIRE.

FAut-il ceſſer d'aimer, ou bien ceſſer de boire ?
Lorſque je vais au Cabaret,
Climene croit qu'il y va de ſa gloire ;
Elle accuſe le vin de me rendre indiſcret :
Ah ! ſortons pour jamais d'un tyrannique empire,
A Bacchus immolons l'Amour :
J'ai ſouffert ſous ſes loix plus qu'on ne ſauroit dire,
Sans m'enyvrer j'ai paſſé tout un jour.

CHANSON.

ENfin je ſuis amoureux,
J'en fais mon unique affaire,
Mon troupeau qu'allez-vous faire ?
Que vous ſerez malheureux !
Vous ne m'êtes plus cher, il ne m'importe guére,
Que vous ſoyez en proie aux Loups ;
Je croirois dérober à ma jeune Bergere
Les ſoins que je prendrois pour vous.

CHANSON.

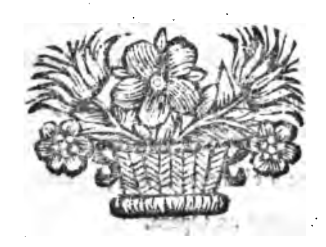
VOus me demandez, Bergere,
Ce qui cauſe ma langueur ;
N'aurez-vous point de colere
Si je vous ouvre mon cœur ?
Ah ! de l'humeur dont vous êtes
Cet aveu me ſeroit fatal,
Vous ne plaindriez plus mon mal,
Si vous ſçaviez que vous le faites.

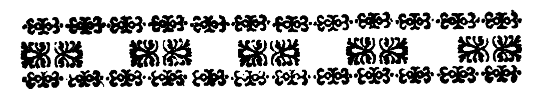
PRINTEMS.

Que nous voyons de fleurs nouvelles !
Voici la Saison des amours ;
Pour bien profiter des beaux jours,
Il faut aimer autant de Belles
Que nous voyons de fleurs nouvelles.

CHANSON A BOIRE.

Enyvré de cette liqueur,
Vous avez découvert nôtre secrette ardeur,
Un jaloux m'en a fait la guerre :
Ah, Tircis ! je connois bien,
Qu'un Beuveur ne cache rien
Non plus que son verre.





EPITRE

A Madame la Présidente de G...

EN bonne foi, gentille Dame,
Rien ne peut chasser de mon ame
Le noir chagrin, ni le souci,
Lorsque vous n'êtes point ici :
Je n'ai plus mon humeur badine,
Je fais toujours piteuse mine
Parmi les plus burlesques gens,
Je ne ris que du bout des dents ;
Mon ris ne pâsse pas la gorge :
Je suis plus grave qu'un Saint George,
Et malgré le qu'en dira-t-on,
Je ne sçaurois changer de ton ;
Ma voix qui vous parut touchante,
N'est plus qu'une voix miaulante,
Plus propre à chanter Libera,
Qu'à fredonner un Opera.

Les

Les Carousels, les promenades,
Les festins, ni les serenades,
Les amusemens les plus doux,
Tout-cela ne m'est rien sans vous.
Pour vous il n'en est pas de même,
Et vôtre plaisir est extrême
Quand vous courez par monts, par vaux,
Ou sur mulets, ou sur chevaux,
Et quelquefois sur un Navire;
Par la morbleu je vous admire:
Pourquoi diantre tant voyager,
Est-ce pour me faire enrager?
Quand vous avez troussé bagage,
Nous devions aller voir Ménage,
Qui va bien-tôt quitter ce lieu,
Et cela sans vous dire adieu,
Pour peu que vôtre absence dure;
Vous sçavez que Dame nature
Est prête de manquer en lui,
Ce qui lui cause un grand ennui.
Mais laissons-là cet Homme illustre,
Qui voudroit centupler le lustre,

Il lui faudra bien décamper,
Lors qu'Atropos voudra couper
La trame de sa belle vie :
Pour moi je n'ai point d'autre envie
Que de vous revoir en ces lieux,
Où les Déesses & les Dieux
Plus que vous touchez de ma peine,
De leurs pleurs ont grossi la Seine :
Que dis-je ? ils ont peu de souci
De tout ce qui se passe ici,
Du moins un Sçavant m'a sçû dire,
Que Jupiter ce maître Sire,
Un jour regardant par un trou,
Se mit à rire comme un fou,
En voyant toutes nos fredaines :
Ces Divinitez Souveraines
Sont comme nous de chair & d'os ;
On peut nous mettre dos à dos :
Jupiter a ses amourettes,
Que Mercure tient fort secrettes ;
Junon est souvent en courroux
Contre son infidéle Époux :

La belle Reine de Cithere
Fait toujours son unique affaire
De tromper les soins d'un jaloux ;
Enfin c'est comme parmi nous.
Mais j'ai trop battu la campagne,
Quand je serois vôtre compagne
Aurois-je fait plus de chemin ?
Bon-soir, il est tantôt demain.

ENIGME.

Je suis d'un naturel farouche,
Et plus legere que le vent :
Je ne veux point que l'on me touche,
Et si je m'approche souvent :
Je prens toujours quelque licence,
Sans que l'on m'en puisse empêcher ;
Lors qu'on veut punir mon offense
Aussi-tôt je vais me cacher :
J'ai mille charmantes retraites,
Qui pourroient enchanter les Rois ;
Et l'Amour n'a pas quelquefois
De plus agréables cachettes.

CHANSON.

SI mon aimable Lisette
N'écoute pas mes soupirs,
Elle fait tous ses plaisirs
D'entendre ma musette :
Par mes chansons je pourrai la charmer,
Qui divertit se fait aimer.

CHANSON A BOIRE.

QUe nous vuiderons de bouteilles
Dans ce charmant repas !
Guerriers, qui ne parlez que de fameux combats,
Courez au champ de Mars, vous ferez des merveilles ;
Mais vous ne mettrez pas
Tant d'ennemis à bas,
Que nous vuiderons de bouteilles.

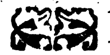


CHANSON.

QUand mon jeune Berger n'est plus auprés de moi,
Que mes soupçons jaloux me donnent de colere!
Je crois toujours qu'il me manque de foi,
Et je voudrois être legere:
Mais quand je le voi de retour
Tout mon dépit cede à l'amour.

PRINTEMS.

DAns la Saison des fleurs & des Zéphirs,
Vous vous plaignez qu'une infidéle
Vous rend insensible aux plaisirs.
Ne sauriez-vous changer comme elle?
Tout rit dans ce charmant séjour:
Les yeux sont enchantez de ce naissant feüillage;
Mais un cœur l'est bien davantage
D'un naissant amour.



CHANSON A BOIRE.

Quelque longs que ſoient les repas,
Je ne quitte jamais la table,
J'ai le don d'être infatigable
Pour vuider les pots & les plats :
Jeunes Blondins, qui ſçavez plaire,
Aimez, faites bien les doux yeux ;
Pour moi je boi : chacun doit toujours faire
Ce qu'il ſçait faire le mieux.

CHANSON.

Lors qu'on eſt enchanté par de nouveaux attraits,
On croit être toujours amoureux & fidele ;
Quand on eſt rebuté des rigueurs d'une Belle,
On jure de n'aimer jamais ;
Mais, hélas ! ſans qu'on y penſe,
Un foible cœur paſſe en un jour
De l'amour à l'indifference,
De l'indifference à l'amour.

HIVER.

FLore ne regne plus dans ce triste boccage ;
Les vents impetueux ont chaſſé les Zéphirs ,
Les oiſeaux languiſſans ont perdu leur ramage ;
Mais ces maux ne ſont rien à mes tendres déſirs.
Iris ne fuit plus ma preſence ,
Elle partage mes langueurs ,
Et ſi je voi mourir la verdure & les fleurs ,
Je voi naître mon eſperance.

CHANSON.

A Peine le Printems rajeunit la nature
Par ſon agréable verdure ,
Qu'il vient un Hiver ennuyeux
Qui dépare les plus beaux lieux :
A peine ſommes-nous aimez d'une Bergere ,
Qu'elle devient légere :
Dans le Printems comme dans les amours
Nos plus beaux jours
Ne durent guére.

CHANSON.

DAns toutes les Saiſons l'amour eſt neceſſaire:
En Hiver dont les triſtes jours
Nous ſemblent longs, bien qu'ils ſoient courts,
Sans un Amant que peut-on faire?
Dans toutes les Saiſons l'amour eſt neceſſaire:
Au retour charmant des Zéphirs,
Où l'on va folâtrer ſur la verte fougere;
Si vous êtes toujours ſevere,
Aimable Iris, quels ſeront vos plaiſirs?
Dans toutes les Saiſons l'amour eſt neceſſaire.

MADRIGAL.

LE premier plaiſir eſt d'aimer,
Et le ſecond eſt de charmer
Celle pour qui l'on ſoupire;
Mais le plus touchant des plaiſirs,
Lors qu'on répond à nos déſirs,
Eſt de le dire.



CHANSON.

QUand nos jeunes Guerriers sont aux champs
de Bellone,
Abbez vous moissonnez dans le champ des Amours;
Profitez du bon tems que la Guerre vous donne,
Il ne dure pas toujours :
L'Hiver nous les rendra, ces Guerriers redoutables,
Vous ne paroîtrez plus aimables,
Et l'on verra le bon air des Plumets
Triompher des Petits-Collets.

MADRIGAL.

JE ne dors plus la nuit, je rêve incessamment,
Éloigné de vos yeux je n'ai que du tourment,
Que du chagrin, que de l'inquiétude,
Je fuis le grand monde & le jour,
Je n'aime que la solitude;
N'est-ce pas-là ce qu'on apelle amour?

POUR LE ROI,

Sur la Bataille de Fleurus.

DU MONARQUE des Lys, rien n'égale la gloire,
En vain fiers Ennemis vous vous rassemblez
tous,
Ce HÉROS remporte sur vous
Une entiere victoire :
Son invincible bras est le soutien des Cieux,
Ainsi que les Titans vous leur faites la guerre ;
Mais malheureux tremblez, écoutez le tonnerre,
Vous aurez le destin de ces audacieux.



ELEGIE.



RISTE & sombre désert vous charmez mes ennuis,
Vous seul pouvez me plaire en l'état où je suis :
Depuis que mon Berger a quitté nos boccages,
Je cherche pour rêver les lieux les plus sauvages ;
Et pour lui conserver le plus parfait amour,
Je fuis également & le monde & le jour.
Hélas ! dans nos Hameaux on voit plus d'infidéles
Que nos arbres toufus n'ont de feüilles nouvelles,
Malgré mille sermens de ne changer jamais,
On se laisse enchanter par de nouveaux attraits.
Je croyois, en voyant la jeune Celimene
Faire si tendrement le récit de sa peine,
Qu'elle aimeroit toujours Acante son Berger,
Et que la seule mort pourroit la dégager.
Mon cœur, mon triste cœur amoureux & sincere,
Par raport à mes maux, plaignoit cette Bergere ;

Je me disois souvent dans mes vives douleurs,
Fatal éloignement, que tu coûtes de pleurs !
Tristesse, ennui, chagrin, langueur, impatience,
Vous ne quittez jamais une cruelle absence.
Mais Celimene enfin lasse de ses soucis,
Écoute quelquefois les Chansons de Tircis;
Il flatte sa douleur, il lui parle d'Acante,
Ses yeux disent aussi sa passion naissante;
Elle n'entend que trop ses regards amoureux,
Et Tircis entrevoit qu'elle connoît ses feux,
Sans qu'elle prenne soin d'éviter sa presence.
Son cœur est déja plein d'une douce esperance,
Il lui rend mille soins, il la voit chaque jour,
Un silence éloquent lui marque son amour;
Mais ce n'est pas assez de ce muet langage,
Il lui paroît qu'il doit en dire davantage.
Tout prêt à déclarer ce que ses yeux ont dit,
Il change de couleur, son air est interdit;
Celimene connoît son embarras extrême,
Et pense en même tems qu'Acante étoit de même,
Lors qu'il lui déclara l'excés de son amour;
Elle baisse les yeux & rougit à son tour:

Ils ſont quelques momens ſans oſer ſe rien dire,
Tircis d'un air touchant la regarde & ſoupire ;
Il cherche dans ſes yeux le ſecret de ſon cœur,
Il les trouve remplis d'une douce langueur :
Il ne balance plus, & rompant le ſilence,
Il fait voir de ſes feux toute la violence.
Tircis étoit bien fait, Tircis étoit preſſant,
Et pour dire encor plus, Acante étoit abſent.
Des bords de ces ruiſſeaux où je rêvois à l'ombre,
Je vis ces deux Amans ſous un feüillage ſombre ;
J'entendis leurs diſcours, & je frémis d'effroi
De voir que l'on pouvoit ainſi manquer de foi.
Depuis ce jour fatal je ſoupire ſans ceſſe,
Un importun ſoupçon augmente ma triſteſſe :
Je croi voir mon Berger infidéle & trompeur,
Rien ne peut m'aſſurer contre tant de frayeur,
Ma tendreſſe, ma foi, ni toute ma conſtance,
Ne me ſont point garans de ſa perſeverance,
Et lors qu'un cœur eſt fait pour l'infidélité,
Par le plus tendre amour il n'eſt point arrêté ;
Ah ! quand il brûleroit d'une nouvelle flâme,
Je ne pourrois jamais le chaſſer de mon ame,

On me verroit mourir plûtôt que de changer,
Ma vie est attachée au cœur de mon Berger:
Mais pourquoi sans raison craindre son inconstance,
Et joindre ce tourment aux tourmens de l'absence?
Sortez de mon esprit, cruels soupçons jaloux,
Je n'ai que trop senti la rigueur de vos coups:
Charmant ressouvenir du Berger que j'adore,
Venez m'entretenir, venez me dire encore
Tout ce qu'il me promit dans nos tendres adieux;
Peignez-moi bien son air en partant de ces lieux;
Ses larmes, ses soupirs & sa langueur mortelle,
Ses sermens redoublez d'être toujours fidéle:
Ah! je ressens déja vôtre puissant secours,
De mes ennuis pressans vous arrêtez le cours,
Un calme heureux succede au plus fâcheux orage,
Un seul rayon d'espoir perce un obscur nuage,
Aprés avoir souffert des caprices du sort,
On sent plus de plaisir de se trouver au port.
Dieux! mon Berger revient, il paroît dans la plaine,
Je vois briller ses yeux du feu qui le raméne,
Ménageons les momens de ce bien-heureux jour,
Et des plaisirs perdus rendons compte à l'Amour.

MADRIGAL.

GArdez-vous bien d'épuiser les douceurs
Qui suivent les tendres ardeurs ;
Il est dangereux, quand on aime,
De remplir tous ses désirs ;
Souvent l'espoir des plaisirs
Est plus doux que le plaisir même.

EPIGRAMME,

A une Belle qui aimoit un Chat.

AVec un Chat vous badinez sans cesse,
Il pourra, jeune Iris, vous faire un mauvais tour :
Avec cet animal ainsi qu'avec l'Amour,
On ne sauroit joüer qu'il n'y paroisse.

MADRIGAL.

IL est aisé d'être severe
Pour un Amant qui n'a pas l'art de plaire ;
Mais quand il est fait pour charmer,
On ne sauroit se deffendre d'aimer.

CHANSON.

C'En est fait, la raiſon a chaſſé de mon cœur
L'ingrat qui cauſoit mon martyre ;
Je veux le revoir pour lui dire
Que je ne ſens pour lui qu'une extrême froideur :
Mais pourquoi l'aſſurer de mon indifference ?
Si je n'ai point d'amour, ces ſoins ſont ſuperflus !
Ah ! c'eſt aimer plus qu'on ne penſe,
Que de dire qu'on n'aime plus.

ENIGME.

JE ſuis plus brillante & plus belle,
Lorſque je parois au grand jour :
Chez bien des gens je ſuis pucelle,
Sans inſpirer jamais d'amour :
De cent malheurs je ſuis ſuivie,
Même dans le plus heureux ſort ;
Lorſque je conſerve la vie,
Je donne bien ſouvent la mort.

LETTRE



LETTRE
EN VERS SEMEZ,
A Monsieur ***

J'Ai apris, Monsieur, avec une maligne joie que la Salle de l'Opera de Lyon a été brûlée, je me flatte même d'avoir quelque part à cet incendie.



Mais le Ciel n'a servi qu'à demi ma colere ;
S'il eut exaucé tous mes vœux,
On auroit vû brûler la Ville entiere
De ces Habitans trop heureux.



Je ne doute pas, Monsieur, que vous ne soyez assez injuste pour me traiter de misantrope, & pour me demander raison de mon déchaînement que vous causez ; cette superbe Ville n'est-

elle pas coupable ? elle veut aller de pair avec Paris, & je puis dire qu'elle l'emporte, puisqu'elle vous retient si long-tems.

Ce long séjour n'est pas une chose étonnante ;
Dans ce riche Pays on n'a point de chagrin,
Ce ne sont que festins, on y rit, on y chante ;
Et l'on y trouve en son chemin
Plus d'une femme charmante,
Dont l'esprit soutient la beauté ;
Peut-on n'être pas enchanté?



Vous me direz peut-être que des affaires vous ont mené plus loin que vous ne pensiez, je le veux croire ; mais il en est de plus d'une espece.



Être amoureux, chercher à plaire,
Me paroît une grande affaire.



Je ne veux pas dire que ce soient

de ces ſortes d'amuſemens qui vous arrêtent, cependant vous trouvez le Carnaval trop court, lorſqu'il nous paroît d'une longueur ennuyeuſe. Ce n'eſt pas que l'on manque de monde à Paris, nos cercles ſont toujours remplis de beaux Eſprits, de Muſiciens & de Poëtes, & l'on a quelquefois des gens choiſis avec qui l'on choque le verre; mais au travers de tous ces plaiſirs, on ne s'aperçoit que trop qu'il manque quelque choſe.

Faut-il vous dire que c'eſt vous?
Si vous ne voulez pas l'entendre,
Vous êtes un Ami peu tendre
Qui ne meritez rien de doux.

Quand vous ne ſeriez pas touché du chagrin de ceux qui vous eſtiment, ſongez du moins aux malheurs que vous allez attirer ſur le lieu où vous êtes, ſi vous ne revenez promptement.



Je voi groſſir un nuage
Sur la Ville de Lyon ;
Si vous ne détournez ce dangereux orage ,
Gardez-vous du ſort d'Ilion ;
Le feu de l'Opera n'eſt qu'un échantillon ,
Et vous ſerez bien-tôt en proie
A toutes les flâmes de Troyes.



En effet, Monſieur, vous avez un ſi grand nombre d'Amis, qu'il ne ſeroit pas difficile d'en lever une armée auſſi groſſe que fut jadis celle des Grecs ; ne nous donnez point la peine de vous aller arracher avec violence, nous aimons mieux ne devoir vôtre retour qu'à vôtre amitié : ſongez que vous avez emporté tous nos plaiſirs ; pour moi, Monſieur, je n'en ai pas eu d'autre depuis vôtre abſence, que celui de vous aſſurer que je ſuis V.

MADRIGAL,

Pour un Enfant qui aimoit une Dame.

NE croyez pas qu'une extrême jeunesse,
Soit incapable de tendresse,
Belle Iris, recevez ma foi :
Pour vous mon ardeur est extrême,
Et vous sçavez que l'Amour même
Est un Enfant comme moi.

CHANSON A BOIRE.

AH, que j'aime Catin !
Sa belle humeur m'enchante ;
Elle aime comme moi le vin,
Elle s'enyvre, elle rit, elle chante,
Son nez est de la couleur
De cette divine liqueur ;
A tout moment mon ardeur renouvelle
Pour son aimable museau,
Je suis charmé de l'air qu'on respire auprés d'elle,
Je croi toujours être auprés du tonneau.

SONGE.

JE croyois, en dormant, voir le Héros que j'aime,
Charmé de mon amour, m'assurer de sa foi:
Quel excez de plaisir ! dans cette erreur extrême
Il n'étoit rien de plus heureux que moi.
C'est toi, lumiere trop fatale,
Qui viens m'enlever mon bonheur !
En m'éveillant, je pense à ma rivale;
Mille soupçons jaloux me déchirent le cœur:
Sommeil, rends moi tes doux mensonges,
Une semblable nuit vaut bien les plus beaux jours;
Que ne puis-je dormir toujours
Puisque je suis heureuse en songes.

MADRIGAL.

DE l'Amour les plus rudes peines,
Ont toujours dequoi charmer;
Il est plus doux de mourir dans ses chaînes,
Que de vivre sans aimer.



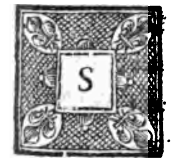


IDILLE
CHANTÉE AUX APARTEMENS SUR LE RETOUR DE LA SANTÉ DU ROI.

SCENE PREMIERE.

TROUPE *de Bergeres*, LA RENOMMÉE.

LA RENOMMÉE.



ORTEZ, Bergers, sortez de la douleur profonde,
Que vous causeroit le mal du plus Grand Roi du monde :
Il n'est plus tems de répandre des pleurs ;
Laissez les chagrins pour l'envie,

Le juste Ciel touché de vos malheurs,
Prend soin d'une si belle vie.

Une BERGERE.

Venez, venez, accourez tous;
Bergers, que nôtre sort est doux!
Nôtre AUGUSTE MONARQUE
Est toujours Victorieux;
Il triomphe de la Parque
Qui vouloit arrêter ses Exploits glorieux.

SCENE II.

TROUPE *de Bergers & de Bergeres.*

Un BERGER.

Cette nouvelle nous enchante,
Venez parer ces lieux, Printems, Saison charmante.
Qu'on entende dans nos Hameaux,
Les Flûtes, les Musettes,
Les tendres Chansonnettes,
Le bruit des Chalumeaux:
Cette nouvelle nous enchante;
Venez parer ces lieux, Printems, Saison charmante.

LE CHŒUR.

Celebrons ce grand jour,
Ramenons dans nos champs les Jeux avec l'Amour;
L'Ennemi de Flore
Y regne encore;
Mais nos cœurs contens
Avancent le Printems.

Un BERGER.

Nous n'avons plus rien qui nous gêne;
Le Ciel a comblé nos désirs:
Par l'excés de nos plaisirs
Faisons voir quel étoit l'excés de nôtre peine.

Une BERGERE.

Venez, venez, accourez tous,
Bergers, que vôtre sort est doux!
Nôtre AUGUSTE MONARQUE
Est toujours Victorieux;
Il triomphe de la Parque
Qui vouloit arrêter ses Exploits glorieux.

Un BERGER.

Vous qui regnez sur la Terre,
Gardez-vous bien de l'irriter,

Ce VAINQUEUR à ſon gré peut lancer le Tonnerre ;
Admirez ſes hauts faits ſans vouloir l'imiter,
Vôtre audace ſeroit extrême ;
Ce redoutable HÉROS
Qui nous a donné le repos,
Eſt LUI SEUL ſemblable à LUI-MÉME.

LE CHŒUR.

Que la ſanté de nôtre Auguſte Maître
Nous cauſe de tranſports charmans !
Par un Concert doux & champêtre
Exprimons nos raviſſemens.

Un BERGER.

Nous n'oſons pas chanter ſes glorieux Exploits,
Ils ſont trop élevez pour de ſi foibles voix :
Chantons les amours de Liſandre ;
Nous ſerons trop heureux ſi le plus Grand des Rois
Prend du plaiſir à les entendre.

SCENE III.

LISANDRE *ſeul.*

Que l'amour naiſſant a de charmes !
Il fait ſentir une douce langueur ;

Mais aussi-tôt qu'il est maître d'un cœur,
Qu'il en coûte de soins, de soupirs & de larmes !

Ah ! c'est trop cacher de mes feux
L'extrême violence ;
Pourquoi garder le silence ?
Un timide Berger est toujours malheureux.

Elle vient, la Beauté pour qui mon cœur soupire :
Parlons, j'ai trop attendu,
Aimer sans oser le dire
C'est autant d'amour perdu.

SCENE IV.

IRIS, LISANDRE.

LISANDRE.

Que je vous aime,
Que mes yeux vous trouvent d'apas !
Quand je suis prés de vous mon plaisir est extrême;
Ah ! pourquoi ne voyez-vous pas
Que je vous aime ?

IRIS.

Laissez-moi, jeune Berger,
Je ne veux point m'engager:
Je crains la cruelle peine
Qui suit une tendre ardeur;
Et c'est assez pour s'attirer ma haine,
Que d'en vouloir à mon cœur.

LISANDRE.

Rien n'égale ma constance;
Croyez-vous me rebuter?

IRIS.

J'aime mon indifference,
Ne pensez pas m'arrêter.

IRIS & LISANDRE.

Un tendre amour { m'épouvante,
nous enchante,

Je fuis } ce qui peut { me } charmer
Cherchons } ce qui peut { nous } charmer
Pour vivre contente

Il ne faut point } aimer.
Iris, il faut } aimer.

LISANDRE.

Quand on est seul à porter une chaîne,
On souffre de cruels tourmens ;
Mais deux tendres Amans
La portent sans peine.

Partagez mon ardeur,
Cessez de vous deffendre :
Pour un amour si violent, si tendre,
C'est trop peu d'un cœur ;
Partagez mon ardeur.

IRIS.

La douceur d'une Bergere
Est bien souvent l'écüeil des plus tendres amours :
Qui veut se faire aimer toujours,
Ne doit jamais cesser d'être severe ;
La douceur d'une Bergere
Est bien souvent l'écüeil des plus tendres amours.

LISANDRE.

La conduite d'une Belle
Ne regle pas toujours le cœur de son Berger :
Le mien est fait pour vous être fidéle,
Devenez plus sensible, ou soyez plus cruelle ;

Rien ne sauroit me dégager.

IRIS.

Si je vous aime
Serez-vous discret & constant ?
Ne vous verrai-je plus cette langueur extrême ?
Vôtre cœur sera-t-il content
Si je vous aime ?

LISANDRE.

Si je vous aimois tendrement
Lorsque vous êtiez cruelle,
Pourrois-je n'être pas fidéle
Quand vous rendrez mon sort charmant ?

J'ai vû mourir & renaître les fleurs,
Depuis que je suis dans vos chaînes,
J'ai pris soin de cacher mes soupirs & mes pleurs,
J'ai souffert en secret les plus cruelles peines;
Si vous partagez mes désirs,
Je sçaurai mieux encor cacher tous mes plaisirs.

IRIS & LISANDRE.

Un Amant tendre & sincere,
Aime toujours le mystere :
Les plaisirs sont plus doux
Lorsque l'on trompe les jaloux.

LISANDRE.

Il n'eſt plus tems de nous contraindre,
Ceſſons de feindre ;
Abandonnons nos cœurs à ces doux mouvemens
Que l'on ſent quand on aime,
Abandonnons nos cœurs à ces doux mouvemens
Que reſſentent les vrais Amans.

IRIS & LISANDRE.

Nôtre plaiſir eſt extrême,
N'éteignons jamais nos feux,
Aimons-nous toujours de même :
Pour vivre heureux
Il faut être amoureux.

Une Troupe de Nymphes d'Hebé entre avec des Bergers & des Bergeres, ils témoignent par leurs chants & par leurs danſes la joie qu'ils ont de voir que Liſandre a pû toucher le cœur d'Iris.



SCENE V.

TROUPE *de Nymphes d'Hebé,* TROUPE *de Bergers & de Bergeres,* IRIS, LISANDRE.

CHACONNE.

Une NYMPHE.

Suivez l'Amour, aimable jeunesse,
Suivez l'Amour, il n'est point de plaisir plus doux;
Tout languit pour les cœurs sans tendresse,
Il nous plaît dans le tems qu'il nous blesse;
Il badine avec nous,
Ne craignons point ses coups.

Le Chœur répete ce Couplet.

CHŒUR *de Bergeres.*

Que pour jamais ce Vainqueur nous enchaîne;
Qu'il nous fasse goûter sa charmante douceur:
Qu'il ne soit plus ici d'inhumaine,
De nos tendres Bergers partageons la langueur;
Plus on connoît l'Amour, & moins il fait de peur.

Une NYMPHE.

Dans ce charmant séjour
Tout se rend à l'Amour:

Loin d'avoir des rigueurs,
Qui nous coûtent des pleurs
Pour désarmer nos cœurs,
Il n'a que des douceurs.

Le Chœur répete ce Couplet.

Une BERGERE.

De l'Amour augmentons les conquêtes,
Que ce Dieu soit toujours de nos Fêtes;
Les jeux les plus charmans
Sont les jeux des Amans.

La NYMPHE.

Hebé nôtre Déesse
Regne dans ces lieux;
La severe sagesse
N'est point de nos jeux,
Ni la triste vieillesse;
Où peut-on être mieux?
Hebé nôtre Déesse
Regne dans ces lieux.

Le Chœur répete ce Couplet.

IRIS.

Profitons des beaux jours
Que donne la jeunesse,

Profitons des beaux jours,
C'eſt le tems des amours :
Ce tems ſi plein d'apas ne dure pas toujours,
Et les jours les plus beaux ſont ſouvent les plus courts.

Le Chœur répete ce Couplet.

LISANDRE.

Rien ne ſauroit troubler la douce paix
Que nous allons goûter dans ces lieux pleins d'attraits;
On n'entend plus ici de ces triſtes regrets,
On n'entend que les chants des Bergers ſatisfaits.

IRIS.

Tendres cœurs, ne ſoyez point volages,
Vôtre bonheur dépend de vous aimer toujours ;
Ramenez dans ces charmans boccages
Le tems heureux des fidéles amours.

La NYMPHE.

Suivez l'Amour, aimable jeuneſſe,
Suivez l'Amour, il n'eſt point de plaiſir plus doux:
Tout languit pour les cœurs ſans tendreſſe,
Il nous plaît dans le tems qu'il nous bleſſe,
Il badine avec nous ;
Ne craignons point ſes coups.

Les Chœurs répetent ce Couplet.

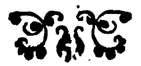
FIN DE L'IDILLE.

CHANSON A BOIRE.

TU te plains que l'Amour t'éveille ;
Veux-tu dormir la nuit ? Ami, boi tout le jour,
Le sommeil fait son séjour
Au fonds de la bouteille ;
Et l'Amour ce petit Lutin,
S'endort avec ce jus divin.

RÉPONSE.

J'Esperois que Bacchus pourroit briser ma chaîne;
Mais il s'entend avec l'Amour :
Quand je bois, je prends chaque jour
La porte d'Iris pour la mienne ;
Je revois ses beaux yeux & malgré sa rigueur
Je sens réveiller mon ardeur.



PRINTEMS.

Sur le départ de MONSEIGNEUR.

TOut brillant des beautez de Flore,
Printems, vous n'avez plus d'apas;
Vous pressez le départ du HÉROS que j'adore,
Vous êtes la Saison des plus affreux combats:
Mais si vous me livrez à des peines mortelles
Durant le cours de ses travaux guerriers,
L'Hiver me le rendra plus couvert de Lauriers
Que vous n'avez de fleurs nouvelles.

MADRIGAL,

D'Un tendre amour on n'est jamais le maître;
On ne peut le cacher aux regards curieux:
Un veritable Amant a toujours dans les yeux
Je ne sçai quoi qui le fait trop connoître.



CHANSON.

TIreis, vôtre extrême langueur
A paſſé juſques dans mon cœur.
Parlez, il n'eſt plus tems de feindre :
Mais vous ne dites rien ; hélas !
Aurois-je le malheur de plaindre
Un mal que je ne cauſe pas ?

PRINTEMS.

CHantez, Bergers, ſur vos muſettes,
Chantez le retour du Printems :
Mais fermez vôtre cœur aux tendres amourettes
Si vous voulez vivre contens ;
N'aimez que les beautez de Flore,
L'Amour cauſe trop de maux ;
S'il fait chanter dans nos bois les Oiſeaux,
Songez qu'il fait couler les larmes de l'Aurore.



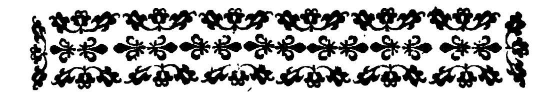
CHANSON,

Sur la mauvaise Vendange.

AH, que l'année est cruelle !
Nous n'aurons point de vin, le funeste malheur !
Le vin nouveau ranime & réjoüit le cœur
Comme une Maîtresse nouvelle :
Ah, que l'année est cruelle !
Nous n'aurons point de vin, le funeste malheur !

RÉPONSE.

SI la Vendange est détestable,
Faut-il en avoir du chagrin ?
Dans nos celiers n'avons-nous pas du vin,
Du vin délectable ?
Amis, beuvons incessamment,
Chassons loin de nous la tristesse ;
Il n'en est pas du vin comme d'une Maîtresse ;
Pour être vieux il n'est pas moins charmant.



ELEGIE.

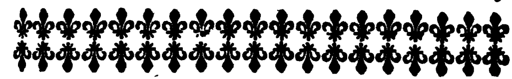


VEC une douceur extrême,
Vos yeux me disent, je vous aime;
Mais vôtre bouche, au même instant,
Me parle si differemment,
Que pour m'éclaircir ce mystere,
Il faut, Philis, être sincere,
Et me dire de bonne-foi
Ce que vôtre cœur sent pour moi.
Si par bonheur il étoit tendre,
Ne devez-vous pas me l'apprendre,
Pour tant de maux que j'ai soufferts
Depuis que je suis dans vos fers?
Vous croyez peut-être, inhumaine,
Que l'amour se nourrit de peine;
Que pour vous j'aurois moins d'ardeur
Si vous aviez plus de douceur.
Hélas! si je vous suis fidéle,
Lorsque vous m'êtes si cruelle,

Que ne ferois-je pas pour vous
Aprés un traitement plus doux ?
Mon cœur tout plein de sa tendresse,
Prés de vous soupire sans cesse :
Si vôtre bouche & vos beaux yeux
Ne veulent pas s'entendre mieux,
Accablé d'un cruel martyre,
Je sens bien qu'il faut que j'expire :
Philis, si vous ne m'aimez pas,
Par pitié hâtez mon trépas ;
Il n'est point de tourment plus rude
Qu'une cruelle incertitude,
Et j'aime mieux souffrir la mort,
Que vivre incertain de mon sort.



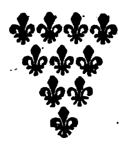
CHANSON.



CHANSON.

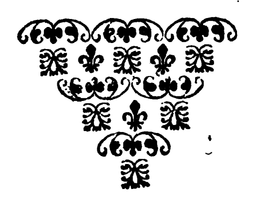
POUR LE ROI.

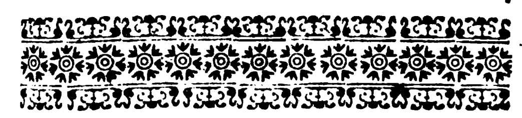
DU plus Grand de tous les Guerriers,
Publions la valeur extrême;
Ce HÉROS ne veut de Lauriers
Que ceux qu'il a cüeillis lui-même.
Un Ennemi cruel, audacieux,
Se vantoit d'arrêter le cours de sa Victoire:
LOUIS triomphe à ses yeux;
Il est au comble de la gloire.
Du plus Grand de tous les Guerriers,
Publions la valeur extrême;
Ce HÉROS ne veut de Lauriers
Que ceux qu'il a cüeillis lui-même.



SONGE.

POurquoi me quittez-vous, charmante illusion,
Aprés avoir séduit mon ame
Par une forte impression ?
Pourquoi m'abandonner aux transports de ma flâme?
Je goûtois en dormant de sensibles plaisirs ;
Je voyois mon Iris aussi tendre que belle ;
Elle partageoit mes désirs,
Et me juroit une ardeur éternelle :
Mais, hélas ! en voyant le jour
Je me trouve plus miserable,
Et mon songe n'est veritable
Que dans l'excés de mon amour.





EPITRE

A Monsieur D...

PReux Chevalier, d'un tres-bon parentage ;
Mais dont le cœur inconstant & volage,
Ne veut aimer comme on aimoit jadis,
Au tems heureux des loyaux Amadis :
Dis-nous d'où vient une telle manie,
Qui, peu s'en faut, passeroit pour folie ?
Pourquoi ton cœur, ainsi que les Zéphirs,
A voltiger met-il tous ses plaisirs ?
Ne trouve-t-il assez gentille Dame,
Pour l'enflâmer d'une grégeoise flâme ?
Point ne me chaut de voir ton changement ;
Mais tu devrois aimer plus sagement.
N'auras-tu pas assez d'outrecuidance,
Pour soutenir que la perseverance
Est la vertu d'un vieux cœur paresseux,
Qui point ne veut brûler de nouveaux feux ?

Craignant toujours quelque peine nouvelle,
Lors qu'il lui faut aller de Belle en Belle ?
Diras-tu point aussi, que les Amours
Qui sont Enfans, veulent changer toujours ?
Soit, change donc pour conserver sans cesse
Les airs badins de l'aimable jeunesse :
Moult je voudrois ja voir ton poil tout gris,
Toi vieux matou, guetter jeune souris,
Mais qui bien loin de ton museau te passe,
Et qu'à tes yeux, pour comble de disgrace,
Jeune matou, frais, leger & dispos,
Pour la croquer vienne tout à propos :
Lors tu diras, touché de repentance,
Ah ! je devois avoir plus de constance :
Si constamment j'avois aimé Cloris,
Loin de n'avoir pour moi que des mépris,
Soir & matin on me verroit chez elle,
En vieux Doyen des Amans de la Belle,
Dans un fauteüil couché non-chalamment,
Causer ou bien dormir paisiblement ;
Mais à present, vieux conteur de sornettes,
Plus ne saurois trouver douces retraites.

Ainſi feras alors de vains regrets ;
Car le tems paſſe & ne reviens jamais.
De ces beaux dits fais-donc un bon uſage,
Preux Chevalier, ſonge à devenir ſage ;
Tâche d'aimer comme on aimoit jadis
Au tems heureux des loyaux Amadis.



PAROLES BACHIQUES,

Sur la Chaconne du Ballet du Triomphe de l'Amour.

ÇA du vin,
Verse-nous à boire ;
Nous perdrons la mémoire
De nôtre chagrin.
Ne cherchons nôtre repos
Qu'au fonds de ces pots ;
Cette douce liqueur
Éteint la plus vive ardeur ;
Ne craignons rien,
Tant que nous boirons bien :
Les plus charmans apas
Ne causent du fracas
Que lors qu'on ne boit pas :
Ça du vin,
Verse nous à boire ;
Nous perdrons la mémoire
De nôtre chagrin.

Enyvrons-nous,

Faiſons les fous ;

Le plus heureux Amant

Souffre en aimant ;

Bacchus ſçait promtement

Soulager le plus cruel tourment :

Ça du vin,

Verſe nous à boire ;

Nous perdrons la mémoire

De nôtre chagrin.



PAROLES BACHIQUES,

Sur l'air que chante la Nymphe de Flore dans le Triomphe de l'Amour.

Que de fleurs vont éclore,
Le Zéphire aime Flore.

DÉcoiffons ces bouteilles,
Et faisons des merveilles ;
Que le vin a d'apas !
C'est l'ame des bons repas.
L'Amour prés d'une Belle
Fait languir le plus fidéle :
Bacchus pour les Beuveurs
N'a jamais que des douceurs.

SECOND COUPLET.

C'est lui, qui nous inspire
Mille bons mots pour rire,
Il bannit le chagrin
Avec son jus divin.

Est-

Eſt-il un miſerable,

Qui ne ſoit heureux à table ?

Beuvons, beuvons toujours,

Faiſons durer nos beaux jours.

PARODIE BACHIQUE,

Du Couplet du premier Acte de Phaëton.

Le plaiſir eſt neceſſaire.

LE bon vin eſt neceſſaire :

La ſageſſe auſtere

Ne permet pas d'être foû ;

Mais le plus ſevere

Ne refuſe guere

De boire le petit coup.



PARODIE BACHIQUE,

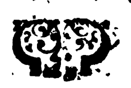
Du premier Couplet du Ballet du Temple de la Paix.

Préparons-nous pour la Fête nouvelle.

PRéparons-nous pour la plus douce guerre,
Amis, c'est du pot & du verre :
Mêlons, mêlons nos voix à ce charmant fracas ;
Fuyons l'Amour, il fait trop d'embarras.

SUR LE MÊME.

ESt-ce goûter les douceurs de la vie,
Que d'être amoureux de Sylvie ?
Non, non, nous languissons, elle a trop de rigueur ;
Consolons-nous avec cette liqueur.



PAROLES,

Sur l'Air de Violons des Trembleurs d'Isis.

NOn, il ne m'importe guére
Que tu sois tendre & sincere,
Propre à l'amoureux mystère ;
Mon cœur n'est touché de rien.
En vain tu prétends me plaire,
Cherche quelqu'autre Bergere,
Je ne suis point ton affaire ;
Ne le connois-tu pas bien ?
Tu languirois dessous ma loi,
Profite de ma bonne-foi.
Dégage-toi,
Dégage-toi,
Dégage-toi.



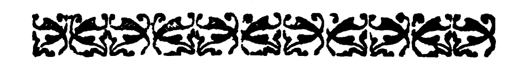
PAROLES BACHIQUES,

Sur la deuxiéme Loure du quatriéme Acte de Circé.

D'Où viens-tu, mon Voisin?
Je te trouve chagrin:
Te plains-tu du destin
Trop malin?
Prends du vin,
Et bois à verre plein,
Du soir jusqu'au matin:
Abandonne Catin,
Son air fin
Est pis qu'un vrai Lutin.

Bacchus, pour un Beuveur,
N'est jamais sans douceur:
Mais l'Amour est un petit trompeur;
Il s'arme de rigueur,
Aussi-tôt que d'un cœur
Il s'est rendu vainqueur;

Sa funeste langueur
Rend chagrin & rêveur :
Qu'il me fait de frayeur !
Quel bonheur
D'éteindre son ardeur
Avec cette liqueur !

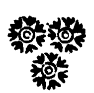


PARODIE,
Sur l'Air du Prologue de Bellerophon,

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre ?



VOus sçavez bien, quand je soupire,
Que j'ai des soupçons jaloux ?
Hélas ! ne sauriez-vous me dire,
Non, non, non, je n'aime rien que vous ?



PAROLES BACHIQUES,

Sur l'Air du IVe. Acte de Thesée.

Aimons, aimons, tout nous y convie.

AVez-vous peur de tomber par terre,
Que faites-vous, malheureux?
Bacchus, le plus grand des Dieux,
Deffend de quitter le verre;
Revenez, méchans Beuveurs,
On punit les déserteurs
A table comme à la guerre.

PAROLES BACHIQUES,

Sur l'Air du Temple de la Paix.

Il est doux d'être Amant d'une Bergere aimable.

MÉnageons, chers Amis, les plaisirs de la table,
Goûtons avec lenteur
Cette aimable liqueur:
L'excés du vin nous endort, nous accable,
Un peu de vin nous rend de belle humeur.

PAROLES BACHIQUES,

Sur l'Air,

Passer le tems prés de sa Bergere,
A lui prouver ses plus tendres feux.

N'Ayons jamais le cœur sans affaire,
Qui n'aime rien
Ne boit pas si bien :
A Bacchus l'Amour n'est point contraire,
Il réveille au milieu d'un festin ;
Bien souvent son ardeur nous altére,
Et fait doubler la doze du vin.

PARODIE BACHIQUE,

Du Couplet de Roland.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se deffendre.

QUi goûte de ce vin, ne sauroit se deffendre
De suivre les bachiques loix :
Goûtons-en mille & mille fois,
Quand on veut s'enyvrer on n'en sauroit trop prendre.

PAROLES,

Sur l'Air d'Isis.

C'est le Dieu des Eaux qui va paroître.

Tout parle d'aimer dans nos boccages,
Les Zéphirs, les fleurs, les ombrages :
Tout rit,
Tout fleurit,
Tout renouvelle.
Les petits Oiseaux se font la cour ;
Et je ne voi que toi, cruelle,
Qui ne parle point d'amour.

PAROLES,

Sur le Menuet qui se joüe entre le quatriéme & le cinquiéme Acte de Bellerophon.

Quand on sait tout entreprendre,
On est toujours fortuné ;
Car souvent on laisse prendre
Ce que l'on n'auroit pas donné.

HIVER.

BOccage autrefois si charmant,
Ah ! que j'ai de plaisir de voir mourir vos ombres ;
Vous ne cacherez plus mon infidéle Amant
Sous vos feüillages sombres :
Vous l'avez dérobé cent fois à mon couroux,
Avec mon heureuse rivale :
Votre retraite m'est fatale ;
Mais un affreux Hiver vient me vanger de vous.

MADRIGAL.

*Sur le retour de Madame de ****

ENfin, aprés une cruelle absence,
Je reverrai l'objet de mes tendres désirs ;
Ah ! si cette douce esperance
A déja fait cesser mes plaintes, mes soupirs,
Que pourra faire sa présence ?



MADRIGAL.

Sur une inconstance.

VOtre cœur est tout plein de sa flâme nouvelle,
Le malheureux Tircis ne fait plus vos plaisirs;
Mais n'aprehendez rien de sa douleur mortelle,
Il saura vous cacher ses pleurs & ses soupirs :
Épargnez-vous le soin d'éviter sa presence,
Son amour est toujours plus tendre qu'irrité,
Et ce n'est que par sa constance
Qu'il veut vous reprocher votre légereté.

CHANSON.

QUi souffre les soins d'un Amant,
Tôt ou tard devient tendre ;
Sans y penser on se laisse surprendre,
Et l'amour est un mal que l'on prend aisément :
Qui souffre les soins d'un Amant
Tôt ou tard devient tendre.

PRINTEMS.

VOus chantez lorſque tout ſommeille,
Petits Roſſignols amoureux :
Comme moi l'amour vous éveille ;
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous n'avez que de douces chaînes,
Rien ne s'opoſe à vos déſirs ;
Je ſuis éveillé par mes peines,
Et vous l'êtes par vos plaiſirs.

EPIGRAMME.

POurquoi redire à tout moment,
Qu'un tendre engagement
Donne un plaiſir extrême ?
Iris, vous n'avez plus ce qu'il faut pour charmer ;
De quoi vous ſert-il que l'on aime,
Puiſqu'on ne peut plus vous aimer ?



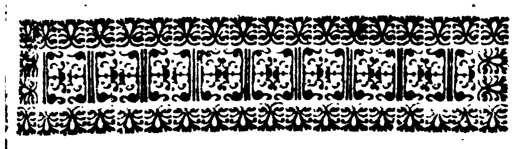
MADRIGAL.

JE voi dans vos beaux yeux une langueur extrême,
Vous ſoupirez, je ſoupire de même,
Vous rêvez, je rêve à mon tour :
Qui pourroit cauſer nôtre peine ?
Ah ! puiſque ce n'eſt pas la haine,
Ce ne peut être que l'amour.

PRINTEMS.

DEpuis que la Saiſon charmante
A ramené les fleurs & les Zéphirs,
Un doux eſpoir m'enchante
Et flatte mes déſirs ;
Ma Bergere veut bien entendre
Mon amoureux ſouci ;
Quand on écoute un amour tendre,
On eſt bien prés d'aimer auſſi.





EPITRE

A un Epoux qui avoit laissé sa Femme à la Campagne, dans le tems qu'il faisoit rebâtir sa maison à Paris,

AH ! que maudit soit le Village :
Il faut que tu sois bien peu sage
Pour nous y laisser si long-tems :
Nous y passons si mal le tems,
Que j'aimerois mieux, je te jure,
Être encore dans nôtre mazure,
Quand il faudroit s'assujettir
A passer l'Été sans sortir ;
Tout du moins nous aurions la vûë
De ceux qui seroient dans la ruë.
Mais ici nous ne voyons rien
Que le Jardinier & son chien.

Que des femmes avec leurs hottes,
Et leurs ſabots remplis de crottes :
Car pour les aimables Bergers,
La crainte qu'ils ne ſoient legers,
Fait que leurs jalouſes Bergeres
Les tiennent en lieux ſolitaires,
Pour goûter d'auſſi doux momens
Que nous en avons de méchans.
Janneton, dans nôtre avenuë,
Donna l'autre jour dans la vûë
Du Thuillier de Monſieur le Noir :
Il prend grand plaiſir à la voir ;
Ce n'eſt pas une raillerie,
Il la méne à la Thuillerie,
Et lui dit d'un air engageant,
Ma foi, vous valez trop d'argent.
Pour moi, je ſuis triſtè & chagrine,
De voir que ſur ma bonne mine
Je ne ſçaurois faire un Berger ;
N'eſt-ce pas pour en enrager ?
Ce n'eſt point que je ſois coquette ;
Mais lorſque l'on n'eſt pas mal-faite,

On croit qu'il y va de l'honneur
D'assujettir du moins un cœur.
Tu sçais qu'il est bien difficile,
Aux Champs, à la Cour, à la Ville,
De passer doucement un jour,
Sans Bacchus ou bien sans l'Amour:
Le premier n'est pas mon affaire,
Le second pourroit te déplaire;
Grace au Ciel, il n'est rien ici
Qui puisse te mettre en souci:
Vien donc trouver ta Penelope;
Il ne faut point qu'on t'envelope
D'haillons, pour n'être pas connu,
Tu seras le très-bien venu:
Tu n'as pas besoin, comme Ulisse,
D'avoir recours à l'artifice,
Car je n'ai point de poursuivans
Qui puissent te casser les dents,
Comme jadis on fit à table,
A ce Héros si redoutable,
En lui donnant par le menton
D'un puissant gigot de mouton.

Ton abſence me déſeſpere,
Sans toi rien ne ſauroit me plaire :
Voir tes Lettres n'eſt pas te voir ;
J'ai du plaiſir d'en recevoir ;
Mais pour finir ma peine extrême,
Vien me les aporter toi-même.



IDILLE



IDILLE

POUR

MONSEIGNEUR, SUR LA PRISE DE PHILISBOURG.

LA NYMPHE *de la Seine*, LA NYMPHE *du Rhin*, TROUPE *de Divinitez champêtres*, PAN, TROUPE *de Bergers & de Bergeres.*

La NYMPHE *de la Seine.*



UITTEZ, Dieu des Forêts, vos
paisibles retraites,
Belles Nymphes, rassemblez-vous;
Accordez vos chants les plus doux,
Aux tendres sons des Musettes;

Chantez, petits Oiseaux,
Murmurez, clairs ruisseaux,
Bois, reprenez vôtre verdure:
Nous revoyons enfin un HÉROS triomphant;
Que toute la nature
Partage un plaisir si touchant.

PAN.

Ce bel Astre du jour commence sa carriere,
Il brille de mille feux;
Qu'il répande par tout sa charmante lumiere
Dans ces climats heureux:
Qui pourra désormais, sans un péril extrême,
Sur ce NOUVEAU SOLEIL lever encor les yeux?
Il ébloüit l'Aigle même,
Et rabat pour toujours son vol audacieux.

Un BERGER.

Amour, que ta douce ardeur,
Comble de bonheur
Cet aimable Vainqueur;
Pour couronner tous ses travaux guerriers,
Tu dois mêler le myrthe à ses lauriers;
Écho des bois,
Répondez à ma voix:

Amour, que ta douce ardeur
Comble de bonheur
Cet aimable Vainqueur.

Dans ses innocens désirs,
Qu'il goûte toujours les plus doux plaisirs;
Va porter ailleurs tes soupirs:
Amour, que ta douce ardeur
Comble de bonheur
Cet aimable Vainqueur.

PAN.

Ce jeune Dieu qui nous éclaire,
De Phaëton ne court pas le hazard;
Qu'il fait voir de prudence à conduire son char!
On le prendroit pour son Pere.

Une BERGERE.

Ah, quel plaisir, quel bonheur,
De revoir ce charmant Vainqueur!
Il revient couvert de gloire,
Il raméne avec lui les Jeux & les Amours:
Chantons sa victoire,
Profitons des beaux jours.

La NYMPHE *de la Seine.*

Ses grands Exploits ont rempli nôtre attente,
Nos fiers Ennemis sont vaincus;
Mais sa valeur étonnante
Devroit les consoler de se voir abattus:
Le terrible essai de ses armes
Va porter en tous lieux de mortelles allarmes;
Où ce Héros voudra tourner ses pas,
Que ne fera-t-il pas?

La NYMPHE *du Rhin.*

J'ai quitté pour jamais ce funeste rivage,
Où j'ai vû ce Héros signaler son courage:
Mon cœur charmé s'est soumis à ses loix:
Je crains ce Guerrier, je l'admire,
Je l'ai suivi jusques dans cet Empire,
Permettez qu'avec vous je chante ses Exploits.

La NYMPHE *de la Seine.*

Dissipez une crainte vaine,
Venez, Nymphe du Rhin, la Nymphe de la Seine
Vous reçoit sur ses bords heureux:
Vous ne sauriez choisir un plus charmant azile,
Joüissez d'une paix tranquile,
Prenez part à nos jeux.

Deux BERGERES.

L'Ennemi qui peut nous ſurprendre,
Eſt un Ennemi plein d'apas ;
Nous n'avons plus de ſoins fâcheux à prendre,
Tout rit dans ces heureux climats :
L'Ennemi qui peut nous ſurprendre,
Eſt un Ennemi plein d'apas.
C'eſt l'Amour, pourquoi s'en deffendre ?
Qui le craint ne le connoît pas :
L'Ennemi qui peut nous ſurprendre,
Eſt un Ennemi plein d'apas.

Un FAUNE.

Aimons toujours, nous ne ſaurions mieux faire,
Mais n'aimons que pour être heureux :
Gardons-nous bien d'être amoureux
D'une Beauté trop ſevere :
Aimons toujours, nous ne ſaurions mieux faire,
Mais n'aimons que pour être heureux.

PAN.

Paſſons legerement les peines,
Et faiſons durer les plaiſirs :
Quand on fait languir nos déſirs,

Rompons les plus belles chaînes :
Passons legerement les peines,
Et faisons durer les plaisirs.

Une NYMPHE.

Quand on aime constamment,
L'amour en a plus de charmes,
Il sait par un doux moment
Payer nos soins & nos larmes ;
Un Amant bien enflâmé
N'est-il pas sûr d'être aimé ?

PAN.

Si bien aimer suffit pour plaire,
Je ne dois plus cacher mes feux :
Je sens pour vous l'amour le plus sincere,
Et vous devez me rendre heureux.

La NYMPHE.

Non, non, ce n'est qu'un badinage,
Je vous connois pour un Dieu trop volage.

Quoi ! sans avoir cherché le chemin de mon cœur,
Vous osez me parler d'une amoureuse ardeur ?
Ah, quand l'amour est extrême,
On tremble, on est interdit ;

Les soins & les soupirs ont apris que l'on aime
Avant que la bouche l'ait dit.
Non, non, ce n'est qu'un badinage,
Je vous connois pour un Dieu trop volage;
Pour vous mon cœur est un cœur de rocher,
Que rien ne peut toucher.

PAN.

Par un espoir si doux falloit-il me surprendre?
Ah, je vous connois à mon tour,
Ingrate! vous voulez inspirer de l'amour,
Et vous ne voulez pas en prendre.

La NYMPHE.

Le HÉROS glorieux
Qui paroît dans ces lieux,
Doit lui seul occuper nôtre ame;
C'est trop parler d'une legere flâme,
Unissons-nous pour chanter ses Exploits:
C'est encor trop peu de nos voix.

La NYMPHE *du Rhin & le* CHŒUR.

Ce jeune Alcide est un foudre de guerre,
Son grand Nom doit voler jusqu'au bout de la terre;
Il triomphe par sa valeur,
Et charme par sa douceur.

Deux NYMPHES.

On voit la Gloire,
Et la Victoire,
On voit la Gloire
Suivre ses pas,
Et désormais les Filles de mémoire
Ne chanteront que ses fameux combats.

Un BERGER.

Est-il possible
D'être insensible?
Est-il possible
De n'aimer pas?
Dans ces beaux lieux l'amour n'est point terrible,
Il ne fait voir que ce qu'il a d'apas.

Deux BERGERES.

C'est à l'aimable jeunesse
A former d'aimables nœuds,
Le tems vient où la tendresse
Est un mal bien dangereux:
Souffrons que l'Amour nous blesse,
Prévenons ce tems affreux;

C'est

C'est à l'aimable jeunesse
A former d'aimables nœuds.

Deux FAUNES.

Pourquoi faut-il vous deffendre,
Lorsque vous avez charmé ?
Un Amant est las d'attendre,
Il perd l'espoir d'être aimé;
Souvent vous devenez tendre
Quand il n'est plus enflâmé :
Pourquoi faut-il vous deffendre,
Lorsque vous avez charmé ?

LES CHŒURS.

Ce jeune Alcide est un foudre de guerre,
on grand Nom doit voler jusqu'au bout de la terre.
Il triomphe par sa valeur,
Et charme par sa douceur.

FIN DE L'IDILLE.

MADRIGAL.

Pour Mademoiselle T***

SI vous ne voulez pas aimer,
Fuyez, Bergers, fuyez la charmante Lisette;
Ses attraits & sa Musette
Savent tout charmer:
On ne peut voir cette jeune merveille,
Sans ressentir une amoureuse ardeur;
Bien souvent par les yeux l'amour vient dans le cœur,
Et quelquefois il entre par l'oreille.

CHANSON.

LOrsque vous me changez pour une autre Bergere,
Je voudrois me vanger de vôtre humeur legere,
Et suivre mes transports jaloux:
Mais, hélas! mon amour désarme ma colere,
Et quand je cesse de vous plaire,
Je me trouve cent fois plus coupable que vous.

BOUQUET,

A Madame la Présidente de ***.

EN verité, c'est un grand abus d'envoyer des fleurs à ses Amis le jour de leur Fête; il me paroît que l'on pourroit mettre en usage une galanterie plus utile, & qui conviendroit mieux au goût du siécle.



En effet, ne pourroit-on pas,
Au lieu de fleurs & de corbeilles,
Envoyer de bons cervelas,
Des saucissons & des bouteilles?



Je croi que vous serez de mon sentiment, & que vous demeurerez d'accord avec moi, que le cervelas fait trouver le vin admirable, & que le vin produit des effets fort plaisans; il

ôte le souvenir de tous les chagrins, il donne du bien à ceux qui n'en ont pas, de la franchise aux plus dissimulez ; il endort les plus éveillez, & réveille les plus endormis.



Je n'entreprendrai point de dire
Tout ce que le vin a d'apas ;
Je croi que vous n'ignorez pas
Que c'est lui seul qui nous inspire
Tous les bons mots dans un repas.



C'en est assez, ce me semble, pour autoriser la mode que je veux introduire.



Pour commencer, mon aimable Catin,
Puisque c'est aujourd'hui ta Fête,
Je te fais porter de bon vin,
Qui ne donne point dans la tête :
Je t'embrasse ; & je suis mille fois plus à toi
Que je ne suis à moi.

HIVER.

*Sur le retour de la ſanté de Mademoiſelle des ***

LA Saiſon des frimats va déſoler nos champs ;
Mais Iris n'eſt plus languiſſante,
Sa beauté renaiſſante
A cent fois plus d'attraits que l'aimable Printems :
Hiver, que ta rigueur extrême
Faſſe tout mourir en ces lieux,
Je voi revivre ce que j'aime,
C'eſt aſſez pour charmer & mon cœur & mes yeux.

POUR LA MÊME.

QUel mal l'Hiver peut-il me faire,
Lors qu'il glace nos champs ?
Auprés de ma jeune Bergere,
Je puis toujours goûter les plaiſirs du Printems ;
Elle n'eſt pas moins brillante que Flore,
Ses chants n'ont pas moins de douceur
Que ceux que l'on entend au lever de l'Aurore,
Lorſque les Roſſignols expriment leur ardeur.

CHANSON.

QUi s'embarque avec l'Amour,
N'est pas sûr d'un heureux retour :
Il s'éleve des orages
Au milieu du plus beau jour,
On fait souvent de funestes naufrages :
Qui s'embarque avec l'Amour,
N'est pas sûr d'un heureux retour ;
Laissons nos cœurs en assurance,
Au port de l'indifference :
Qui s'embarque avec l'Amour,
N'est pas sûr d'un heureux retour.

MADRIGAL.

VOus aimez, jeune Iris, à vous voir une Cour,
D'une foule d'Amans qui vous suit chaque jour ;
Gardez de vous laisser surprendre,
En voulant donner de l'amour
Vous pourriez bien en prendre.

EPITRE

*A Monsieur D****

A Vous oüir, Chevalier preux,
Vous êtes toujours tenebreux,
Et vous pensez nous faire croire,
Que pour manger & pour bien boire,
Tirer la Perdrix, le Faisand,
Vous n'en êtes pas plus content;
Que tout chagrin de notre absence,
Votre cœur est dans l'indolence;
Que loin de goûter les plaisirs,
Il pousse de triples soupirs:
Mais vous ne songez pas, beau Sire,
Que l'on donne sujet de rire,
Lorsque l'on se plaint d'un tourment
Qu'on souffre volontairement.
En effet, c'est n'être pas sage;
Ne peut-on pas trousser bagage?
Est-il des Châteaux enchantez,
Qui captivent nos libertez?
Non, il n'en est point de la sorte,

Et quand on veut gagner la porte,
Il n'eſt plus d'Enchanteurs malins
Qui retiennent les Paladins :
Pour les ravir, plus d'Hippogrifes,
Dont on puiſſe craindre les griffes ;
Plus de ces diſcourtois Geans,
Qui violoient le droit de gens ;
Plus d'Alcine, plus de Baleine,*
Et plus d'amoureuſe fontaine.
Enfin, l'on peut matin ou ſoir,
Monter ſur cheval blanc ou noir,
Et revenir en diligence,
Faire avec ſes Amis bombance ;
On tuëroit pour vous le veau gras,
On feroit de charmans repas,
Où chacun s'armeroit d'un verre,
Pour ſe faire une douce guerre :
Mais Orvilé, ce beau ſéjour,
Vaut pour vous la Ville & la Cour ;
Et lorſque vous faites des plaintes,
Je voi que ce ne ſont que feintes.

**Alcine ſe ſervit d'une Baleine pour faire paſſer Aſtolphe dans l'Iſle enchantée.* Arioſt. Modern.tom.1.p.111.

CHANSON.

DE Phœbus la cruelle absence,
Avoit désolé nos côteaux :
Par bonheur pour nos vins nouveaux,
Avec Bacchus il a fait connoissance ;
Depuis qu'il a goûté sa charmante liqueur,
Ami, pourrois-tu bien le croire ?
Il prend tant de plaisir à boire,
Qu'il ne veut plus employer sa chaleur
Que pour rendre le vin meilleur.

CHANSON.

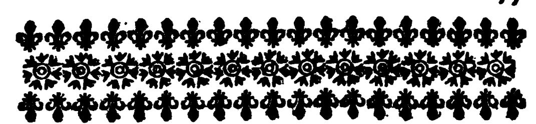
L'Autre jour sous ce feüillage,
Tircis, plus amoureux que sage ;
Prit un baiser à Janneton :
Elle voulut s'armer d'une rigueur extrême ;
Mais elle éprouva, ce dit-on,
Qu'en repoussant ce qu'on aime,
On a les bras de coton.

CHANSON.

AMour ! que vous auriez d'attraits,
Si vous bleſſiez toujours les cœurs des mêmes traits:
Jamais un infidéle
Ne coûteroit de ſoupirs ;
On pourroit goûter les plaiſirs
D'une inconſtance mutuelle,
Ou la douceur
D'une ardeur
Éternelle :
Si vous bleſſiez toujours les cœurs des mêmes traits,
Amour, que vous auriez d'attraits !

MADRIGAL.

SOuvent de trop douces chaînes,
Font relâcher bien des cœurs ;
Ils ſe laſſent moins des peines
Que des plus tendres faveurs.



ELEGIE.



NFIN l'Hiver aproche, & toute la nature,
Va bien-tôt ressentir sa cruelle froidure :
Déja on n'entend plus le doux chant des Oiseaux,
On voit la feüille morte au pied de nos ormeaux,
Et sa triste couleur nous est un sûr présage
Que les tendres Amours vont quitter ce boccage ;
Mais, hélas ! ce n'est point à des cœurs mécontens
A former des désirs pour revoir le Printems.
Désesperé, jaloux, trahi de ce que j'aime,
Je me sens pénetré d'une douleur extrême ;
Et Flore & les Zéphirs, en ramenant les Jeux,
N'e feroient qu'augmenter mes tourmens amoureux ;
La Saison des frimats me sera moins fâcheuse,
Tout va s'accommoder à mon humeur rêveuse,
Le tems deviendra sombre & triste comme moi,
L'onde au lieu de charmer, causera de l'effroi,

On la verra de glace & de neige couverte,
La plaine d'alentour sera seiche & déserte;
Trop heureux si l'Hiver avoit tant de froideur,
Qu'il pût aussi glacer jusqu'au fonds de mon cœur!
Mais que dis-je? mes feux ont trop de violence,
Le dépit, la raison, le secours de l'absence,
Ne sauroient m'affranchir d'un tyrannique amour,
Il faut pour me guérir, qu'il m'en coûte le jour;
Les efforts que je fais pour sortir de ma chaîne,
En resserrent les nœuds, & redoublent ma peine;
Je ne puis plus souffrir un si cruel tourment;
Allons révoir Philis, malgré son changement,
Et dans le déséspoir où sa perte me livre,
Regagnons sa tendresse, ou bien cessons de vivre.



Pour Madame T....

JE n'avois de l'amour goûté que les plaisirs,
Avant que d'avoir vû l'aimable Célimene:
Lorsque j'aimois je m'exprimois sans peine,
Et jamais le respect n'enchaînoit mes désirs;
Mais cette Belle a bien changé mon ame,
Depuis qu'elle m'a sçû charmer,
Je n'ose lui parler de l'ardeur de ma flâme;
Ah! plus on sent d'amour, moins on peut l'exprimer.

MADRIGAL,

Pour un petit Tableau, où l'on voit un Amour qui presente un cœur aîlé à une Nymphe.

REcevez-le, ce cœur, il est des plus fidéles,
C'est un trésor qu'on ne peut vous ravir;
S'il vous paroît avec des aîles,
Ce n'est que pour voler lors qu'il faut vous servir.



MADRIGAL.

Les premieres odeurs
Des nouvelles fleurs,
Font un plaisir extrême :
Il en est de même
Des premieres faveurs
De la Beauté qu'on aime ;
Mais un Amant accoutumé
Au plaisir d'être aimé,
Ne le ressent pas davantage,
Que l'on sent les odeurs aprés un long usage.

EPIGRAMME.

Midas, tu ne t'y prends pas bien,
Lors qu'aux Poëtes tu veux nuire:
Contre leurs Vers ne fais plus de Satyre,
Ce n'est pas le vrai moyen :
Pour décrier un Ouvrage,
Il ne faut que ton suffrage.

CHANSON.

L'Espoir qui doit flatter mon cœur,
M'accable d'un nouveau martyre;
Je crains, je languis, je soupire,
Je me sens consumé d'une trop vive ardeur.
Venez, heureux moment où je dois voir Sylvie,
Venez payer mon amour & ma foi;
Ah! si vous n'êtes pas le plus doux de ma vie,
Que vous serez cruel pour moi.

EPIGRAMME.

TU dis que de l'Amour on ne suit plus les loix;
Ton erreur est extrême,
A la Ville, à la Cour, on aime encor de même
Qu'on aimoit autrefois:
Tu ne dois point trouver étrange
Qu'on n'encense plus tes apas,
Iris, les cœurs ne changent pas,
C'est ton visage qui change.

MADRIGAL,

Pour MONSIEUR *Frere unique du Roi, sur la Bataille de Mont-Caßel.*

QUel eſt ce HÉROS, qui moiſſonne
Tant de lauriers dans le champ de Bellone,
Et qui porte par tout l'épouvente & l'horreur ?
Mais peut-on ne le pas connoître ?
Il eſt aiſé de voir à ſa rare valeur,
Qu'il eſt du même Sang que nôtre Auguſte Maître.

*OUR MONSIEUR LE DUC DE****

J'Entends la Gloire qui m'apelle,
Muſe, il ne faut point s'alarmer;
Si le Dieu qui nous fait aimer,
D'un Forgeron fit un Apelle,
Mon cœur plein d'une ardeur plus belle,
Pourra bien me faire rimer.



SONNET,

SONNET,

EN BOUTS-RIMEZ.

S'Ouvrir tous les chemins d'une brillante . . *gloire,*
Être bon Courtisan & chéri de son . . . . . . *Roi,*
A tous ses ennemis pouvoir donner la . . . . *loi;*
N'est-ce pas remporter une entiere . . . . . . *victoire?*

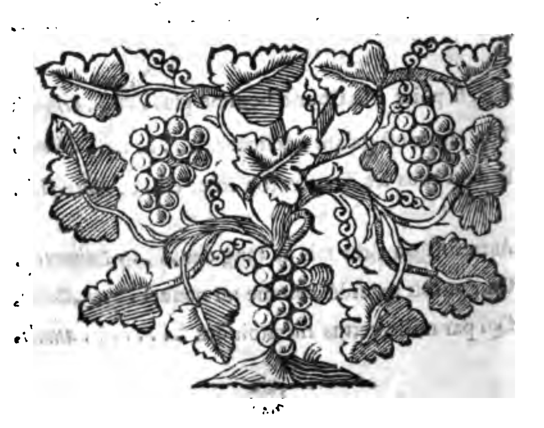
Tu suffirois toi seul à la plus belle . . . . *Histoire,*
Il ne faut à l'Auteur que de la bonne- . . . . *foi:*
Grand Héros, tes hauts faits inspirent de l'. . . *effroi,*
Et rempliront toujours l'esprit & la . . . . . . *mémoire.*

Il n'est point à la Cour d'homme plus . . . . . *achevé;*
Ton esprit est galant, délicat, ... *élevé.*
Et dans tous les dangers ton cœur est . . . . *intrepide.*

Autrefois on t'eût mis au rang des . . . . . *Immortels,*
On t'auroit regardé comme un nouvel . . . . *Alcide,*
Qui par mille vertus méritoit des . . . . *autels.*

CHANSON.

SI vous voulez, jeune Bergere,
Qu'on ait pour vous mille foins empreffez,
Ne ceffez point d'être fevere,
Faites toujours efperer, c'eft affez :
Les foins qu'une douce efperance
Fait prendre aux Amans,
Sont bien plus charmans
Que ceux de la reconnoiffance.





LETTRE

EN VERS SEMEZ,

A Madame ***

TOut compté, tout rabattu, je trouve, Madame, qu'il y a cent fois plus à perdre qu'à gagner dans un tendre commerce, quand on est de bonne-foi : jusqu'ici j'en ai fait toutes les avances, & Dieu sçait combien il m'en a coûté.



Que de soins, de soupirs,
D'ennui, d'impatience !
Depuis votre cruelle absence,
Je ne connois plus de plaisirs
Que les plaisirs de l'esperance.

Il y a huit grands jours que vous avez quitté Paris, ſans que vous ayez pris la peine de mettre la main à la plume, pour me faire ſçavoir de vos nouvelles; je commence à m'impatienter de vous voir toujours en reſte avec moi : ſi j'en croyois ma fierté, loin de me plaindre de votre ſilence, je tâcherois de vous oublier, ou je me conſolerois en vous faiſant connoître pour ce que vous êtes, c'eſt-à-dire, pour une banqueroutiere de tendreſſe; mais que m'en reviendroit-il quand je vous aurois décriée dans le monde ?



Lorſque l'on veut punir un cœur ingrat qu'on aime,
Souvent le plus grand mal retombe ſur ſoi-même;
Et pour ſe vanger bien,
Il faudroit qu'il n'en coûtât rien.



Malgré vôtre ingratitude, il vaut mieux m'accommoder avec vous:

Pour me dédommager de tous mes soins, je ne vous demande que deux billets-doux par semaine; c'est peu de chose par raport à ce que je fais pour vous; je vous aime avec autant de délicatesse, que les Bergers du siécle d'or aimoient leurs Bergeres, & je ne me pardonnerois pas si j'avois goûté en votre absence d'autre plaisir que celui de penser à vous.

Ce n'est qu'à l'Amitié que j'ai voulu me rendre,
L'Amour m'a toujours fait peur:
Mais dequoi me sert-il d'avoir pû m'en deffendre?
Pour s'en vanger il oblige sa Sœur
A m'inspirer tout ce qu'elle a de tendre:
J'ai des chagrins, des soins, de la langueur,
Du repos j'ai perdu l'usage:
M'en coûteroit-il davantage
Quand le cruel Amour auroit touché mon cœur?

Je croi que vous tenez une condui-

te bien differente de la mienne, & que vous prenez tous les plaisirs qui se presentent. Si cela est, gardez-vous d'en demeurer d'accord ; écrivez-moi, non pas ce que vous sentez, mais ce que vous devez sentir pour la personne du monde qui sçait le mieux aimer. Je vous fournis peut-être des moyens pour me tromper, mais les erreurs agréables valent mieux que des veritez chagrinantes : cependant tâchez d'être sincere, en m'assurant de l'amitié que vous me devez, puisque je suis toute à vous.



ENIGME.

JE suis, & si je ne suis rien,
On ne sçait pas quelle est mon origine ;
Je cause quelquefois plus de mal que de bien,
Et je fais tout trembler lorsque je me mutine :
Souvent aux plus grands cœurs j'ai causé de l'effroi:
Lorsque je parois favorable,
Par un coup imprévû j'accable
Ceux qui se sont engagez sur ma foi :
La fortune n'est pas si volage que moi.

HIVER.

TRistes ruisseaux, confidens de mes peines,
L'Hiver arrête votre cours,
Et de vos claires eaux il vous forme des chaînes ;
Mais sa rigueur ne dure pas toujours,
Vous reprendrez votre charmant murmure :
Hélas ! j'éprouve un sort cent fois plus rigoureux,
En tout tems je languis, & mon cœur amoureux
N'oseroit murmurer du tourment qu'il endure.

PAROLES,

Sur l'Air :

Enfin la jeune Lisette,
Qui n'avoit jamais aimé.

TIrcis ne songe qu'à rire,
Il ne veut point s'engager :
J'aime plus qu'on ne peut dire,
L'enjoüement de ce Berger :
Nous folâtrons sur l'herbette,
Et nous chantons tour à tour ;
Notre innocente amusette
Vaut bien les plaisirs d'amour.

Mais si, contre mon attente,
Pour cet aimable Berger,
J'étois moins indifferente,
Et qu'il vint à s'engager :
Ah ! je rougis quand j'y pense ;
Et je crains que quelque jour,
Ce raport d'indifference
Ne fasse naître l'amour.

ÉGLOGUE



ÉGLOGUE

CHANTE'E DEVANT SA MAJESTE', *A VERSAILLES.*

CLIMENE, CORIDON, LICIDAS, *Bergers Héroïques.*

CORIDON.



AISONS éclater notre zéle
Pour le VAINQUEUR de l'Univers ;
D'une Fête nouvelle
Offrons-lui les Concerts ;
Tout ce qui respire
Est charmé de ses Exploits :
Manquerions-nous de voix,
Pour avoir trop à dire ?

LICIDAS.

Peut-on trouver des chants nouveaux,
Pour chanter dignement ſes glorieux travaux !
En tout tems, Mars & la Victoire
Le comblent de gloire :
Pour chanter dignement ſes glorieux travaux,
Peut-on trouver des chants nouveaux !

Depuis long-tems les Muſes font connoître,
Qu'on ne peut rien offrir à notre AUGUSTE MAITRE
Qui ne ſoit au-deſſous de ſes moindres Exploits :
Des Bergers pourroient-ils mieux faire ?
Quittons ce deſſein temeraire,
Et chantons ſeulement la douceur de ſes loix.

TOUS TROIS.

Il eſt plus glorieux d'être ſous ſon empire,
Que de regner dans les autres climats ;
Avec lui rien ne peut nous nuire,
Nous joüiſſons d'un deſtin plein d'apas :
Sans ceſſe on nous entend redire,
Il eſt plus glorieux d'être ſous ſon empire,
Que de regner dans les autres climats.

CLIMENE.

Dans ces charmantes retraites,
Tout parle de la grandeur
Du HÉROS qui les a faites :
Nous y goûtons un tranquile bonheur ;
L'agréable murmure
De nos claires eaux,
Le chant des Oiseaux,
La riante verdure,
Les fleurs, les Zéphirs,
Sont nos moindres plaisirs.

LICIDAS.

Nous n'avons plus de soins à prendre,
Il n'est point d'ennemis qui puissent nous surprendre.
Nos troupeaux heureux comme nous,
N'ont rien à redouter de la fureur des Loups.

CORIDON.

Pour divertir ce HÉROS redoutable,
Animons nos jeux & nos chants,
Par une dispute agréable :
Soutenons que l'amour a des plaisirs touchans ;
Qu'il faut pour être heureux que l'on porte sa chaîne :

L'insensible Climéne,
Soutiendra le parti des cœurs indifferens.

CLIMENE.

Mon cœur ne connoît point l'amour ni sa puissance,
Il est sans soins & sans désirs;
De l'heureuse indifference,
Qui pourroit mieux que moi chanter tous les plaisirs?

CORIDON & LICIDAS.

Amour, c'est pour votre gloire
Que nous allons chanter:
Faites-nous remporter
Une entiere victoire;
Inspirez-nous
Les chants les plus doux;
Amour! c'est pour votre gloire.

LICIDAS.

Quand l'Amour en veut à nos cœurs,
On ne sauroit s'en deffendre;
Par de douces langueurs
Il les contraint à se rendre.

CORIDON.

Tout plaît en aimant,

On est enchanté de sa peine ;
Le plus malheureux Amant
Ne veut point sortir de sa chaîne.

CORIDON & LICIDAS.

Quand on n'est pas amoureux,
A quoi peut-on passer la vie ?
Dans les plus aimables jeux,
Souvent on languit, on s'ennuie,
Quand on n'est pas amoureux.

CLIMENE.

L'amour coûte plus de larmes
Que l'on ne voit de fleurs dans la belle Saison :
S'il n'ôtoit pas la raison,
Lui trouveroit-on des charmes ?

Pourroit-on préferer le trouble & les alarmes,
A l'heureuse tranquilité
Qui suit la liberté ?

CORIDON.

La liberté qui vous paroît charmante ;
N'a que de faux attraits ;
La plus douce paix
D'une ame indifferente,

Ne vaut jamais les ſoins les plus fâcheux;
Des cœurs amoureux.

CLIMENE.

Dans l'amoureux empire,
Sans crainte on trahit ſes ſermens :
Un cœur abandonné, vainement en ſoupire,
L'Amour ne fait que rire
Des cruels changemens
Des volages Amans.

LICIDAS.

Pour ſe vanger de l'inconſtance,
On peut brûler d'une nouvelle ardeur ;
Et dans un même tems on goûte la douceur
De l'amour & de la vengeance.

CLIMENE.

Eſt-il aiſé de ſe venger
D'un inconſtant que l'on aime ?
Quand l'ardeur eſt extrême
Peut-on ſe dégager ?
Le dépit, la colere,
Les funeſtes langueurs,
Les jalouſes fureurs,
Déchirent tour à tour un cœur tendre & ſincere ;

Et l'on ne peut guérir d'un malheureux amour,

Qu'il n'en coûte le jour.

CORIDON.

Quand on ne ſçait ce que c'eſt que d'aimer,

On ſe laiſſe alarmer

D'une vaine chimere ;

Plus on connoît l'Amour, plus il a dequoi plaire,

Et moins on craint de s'enflâmer.

CLIMENE.

Le plus heureux Amant n'eſt point exemt de peines,

Les apas de l'Amour ſont des apas trompeurs :

Heureux qui ſe deffend de ſes feintes douceurs,

Sans avoir éprouvé ce que peſent ſes chaînes.

Un zéle plein d'ardeur pour notre Auguſte MAITRE,

Doit occuper tout notre cœur :

Faiſons connoître

A jamais,

Que ſes fidéles Sujets

Font leur unique affaire

Du ſoin de lui plaire.

CORIDON.

Pour ce fameux Vainqueur
Tout le Ciel s'intereſſe :
La Juſtice & la Valeur,
Pour calmer l'Univers, le font agir ſans ceſſe ;
Les Ennemis de ce HÉROS,
Sont Ennemis des Dieux & du repos.

CLIMENE, LICIDAS & CORIDON *répetent enſemble le dernier Couplet.*

FIN DE L'EGLOGUE.

EPIGRAMME,

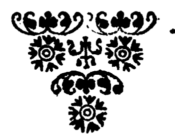
Contre une Dame qui ſe plaignoit de l'indiſcretion d'un Amant.

LOrſque Tircis dit en tous lieux,
Que pour lui votre cœur eſt doux comme vos yeux,
Ce n'eſt pas vous faire une offenſe ;
Pourquoi vous en mettre en couroux ?
Il fait voir ſa reconnoiſſance,
En publiant les biens qu'il a reçûs de vous.

EPIGRAMME,

Sur un Amant chagrin de voir aller sa Maîtresse au Camp de Compiegne.

LE vieux Damon, pénetré de tristesse,
De voir aller au Camp sa volage Maîtresse,
Avec un rival trop heureux,
Disoit, du moins le Ciel favorise mes vœux,
Il se prépare à troubler leur partie
Par les vents, la grêle & la pluie.
Ah, lui dis-je, souvenez-vous
Que le Fils de Vénus, pendant un grand orage,
Passa les momens les plus doux
Avec la Reine de Carthage :
Dans une grotte sombre elle aprouva ses feux ;
Une tente n'est pas un lieu moins dangereux.



CHANSON.

CHantez, doux Rossignols, attirez ma Bergere
Dans ce lieu solitaire :
Chantez, doux Rossignols, attirez ma Bergere
Dans ce charmant séjour :
Si je pouvois la trouver quelque jour
Sous ces sombres feüillages,
Peut-être, hélas ! que mon amour
Pourroit l'y ramener autant que vos ramages.

CHANSON.

TOus les Bergers de nos boccages,
Sont des indiscrets, des volages ;
Gardons-nous bien d'écouter leurs soupirs :
L'amour, le tendre amour demande du mystere ;
Il est sûr que l'on n'aime guere,
Quand on découvre ses plaisirs.



MADRIGAL,

Pour Monsieur le Prince DE CONTY.

EN Combats, en Procés, CONTY fait des miracles,
On lui voit surmonter les plus fâcheux obstacles:
Pour lui Thémis s'éveille & remplit son devoir,
Le Dieu des Trésors lui prépare
De ce métail si précieux, si rare;
Un cœur comme le sien n'en sauroit trop avoir.

CHANSON.

QU'il est volage,
Mon jeune Berger,
Il ne s'engage
Que pour avoir le plaisir de changer;
Dans nos Hameaux il n'est point de Bergere
Qui puisse l'arrêter un jour,
Et c'est à son humeur legere
Que je dois son tendre retour.

ENIGME.

PLusieurs Sçavants m'ont mis au nombre des machines,
Je vais en mille endroits avec légereté,
Et l'on me voit dans les cuisines,
Où je suis quelquefois bien gras & bien frotté :
J'ai des dents, & certaines pointes
Qui sçavent accrocher & faire des atteintes :
Rien ne peut m'arrêter, le froid ni les chaleurs ;
Je suis une machine ambulante & hardie,
On me voit fort souvent sur d'extrêmes hauteurs ;
Qui viendroit m'y chercher feroit une folie.

MADRIGAL.

A Mademoiselle de L ***

EN quêtant, jeune Iris, que vous aviez de grace,
Avec votre air modeste & doux !
L'argent tomboit dans votre tasse,
Et les cœurs voloient aprés vous.





IDILLE
POUR
MONSEIGNEUR
LE DUC DE VENDÔME.

La NYMPHE *d'Anet*, TROUPE *de Divinitez champêtres*, TROUPE *de Bergers & de Bergeres*, PAN.

La NYMPHE.

DISSIPEZ de vaines allarmes,
Habitans de ce beau séjour ;
De votre sort goûtez les charmes,
D'un HÉROS triomphant celebrez le retour.

LE CHŒUR.

Chantons sa victoire,
Publions ses fameux Exploits,

Qu'au bout de l'Univers la Déesse aux cent voix,
Fasse éclater sa valeur & sa gloire :
Que son triomphe a d'attraits,
Il est suivi de la Paix !

La NYMPHE.

Ah! quel tourment d'avoir à craindre
Pour des jours qui sont précieux ;
Je ne fais que languir, soupirer & me plaindre,
Quand ce HÉROS s'éloigne de ces lieux :
Ah ! quel tourment d'avoir à craindre
Pour des jours qui sont précieux.

Un BERGER.

Lors qu'on le voit courir aux armes,
C'est à nos Ennemis à prendre des allarmes :
Du seul bruit de son Nom il répand la terreur :
On est sûr qu'il sera vainqueur,
Lors qu'on le voit courir aux armes.

PAN.

La Prudence & la Force accompagnent ses pas ;
Les plus superbes murs ne lui résistent pas,
Sans peine il les réduit en poudre ;
Le Monarque des Lys peut-il choisir un bras
Plus digne de lancer sa foudre ?

LE CHŒUR.

Que ſon triomphe a d'attraits,
Il eſt ſuivi de la Paix!

PAN.

Ah, que l'Amour va faire de conquêtes
Dans nos galantes Fêtes!
Les plus redoutables Guerriers
Seront contraints de ſe rendre:
On évite la foudre à l'abri des lauriers,
Mais de l'Amour rien ne peut nous deffendre.

LE CHŒUR.

Nos cœurs ſeront contens,
Reprenons nos Muſettes,
Recommençons nos tendres Chanſonnettes,
Les Jeux & les Plaiſirs reviennent dans nos champs.

La NYMPHE.

Que l'abſence de notre Maître
Avoit changé cet aimable ſéjour!
Les Oiſeaux languiſſans ne parloient plus d'amour,
Flore ceſſoit de paroître;
L'Hiver le plus furieux,
Auroit moins déſolé ces lieux

Que l'absence de notre Maître.

Une BERGERE.

Si l'absence de notre Maître
Dérobe à nos champs plus d'apas
Que la Saison des frimats ;
Sa presence y fait renaître
Plus de Jeux & de Plaisirs,
Que le retour de Flore & des Zéphirs.

LE CHŒUR.

Dans cet azile heureux chacun suit son envie,
Sans craindre les jaloux :
Aimons, tout nous y convie ;
Des plaisirs de la vie
L'Amour est le plus doux.

Un BERGER.

Fuir l'Amour est une foiblesse,
Nos cœurs sont faits pour la tendresse :
Engageons-nous, puisqu'il le faut,
On peut aimer trop tard, & jamais assez tôt.

PETIT CHŒUR.

Il faut se deffendre
D'un amóur trop tendre
Qui coûte des pleurs :

Mais il faut se rendre,
Lors qu'il n'offre à nos cœurs
Que des douceurs.

Un FAUNE.

Quand on prend trop d'amour on se rend miserable,
Quand on prend trop de vin quelquefois on s'accable:
Je veux qu'également ils viennent me charmer,
J'en fais mon plaisir & ma gloire;
Je boi pour ne pas trop aimer,
Et j'aime pour ne pas trop boire.

LE CHŒUR.

Un peu d'amour & de vin
Dissipent le plus noir chagrin.

PAN.

Lorsque l'ennui vient nous surprendre,
Il est ai[illegible]de s'en deffendre.

LE CHŒUR.

Un peu d'amour & de vin
Dissipent le plus noir chagrin.

Un FAUNE *& une* BERGÈRE.

Ah, qu'il est doux d'être dans le bel âge,
On a les Jeux & les Ris en partage!
Les Plaisirs

Suivent les désirs
De la brillante jeunesse ;
Mais les désirs de la vieillesse
Ne sont suivis que de tristes soupirs :
Ah, qu'il est doux d'être dans le bel âge,
On a les Jeux & les Ris en partage !

LE CHŒUR.

Ne craignons point d'être amoureux,
Nous n'aurons que de douces chaînes ;
L'Amour vient avec les Jeux,
Nous offrir ses plaisirs, sans y mêler ses peines ;
Ne craignons point d'être amoureux.

Deux FAUNES.

L'Amour punit une Beauté sévere ;
Souvent il la contraint d'aimer,
Lorsque ses yeux n'ont plus le secret de charmer :
Redoutez sa colere,
Laissez-vous enflâmer,
Quand vous avez sçû plaire.

Une NYMPHE.

Soupirez, tendres Amans,
Ne craignez point les tourmens :

L'Amour recompenſe
La fidélité ;
Il n'eſt point de cruauté
A l'épreuve de la conſtance.

Une BERGERE.

Si l'Amour quelquefois fait languir les déſirs.
D'un cœur fidéle & tendre ,
Il redouble les plaiſirs
Qu'il a trop fait attendre.

Un FAUNE.

Crois-tu m'arrêter ſous ta loi ,
Par une vaine eſperance ?
Non, non, ſi je n'ai pas un gage de ta foi ,
J'aurai recours à l'inconſtance ;
J'ai fait ſerment que jamais en amour ,
Je ne ferois crédit d'un jour.

PAN.

Si l'Amour veut qu'on paſſe par les peines ,
Pour goûter ſes attraits ,
Briſons ſes chaînes ,
Ne les reprenons jamais :
Suivons Bacchus , ſa douceur eſt extrême ;

Sans nous coûter seulement un soupir,
Il nous conduit au plaisir
Par le plaisir même.

LE CHŒUR.

Tout doit être sensible au destin glorieux
Du Maître de ces lieux :
Il remplit notre esperance,
On l'a vû triompher des plus fameux Guerriers ;
Plus on lui fait de résistance,
Plus il remporte de lauriers.

FIN DE L'IDILLE.

EPITRE,

A. M. D. S. M.

PReux Chevalier, voici le jour,
Qu'à la Ville comme à la Cour,
Chacun fait de grandes dépenſes
En complimens, en révérences,
En miſſives, en billets doux,
Pour ſouhaiter la bonne année :
Or ſus, beau Sire, puiſſiez-vous
L'avoir grandement fortunée,
Joüir d'une bonne ſanté,
Pour goûter la proſperité.
Sans la ſanté, point d'allegreſſe,
Malgré les honneurs, la richeſſe;
Et que ſert-il d'en tant avoir ?
Quand on ne fait que ſe douloir,
Quand on eſt tourmenté de goutte,
Quand de bon vin on ne boit goutte;

Crainte de rengréger ses maux ?
On ne peut monter sur chevaux,
Aller bon train dans un carosse,
Enfin, l'on est pis qu'une rosse.
Un Drille, qui n'a qu'un grabat,
Avec sa pipe & son tabac,
Qui peut rire & faire gambade,
A plus d'heur qu'un riche malade :
Mais certes, cent fois plus heureux
Qui posséde grande chevance,
Corps robuste & cœur généreux ;
Il se gaudit, il fait bombance,
Il peut au gré de son désir,
Aller de plaisir en plaisir.
Vous voyez que le mien, beau Sire,
Est maintefois de vous écrire,
Et de former pour vous des vœux,
Quoique soyez trop paresseux.
Puissiez-vous, exemt de détresse,
Servir votre AUGUSTE PRINCESSE :
Que son esprit, que ses beaux yeux
Brillent quinze lustres encore,

Que toujours elle vous honore
De ses regards si gracieux.
Ma Muse par trop téméraire,
L'autre jour la voulant portraire,
Ne pût suffire à ce labeur ;
Mais pour mon respect & mon zéle,
Ils en ont au fond de mon cœur,
Empreint une image fidéle.

PORTRAIT

De S. A. R. M.

MOn air est vif & gracieux,
Mon esprit brille dans mes yeux,
Je m'exprime avec éloquence ;
J'aime la vertu, la science,
J'unis la douceur, la bonté,
Avec une noble fierté ;
Je me sens un [illegible]me courage ;
Qu'en un Héros on nommeroit valeur ;
Et pour dire encor davantage,
L'on reconnoît ma naissance à mon cœur.

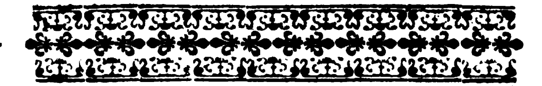
CHANSON A BOIRE.

AVec Bacchus l'Amour est en commerce,
Pour nous surprendre ils unissent leurs feux ;
Le vin qu'Iris nous verse,
Est un breuvage amoureux :
On voit voler autour du verre,
Les Amours, les Jeux & les Ris ;
Ils nous font une douce guerre,
Où tous les cœurs seront pris.

ENIGME.

QUoique je ne sois pas enfant de la nature,
Je suis quelquefois beau, je suis quelquefois laid ;
Certain endroit de ma figure
A du raport avec le flageolet :
Mon secours est fort nécessaire,
On ne peut dans des tems s'en passer un seul jour :
On me compareroit aux soupirs de l'Amour
En voyant ce que je sçai faire :
J'en dis assez ; qui ne me comprend pas,
Ignore des soupirs la force & les apas.

EPITRE



EPITRE,

*A Madame de C****

AImable Enchantereſſe, en vain tu veux me taire
Les ravages que font tes dangereux attraits ;
Je ſçai trop que tes yeux ſont enclins à mal faire,
Qu'ils ne ſauroient ſouffrir que les cœurs ſoient en paix ;
D'abord leurs douceurs cauteleuſes,
Font que ſans réſiſtance on ſe met ſous ta loi ;
Mais ont-ils allumé des flâmes amoureuſes,
Il n'eſt rien ſi cruel que toi.
Quand tes captifs, las de ta chaîne,
Font des efforts pour en briſer les nœuds,
Tu ſçais l'art d'arrêter ces Amants malheureux ;
En paroiſſant moins inhumaine.
Il n'en eſt point qui ne ſoit à ſon tour,
La dupe de l'eſpoir & celle de l'amour.
Où tu tournes tes pas, on ne voit point de Belle

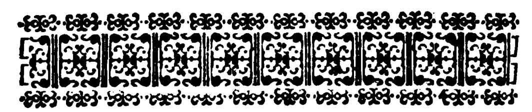
Qui puiſſe garder ſon Amant ;
Par un ſubit enchantement,
Si-tôt que tu parois, on devient infidéle.
Je ſçai que ce triomphe eſt grandement flatteur ;
Mais que deviendront ces Amantes,
Quand de leurs Adonis tu leur ravis le cœur ?
Cet outrage pourroit les changer en Bacchantes,
Et tu dois redouter leur jalouſe fureur.
Ne me diras-tu point, cruelle,
Avec ton air doux & trompeur,
Qu'elles doivent s'en prendre à leur maligne étoile ?
On ne voit point briller aux Cieux
D'Aſtres ſi malins que tes yeux ;
Un ſeul de leurs regards éléve des orages,
Qui ſur la mer d'amour cauſent mille naufrages.
De Piché tu devrois redouter le deſtin ;
Certes, tu prends le même train.
Par tes apas, la Reine de Cithére,
Perdra bien-tôt toute ſa Cour ;
Il eſt ſouvent dangereux de trop plaire,
Nous te verrons peut-être un jour
En proie à ce dragon d'amour.

Si tu veux éviter sa funeste puissance,
Il te faut renvoyer tout ce peuple d'Amans;
C'est au port de l'indifference
Qu'on peut toujours goûter de vrais contentemens.
Sus donc, aimable Enchanteresse,
Souviens-toi que l'air de tendresse
Est grandement contagieux;
Quand on veut de son cœur demeurer la maîtresse,
Point ne faut respirer de soupirs amoureux.

EPIGRAMME.

A Mr. B. qui avoit perdu sa Chienne.

Votre Doguine étoit toute charmante;
Elle avoit un gros nez, large, bien retroussé,
Un air caressant & rusé;
Et sur sa croupe ronde une queuë ondoyante:
L'Amour en a fait son butin,
Elle vous a quitté pour un jeune mâtin.
Ainsi l'on voit plus d'une Belle
Quitter, pour un mâtin, la maison paternelle.



EPITRE,

A Madame de Cr.

DAme, dont le mignard & gracieux visage,
Du gai Printems est une image;
Toi, dont l'air si doux, si serain,
Si-tôt que tu parois, bannit le noir chagrin;
Pour te souhaiter une année
Toute joyeuse & fortunée,
Je cuidois sur Pegase aller assez bon train;
Mais las! plus ne bat que d'une aîle,
Et tout ainsi qu'une haridelle,
Les côtes on lui peut compter:
Onc n'ose hazarder d'y monter,
De crainte de mésaventure;
Seroit, si j'allois choir, grande déconfiture.
Quand la paix sera de retour,
Ses côtes seront plus doduës,
Alors sur ce coursier je percerai les nuës,
En propos élevez je te ferai la cour;

Maintenant reçois un hommage,
Que je te fais en tres-chetif langage ;
Fais grace à l'esprit, en faveur
D'un tres-loyal & tendre cœur.
Fasse le Ciel que la fortune
Te soit à jamais oportune ;
Au brave, au courtois Chevalier,
Que point on ne doit oublier ;
Enfin, à toute ta famille,
Non moins illustre que gentille.

HIVER.

TU te plains que l'Hiver désole nos boccages,
Qu'il fait regner le silence & l'effroi,
Qu'on n'entend plus d'Oiseaux, qu'on ne voit plus d'ombrages ;
Inhumaine, il n'a rien de si cruel que toi :
Ton cœur est insensible aux peines que j'endure,
Mes soins & mon amour ne sauroient t'engager ;
Si l'Hiver fait mourir les fleurs & la verdure,
Ta rigueur fait mourir ton fidéle Berger.

LE FEU D'AMOUR.

EPIGRAMME.

PAr un mauvais tems, ce dit-on,
Certaine cointe Vendangeuſe,
D'humeur grandement amoureuſe,
Moüilla beaucoup ſon cotillon :
Je m'en conſolerois, s'écria la Pauvrette,
Si la pluie éteignoit l'ardeur de Cupidon ;
Mais las ! point n'a pouvoir ſur le feu d'amourette,
Puiſque dans les eaux même il brûle le poiſſon.





IDILLE, CHANTÉE DEVANT LE ROI, A FONTAINEBLEAU.

Deux SATYRES, *Deux* DRIADES, *Un jeune* BERGER *joüant de la flûte.*

Premier SATYRE.



Q'entends-je ? ô Dieux ! quels agréables sons ?

Second SATYRE.

Quelle douce harmonie !

Premier SATYRE.

Écoutons.

ENSEMBLE.

Écoutons.

Premier SATYRE.

Ah ! je ne puis me deffendre

Des mouvemens jaloux qui viennent me ſurprendre:

Quand le HÉROS qui fait tous nos déſirs,

Revient dans nos climats, c'eſt à nous ſeuls à prendre

Le ſoin de ſes plaiſirs.

Ah! je ne puis me deffendre

Des mouvemens jaloux qui viennent me ſurprendre:

Un jeune audacieux

Oſeroit-il prétendre

De partager notre ſort glorieux?

Ah! je ne puis me deffendre

Des mouvemens jaloux qui viennent me ſurprendre.

Premiere DRIADE.

Le reſpect doit calmer

Le violent dépit qui vient vous animer,

C'eſt le zéle qui le fait naître;

Mais devant notre AUGUSTE MAITRE

Le reſpect doit le calmer.

Les DRIADES *& les* SATYRES.

Étouffons notre jalouſie,

Pour plaire au plus puiſſant des Rois,

Qu'un même deſſein nous lie;

Accordons nos voix

A cette douce harmonie.

Une DRIADE.

Trop heureux d'habiter ces aimables climats,
Où ſon penchant le raméne ;
Plus heureux mille fois qui ſuit toujours ſes pas ;
La plus cruelle peine
Eſt de ne le voir pas.

Les deux SATYRES.

Que l'Automne eſt pour nous une Saiſon charmante!
Chantons ſes douceurs,
Elle eſt plus riante
Que la Saiſon des fleurs :
Son jus eſt déléctable ;
Mais c'eſt moins par ce jus divin
Qu'elle bannit notre chagrin,
Qu'en ramenant ici ce HÉROS redoutable.

CHŒUR.

Profitons d'un tems précieux,
Que nos Concerts volent juſques aux Cieux ;
Répétons mille fois dans notre ardeur fidéle,
De toutes les Saiſons l'Automne eſt la plus belle.

Premiere DRIADE.

Dans ces lieux charmans
L'Amour eſt ſans allarmes ;

On aime assez pour goûter tous ses charmes,
On n'aime pas assez pour souffrir ses tourments.

Seconde DRIADE.

Quand l'Amour veut toucher notre ame,
Il faut s'abandonner à toutes ses langueurs;
Plus on est pénétré de l'ardeur de sa flâme,
Et plus on ressent ses douceurs.

Les deux DRIADES.

D'aimables chaînes
Doivent coûter des soins & des soupirs,
L'Amour n'a pas de vrais plaisirs
Pour les Amans qui s'exemtent des peines.

Un SATYRE.

Chacun dans cet heureux séjour,
Goûte à son gré les douceurs de la vie,
Sans contraindre son envie,
On suit Bacchus ou l'Amour;
Souvent on se fait une gloire
D'être Beuveur, sans cesser d'être Amant;
Pour moi qui ne sçai que boire,
Je veux boire incessamment.

Pour les plus beaux yeux du monde,
Je ne quitterois pas ma bouteille un moment ;
Je goûte une paix profonde,
Je suis sans soins, je ris, je dors tranquilement.

Second SATYRE.

Pour le doux jus de la treille,
Je ne quitterois pas ma Bergere un moment ;
Je briserois ma bouteille,
Si Bacchus m'arrachoit à cet objet charmant :
Je ne quitterois pas ma Bergere un moment,
Pour le doux jus de la treille.

Premier SATYRE.

Bacchus seul remplit tous mes vœux,
Pour goûter ses plaisirs jamais on ne soupire ;
Ce n'est pas l'emploi d'un Satyre,
De faire le langoureux.

Second SATYRE.

Le vin fait toute ta gloire,
Lui seul a droit de t'enflâmer ;
Tu n'as que le plaisir de boire,
Et moi j'ai le plaisir & de boire & d'aimer.

Premiere DRIADE.

En vain tout plaît, tout enchante
Dans cet aimable séjour,
Si l'on en bannissoit l'Amour,
Y pourriez-vous donner une Fête galante ?
Bacchus même ne suffit pas
Pour le plaisir de la table;
Lorsque l'Amour se mêle d'un repas,
Il est cent fois plus agréable.

Les deux SATYRES.

Ah, que les Beuveurs sont heureux
Sous les loix du Dieu de la Treille !
Il endort, il réveille,
Il chasse les chagrins, il rassemble les Jeux :
Ah, que les Beuveurs sont heureux
Sous les loix du Dieu de la Treille !
Les plus tendres Amans, pour ranimer leurs feux,
Devroient courir à la bouteille :
Ah, que les Beuveurs sont heureux
Sous les loix du Dieu de la Treille !

Seconde DRIADE.

Sans le secours du vin, l'Amour a des douceurs,

Qui ſont toujours nouvelles
Pour les tendres cœurs :
Amans fidéles,
Gardez-vous bien d'être Beuveurs ;
L'Amour veut du myſtére,
Et lorſque de Bacchus on reſſent les ardeurs,
Le plus diſcret ne peut ſe taire.

Premier SATYRE.

Pour être amoureux,
Il faut n'être pas ſage ;
L'Amant le plus heureux
Eſt dans l'eſclavage,
Lors qu'il touche le cœur
D'une inhumaine,
L'Amour veut le contraindre à cacher ſon bonheur ;
Ah, quelle gêne !
Bacchus nous fait un plus heureux deſtin,
La liberté regne dans ſon empire,
Et lors qu'on a bû de bon vin,
Il eſt permis de le dire.

Premiere DRIADE.

C'eſt trop parler d'aimer.

Seconde DRIADE.

C'eſt trop parler de boire.

ENSEMBLE.

Rien ne peut nous charmer
Que la brillante gloire
Du plus Grand des Vainqueurs ;
Lui ſeul vient d'animer & nos voix & nos cœurs.

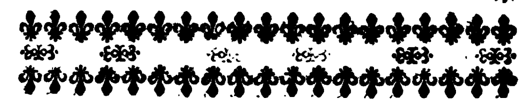
Les deux DRIADES *& les deux* SATYRES.

Qu'il regne, ce HÉROS, dans une paix profonde,
Aprés tant de fameux Exploits ;
Que ſes juſtes loix
S'étendent juſqu'au bout du monde.

LE CHŒUR.

Qu'il faſſe triompher la Paix ;
Qu'il éloigne d'ici la Diſcorde inhumaine,
Qu'il lui donne une chaîne
Qu'elle ne briſe jamais.

FIN DE L'IDILLE.



EPITRE

A Mr. de S. M. Officier de Son Altesse Royale Madame.

Bon jour, bon an, oublieux Sire;
Onc je ne puis m'empêcher de t'écrire,
Ains je prétens te forcer d'avoüer,
Que mieux je sçai me souvenir encore
Que tu ne sçais oublier.
Sus je veux te conter pourquoi jadis Pandore
Fit, en ouvrant sa Boëte, un désastreux fracas!
Car peut-être ne crois-tu pas
Qu'oublier soit chose mauvaise:
Tu sçauras donc, par parenthése,
Que cette Boëte enfermoit pour tous maux
L'oubli, source de tous défauts:
Dés qu'il fut échapé de sa prison obscure,
Il fit l'homme pervers, & la femme parjure;
On vit naître à l'instant force crimes nouveaux:

Car l'Époux, oubliant l'amitié conjugale,
Prit Maîtresse, & laissa l'Épouse tristement
Se douloir de son changement;
Qui tôt aprés devenant déloyale,
Oubliant devoir & pudeur,
Fit, comme son Époux, une entorse à l'honneur.

Le Joüeur oubliant que fortune contraire
L'a souvent mis en désaroi,
Joüe, & ne trouvant plus aucun secours chez soi,
Cherche, pour quelque prêt, un avide Notaire,
Qui l'oblige pour s'obliger,
Et qui lui creuse enfin, par ses soins mercenaires,
Un abîme affreux de miséres,
Dont il ne peut se dégager.

La Coquette oubliant son dangereux naufrage;
Se rembarque avec Cupidon;
Elle fait un si long voyage,
Que les ans ont plutôt sillonné son visage,
Qu'ils ne l'ont ramenée au port de la raison.

Le

Le Magiſtrat, par oubliance
De Dame Thémis & ſes Loix,
Pour cointe Veuve maintefois
Par fraude & mal-engin fit pancher la balance.
Puis la Vieille oubliant ſon âge & ſa laideur,
Ourdit des nœuds de mariage
Avec jeune & gaillard Seigneur,
Qui la prend pour avoir table & gros équipage,
Et ſe gaudir de ſes ducats;
Quant au ſurplus, n'en uſer pas.

⁂

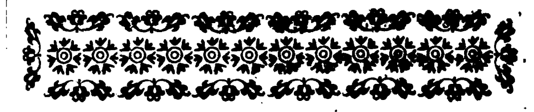
Le Barbon, qui n'eſt onc plus ſage,
Oubliant qu'il n'a plus ce qu'il faut pour charmer,
Prend, ſans dot, gente fille au printems de ſon âge,
Qui de gentils Galants bien-tôt ſe fait aimer;
Des bienfaits de l'Époux elle perd la mémoire,
Et voudroit ja le voir traverſer l'onde noire;
Et plus traitreuſe encor que ne fut Gannelon,
La Parque à ſon déſir lui paroiſſant tardive,
Elle l'aide à mourir par un peu de poiſon.

⁂

Enfin, la Vertu fugitive,

Par l'oubli pourſuivie, onc ne ſe montrant plus,
Pouſſoit dans les déſerts des regrets ſuperflus :
Le Ciel prenant pitié de ſa longue détreſſe,
    Fit naître une AUGUSTE PRINCESSE,
Courageuſe, conſtante, & d'un cœur tout loyal,
Et la Vertu trouvant ſûr azile auprés d'Elle,
    Devint ſa Compagne fidéle,
    La ſuivit au Palais Royal.

Or ſus je t'ai montré par raiſon déciſive,
    Que l'oubli fait ſouvent grand mal :
Au regard des Amis le crime eſt capital ;
    Et je t'écris cette miſſive
    Pour te reprocher ton forfait :
    Non que je n'euſſe encor mieux fait
    De me venger par le ſilence ;
Mais c'eſt pour une femme une triſte vengeance.



EPITRE,

A Mr. le Marquis de R.

Contre l'oubli j'ai fulminé,
Sans l'avoir bien examiné:
Quant à present, ténébreux Sire,
Je ne puis m'empêcher de dire,
Que l'oubli, dans de certains cas,
Termine de grands embarras.
Sus, tu ſçais bien ce qui m'engage
A tenir un pareil langage:
De l'oubli dépend ton bonheur;
Quel progrés fait-il dans ton cœur?
En a-t-il chaſſé la cruelle
Qui te dérangeoit la cervelle?
Il faut oublier cet objet;
Le ſouvenir eſt le ſoufflet
Dont l'Amour allume ſes flames,
Pour faire un brûlot de nos ames.

Me diras-tu toujours, comment
Oublier cet objet charmant,
A moins de faire un long voyage ?
Certes, tu me parois peu ſage !
On ſe fatigue à voyager,
Souvent la bourſe eſt en danger :
Des Voleurs viendront te ſurprendre,
Qui, ſans reſpecter ton cœur tendre,
Pourront occire en un moment
Le Voyageur, l'amour, l'Amant.
Si tu ne veux aller par terre,
Neptune te fera la guerre,
Tous les vents ſeront déchaînez,
Et les Aquilons mutinez,
Briſeront les mâts, les cordages,
Raſſembleront maints gros nuages :
Point ne verras briller de jour,
Pas même le flambeau d'Amour.
D'Atropos l'effroyable image,
Qui ſaiſit le plus fier courage,
Te paroîtra, ciſeaux en main,
Prête à terminer ton deſtin.

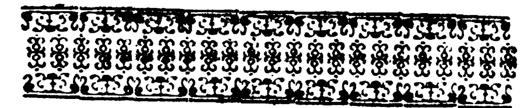
Si tant est qu'aprés l'épouvante,
Neptune apaise la tourmente,
Tu pourras être le butin
De quelque Corsaire inhumain,
Qui t'ira vendre en Barbarie,
Ou sur les côtes de Turquie :
Si tu fais le moindre faux-bon,
Tu courrouceras ton Patron,
Tes pieds en seront fort malades,
Ils auront rudes bastonnades ;
Peut-être pis t'arrivera,
Et qu'un jour on t'empalera ;
Or c'est une piteuse affaire
Qu'un pieu fiché dans le derriere !
Ja tant de périls differens
Font douloir tes tendres parens,
Par trop justes sont leurs allarmes,
Ne va point leur coûter des larmes ;
A Bacchus fais plutôt ta cour,
Il envoira paître l'Amour ;
Ton sort sera plus agréable,
Tu passeras le tems à table,

Parmi les verres & les pots,
En disant de joyeux propos.
Adieu, prens cet avis fidéle
Comme une marque de mon zéle.

CHANSON.

JEunes Guerriers, aprés votre victoire,
Que de plaisirs suivront votre retour !
Vous reviendrez couronnez par la Gloire,
Et vous serez ici couronnez par l'Amour:
Avec tant de valeur vous charmerez les Belles,
Mais soyez discrets & fidéles,
Et que la Déesse aux cent voix
N'aille pas publier vos conquêtes nouvelles,
Comme vos généreux Exploits.



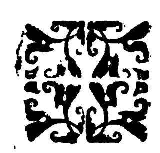


EPITRE,

*A Mademoiselle de C****

JEune Pucelle, aux blonds cheveux,
Je vous crois des mieux atifée,
Et fort largement étoffée:
Votre jupe à volans aura comblé vos voeux;
Vous en êtes toute superbe.
Point ne voulez tant seulement,
Reposer votre cul sur l'herbe,
Crainte de chifonner ce bel acoutrement.
Prenez plus simple ajustement,
Lorsque voulez faire gambade,
Afin de pouvoir librement
Donner & recevoir gourmade.
Celle que vous nommez votre petite Sœur,
Fait-elle toujours des malices?
Rit-elle toujours de bon cœur,
Et prend-elle avec vous souvent des écrevisses?
Quand vous avez quelque chagrin,

Pour vous ragaillardir fait-elle la grimace,
Son bonnet de travers cache-t-il le matin,
La moitié de sa large face ?
Avez-vous des plaisirs nouveaux ?
Au billard joüez-vous encore ?
Cultivez-vous les dons de Flore ?
Apprivoisez-vous des oiseaux ?
Certes, je suis fort curieuse
De sçavoir vos amusemens ;
Sus, ne soyez point paresseuse,
Je vous quitte des complimens ;
C'est perdre temps que de m'en faire,
Car onc ne veut répondre aux propos serieux,
Ains aux discours familiers & joyeux :
Bonjour vous dis, trop gentille Bergere,
Puissiez-vous à jamais être en bonne santé,
En plaisir, en prosperité.



EPITRE,

EPITRE,

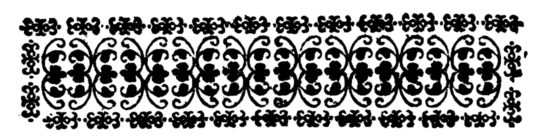
A Mademoiselle D. M.

DEmoiselle cointe & gentille,
Qui fais tous les plaisirs d'une Illustre Famille,
Onc je ne veux guerroyer avec toi,
J'aurois par trop d'outrecuidance;
Tout comme tes Amans, j'ai grande complaisance,
De ton vouloir je me fais une loi.
Mais pourquoi me veux-tu gêner outre mesure,
Par ton mystérieux écrit?
Tout ainsi que tu mets les cœurs à la torture,
Tu te plais d'y mettre l'esprit.
Ton Proverbe est par trop caché dans ta missive,
En vain pour le trouver je la relis cent fois,
Je rêve, je me mords les doigts,
Il ne vient point fraper mon imaginative.
Je suis vaincuë, il le faut avoüer,
De ma défaite je fais gloire:
De toi qui pourroit triompher?

Tes yeux, ton vif esprit sont sûrs de la victoire.
Sus, changeons de propos ; onc je n'étois à sec
Lorsque j'ai gardé le silence,
Avec ce que l'on aime on a toujours bon bec,
L'amour & l'amitié tiennent lieu d'éloquence ;
Mais l'éloquence des absens,
Où regnent les plaisirs, par fois est fatigante,
L'avantage est pour les présens.
Or Demoiselle cointe & gente,
Il faut donc t'avoüer tout net,
Que raisonnant ainsi, ta loyale Servante
A crû devoir garder quelques jours le tacet.

CHANSON.

AVant que d'aimer Lisette,
Je ne sçavois que garder mes troupeaux ;
Mais je sçais à present joüer de la musette,
Chanter, danser, faire des airs nouveaux :
Pour cette aimable Bergere
Mes soins & mon ardeur augmentent chaque jour ;
Il n'est plus rien que je ne sçache faire,
Et tout ce que je sçai je le dois à l'Amour.



EPITRE,

*A Monsieur de ****

ILlustre & courtois Chevalier,
Dont le rare & parfait mérite
En ta faveur grandement sollicite,
Et fait qu'on ne peut t'oublier;
Pourrois-tu bien ne le point croire?
Ne sçais-tu pas qu'un brave tel que toi,
Fait chausser le Cothurne aux Filles de mémoire;
Qu'elles font leur plus doux emploi
De chanter les Exploits, de célébrer la gloire
Des Preux qui servent bien leur Roi?
Or quel autre que toi, dans le Champ de Bellone,
Sçait mieux braver tous les hazards?
Ton bras est fort, ta tête est bonne,
Et ton cœur est semblable au cœur des vrais Césars;
Des Ennemis point tu ne crains la rage,
Tu sçais vaincre les plus félons,

Tu mets en désaroi leurs plus forts bataillons,
Il n'est digues, remparts, contre ton fier courage.
De meshui quels sont tes travaux ?
Tu vas, dit-on, par monts, par vaux,
Puis au retour tu tiens table délicieuse ;
Certes, c'est un délassement,
Bacchus rend notre ame joyeuse,
En guerre, en paix, il est charmant.
Mais changeons de propos, parlons de la Déesse,
Qui sçait si bien se faire aimer ;
Pour Cupidon elle est toujours tigresse,
L'amitié seule a dequoi la charmer.
Maintenant avec allegresse,
Elle regne dans son Palais,
Le gai Printems pour elle a mille attraits.
Tantôt dans la verte prairie,
Elle choisit d'aimables fleurs,
Pour sa Nymphe la plus chérie ;
Tantôt pour éviter de Phébus les ardeurs,
Elle s'arrête en un bocage,
Au doux bruit de ces clairs ruisseaux,
Et de sa belle voix animant les Oiseaux,

Elle fait ſon plaiſir d'entendre leur ramage.

Crois que le mien, Chevalier preux,

Eſt de former pour toi des vœux,

Que ma Muſe ſera conſtante

A chanter tes travaux guerriers :

Puiſſe ta valeur triomphante

Te ramener chargé de cent nouveaux lauriers.

CONTE.

UN jeune Cavalier, plus vif qu'on ne peut croire,

Fait pour les jeux & les ris,

Fourni de bonnes dents, cela ſert à l'hiſtoire,

Étoit un jour prés de Cloris :

Il lui dit d'un air agréable,

Qu'elle eſt une Dame à manger,

Qu'en la mordant du moins il veut ſe ſoulager.

Votre machoire eſt redoutable,

Dit-elle, pour d'autres que moi,

Je ſuis trop ferme & trop doduë

Pour être pincée où morduë ;

Malgré vous & vos dents je ne ſens nul effroi.

A ce défi de la Belle,
Il ſe jette à ſes pieds, & ſe penchant ſur elle,
Il la mort à travers ſa jupe de velours :
Contre de telles dents il n'eſt aucun ſecours ;
Elle en reſſent une atteinte cruelle,
Elle crie, elle eſt en courroux ;
A notre Cavalier ſes cris paroiſſent doux :
Je ſens, dit-il, naître mon eſperance,
Je vois que l'on n'a pas toujours la fermeté
Dont on s'étoit vanté ;
Je pourrai mordre un jour ſur votre indifference.



EPITRE,

A Monsieur ***

PReux Chevalier, je ne m'ébahis pas
Si la gloire en ton cœur a toujours mainrs débats
Avec l'Amour, car cette Belle
Veut qu'on ne brûle que pour elle.
Mais jadis les Vainqueurs fameux,
Comme ceux d'à-present, ont eu l'ame sensible ;
Pour être au Champ de Mars, terrible,
On n'en est pas moins amoureux :
Hercule, aussi plein de courage
Que l'animal dont il portoit la peau,
Dans un amoureux esclavage,
Prit la quenoüille & le fuseau :
Cupidon, rempli de malice,
Se gaudissoit du plaisant exercice
Qu'il faisoit faire au Fils du grand Altitonant ;
Car ayant force mâle, & fort haute stature,

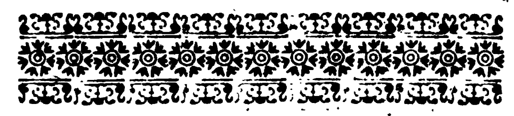
Il faiſoit burleſque figure
D'être auprés d'Omphale, filant.
Pour toi, preux Chevalier, il n'en eſt pas de même,
Pour ſuivre Mars, tu quittes la Beauté
Qui captive ta liberté,
Et tu ſçais te vaincre toi-même.
Parmi nos Ennemis que ne feras-tu pas,
Puiſque ſur ton fier cœur tu gagnes des combats ?
Or ſus donc, ma Muſe décide,
Que ſçavoir maîtriſer une amoureuſe ardeur,
C'eſt ſurpaſſer tous les travaux d'Alcide,
Et mériter loüange & grand honneur.

MADRIGAL,

Sur un bel Enfant qui n'avoit qu'un œil, & dont la Mere, qui étoit tres-belle, avoit auſſi le même défaut.

TU ne viens, bel Enfant, que de paroître au jour,
Tu ne ſçais pas encor le prix de la lumiere :
Fais preſent de ton œil à ta charmante Mere,
Elle ſera Vénus, & tu ſeras l'Amour.





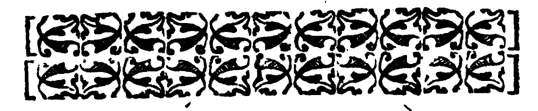
EPITRE,

*A Mademoiselle de M****

DEmoiselle tant gracieuse,
Bien cuidois l'autre jour de voir tes doux apas;
Mais à te rencontrer point je ne suis chanceuse:
Or pour me consoler d'avoir perdu mes pas,
Il faut qu'avec toi je m'escrime;
Que je répande dans ma rime
Un Proverbe, si bien couvert,
Qu'au mois de Mai je te prenne sans vert.
Sus ma Muse, viens donc m'aider à cet ouvrage,
Ne va pas m'étaler des vers pleins de clarté;
J'y voudrois au contraire un peu d'obscurité.
De mots gotiques *l'abondance*,
A mon dessein servira grandement;
Il les faut entasser, il ne me chaut comment,
Ne nous piquons point d'élegance:
L'unique but de ce labeur

Eſt de décevoir Amarille ;
Cette entrepriſe onc n'eſt facile,
Car ſachant pénétrer le vrai penſer *du cœur*,
La bouche parle en vain, & d'un propos trompeur
Elle tâche de la ſurprendre ;
C'eſt grand hazard de voir la cointe s'y méprendre:
Mais lâcheté ſeroit de quitter ce deſſein,
Ayant les armes à la main.
Sus, Demoiſelle cointe & vive,
Devine le Proverbe, il eſt dans ma miſſive :
Mais à le trouver ſois long-tems,
Mes déſits ſeront trop contens,
S'il m'eſt permis tant ſeulement de croire
Que je puis avec toi diſputer la victoire.





EPITRE

A Mademoiselle de * * *

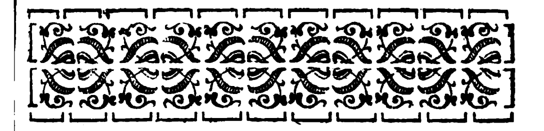
TOi qui charmes le cœur, les oreilles, les yeux,
Demoiselle tant gracieuse,
Lorsque tu partis de ces lieux,
Tu paroissois grandement langoureuse,
Ce qui me fit beaucoup douloir :
Sus, hâte-toi de me faire sçavoir
Si ta santé bien rétablie,
Te fait gaudir au gré de ton désir;
Sans elle il n'est point de plaisir,
On auroit beau vouloir mener joyeuse vie:
En vain Comus frais & riant,
Nous offriroit un mets friand,
En vain Bacchus rempliroit notre verre
De ce jus si charmant si doux,
Quand quelque mal nous fait la guerre,
On perd l'apétit & le goût;

Vainement le Dieu des Richesses
Viendroit avec douces caresses,
Nous départir les biens & les honneurs,
Si la santé n'y joignoit ses douceurs,
Onc l'ame ne seroit contente.
Fasse le Ciel, Pucelle cointe & gente,
Que tous les maux respectent tes apas,
Qu'en nos cantons tu reviennes brillante,
Avant le retour des frimats.

MADRIGAL,

*A Mademoiselle *** sur ce qu'on avoit dit qu'elle avoit mis du rouge un jour qu'elle quêtoit.*

VOtre rouge est charmant, Cloris,
Je sçai bien où vous l'avez pris :
Ne vous mettez pas en colére
Si je n'en fais pas de mystére ;
D'Hebé l'innocente pudeur,
Vous a fourni cette aimable couleur.



EPITRE,

A Mr. le Marquis de R * * *

AMi toujours par trop flateur,
Il faut t'avoüer que ma Muse,
De la loüange outrée est grandement confuse;
D'abord la subtile vapeur
De ton encens, avoit yvré mon cœur;
Mais venant à penser que point ne le mérite,
Elle en est toute déconfite:
Si tu veux donc qu'à l'avenir,
Elle réponde à tes Missives,
Il faut songer à t'abstenir
De ces loüanges excessives.
Or sus, venons à la douceur
Que tu trouves chez toi, beau Sire,
Je crois qu'à bon droit on peut dire,
Que l'on y voit regner l'esprit & le bon cœur,
Le sçavoir, la rare valeur:

Je te dis donc, ſans compliment,
Que tant s'en faut que ton abſence
Cauſe dans notre cœur du réfroidiſſement,
Nous y ſentons pour toi, de moment en moment,
Redoubler notre bienveillance.



IDILLE



IDILLE, POUR LE MARIAGE DE MADAME LA DUCHESSE DE LORRAINE.

SCENE PREMIERE.

La NYMPHE *de S. Cloud*, TROUPE *de* NAYADES, *de* DRIADES, *de* FAUNES, *&* *de* DIEUX *des Eaux*.

Une DRIADE.

L'AIMABLE Saison des Zéphirs
A ramené les Jeux & les Plaisirs ;
Tout doit aimer dans nos bocages ;
Sur ces renaissans feüillages
Les Oiseaux se font la cour :

Si le Printems revenoit sans l'Amour,
Ils n'auroient pas de si tendres ramages.

La NYMPHE *de S. Cloud.*

Hélas ! de quoi me sert le retour du Printems ?
Ses plaisirs ne sont faits que pour les cœurs contens.
L'Himen va nous ravir notre JEUNE PRINCESSE,
Nous ne verrons plus ses beaux yeux,
Ils vont briller en d'autres lieux ;
Je me sens pénétrer d'une sombre tristesse.
Hélas ! de quoi me sert le retour du Printems ?
Ses plaisirs ne sont faits que pour les cœurs contens.

Un DIEU *des Eaux.*

Finissez une plainte vaine ;
Est-ce par de tristes regrets
Que l'on doit célébrer un Himen plein d'attraits ?
Rien ne peut égaler la douceur de sa chaîne,
Il conduit LA PRINCESSE en d'aimables climats,
Et lui donne un HÉROS charmé de ses apas.

Un FAUNE.

Que le Ciel à ses vœux soit toujours favorable,
Puisse-t-elle être heureuse autant qu'elle est aimable.

La NYMPHE *de S. Cloud.*

Le Ciel a comblé de faveurs

Cette AUGUSTE PRINCESSE

Les Graces la suivent sans cesse :

Sa vertu, sa beauté, plutôt que ses grandeurs,

Enchantent les yeux & les cœurs.

La DRIADE.

Elle est plus belle que l'Aurore,

Et plus charmante que Flore :

De son teint les vives couleurs

L'emportent sur l'éclat des plus brillantes fleurs.

La NYMPHE *&* le DIEU *des Eaux*.

Tout languit en son absence,

Tout est charmé par sa présence ;

Son retour embellit nos champs

Plus que le retour du Printems.

LE CHŒUR.

Que le Ciel à ses vœux soit toujours favorable,

Puisse-t-elle être heureuse autant qu'elle est aimable.

Un DIEU *des Eaux*.

Lorsque le plus brillant des Dieux

Redonne la lumiere au monde,

Et qu'il se mire dans notre onde,

Notre sort nous paroît cent fois moins glorieux,

Que lorsque LA PRINCESSE y fait voir ses beaux yeux.

La NYMPHE *de S. Cloud.*

Pour lui montrer notre zéle,

Que les Jeux les plus doux

Viennent se joindre à nous.

SCENE II.

TROUPE *de* JEUX *&* *de* PLAISIRS, TROUPE *d'*AMANS *heureux*, TIRCIS, *&* *les* *Acteurs de la Scéne précédente.*

Un AMANT *heureux.*

Dans ces beaux lieux tout rit, tout renouvelle;
Nos prez sont émaillez des plus vives couleurs:
Suivez l'Amour qui vous apelle,
Aimez, rendez-vous, jeunes cœurs;
Les ardeurs nouvelles
Ne sont pas moins belles
Que les nouvelles fleurs.

Deux AMANS *heureux.*

Profitez du Printems & de votre jeunesse;
Tout renaît dans ce beau séjour,
Dans votre cœur laissez naître l'amour;
Rien n'est si doux que sa tendresse.

Fiéres Beautez, aimez à votre tour,
Profitez du Printems & de votre jeunesse:
La cruelle vieillesse
Fait mourir nos plaisirs,
Et laisse vivre nos désirs,
Pour nous accabler de tristesse.
Profitez du Printems & de votre jeunesse.

Un PLAISIR.

L'Hiver ne dure pas toujours,
Ni les rigueurs d'une Belle:
Le doux Printems fait naître les beaux jours;
Et les soins d'un Amant fidéle
Font naître les tendres amours.

Une NYMPHE.

Un cœur amoureux & tendre,
Goûte des plaisirs charmans:
Lorsque l'Amour l'a contraint de se rendre,
Il regrette tous les momens
Qu'il a perdus à se deffendre.

LE CHŒUR.

Amour, le plus doux des vainqueurs,
Puissions-nous à jamais vivre sous ta puissance:

Garde-toi bien d'abandonner nos cœurs
Aux ennuis de l'indifference.

Amour, le plus doux des vainqueurs,
Puissions-nous à jamais brûler de tes ardeurs.

SCENE III.

TIRCIS *seul.*

Je ne vois point dans ce bocage
La Beauté qui m'engage :
Lorsque l'on aime tendrement,
Un seul moment d'absence est un cruel tourment.
Les plus touchans plaisirs, les fleurs & la verdure,
Le murmure des eaux,
Le concert des Oiseaux,
Ne sauroient enchanter les peines que j'endure.

Mais le Dieu des Forêts s'avance dans ces lieux,
Avec ma jeune Bergere :
N'auroit-il point sçû lui plaire ?
Je veux m'en éclaircir ; cachons-nous à leurs yeux.



SCENE IV.

PAN, CLIMENE, TIRCIS *caché.*

PAN.

Ne finirez-vous point mon amoureux martyre ?

CLIMENE.

Ne cesserez-vous point d'accompagner mes pas ?
Le seul Tircis a pour moi des apas ;
Je vous l'ai dit cent fois, faut-il vous le redire ?

PAN.

L'aimable Iris avoit sçû m'engager,
Nos cœurs étoient d'intelligence ;
Vous m'avez contraint de changer,
Ne pourrai-je à mon tour causer votre inconstance?

CLIMENE.

Depuis long-tems Tircis est sous ma loi,
Il n'a jamais soupiré que pour moi.

PAN.

Il n'est point de chaîne éternelle,
Le tems brise les nœuds les plus forts, les plus doux ;
Plus votre Amant a soupiré pour vous,
Plus il est prés d'être infidéle.



SCENE V.

TIRCIS *paroît*, PAN, CLIMENE.

TIRCIS.

Laissez nos tendres cœurs en paix,
N'allarmez plus la Beauté qui m'engage :
L'inconstance est votre partage,
Et la fidélité pour nous a mille attraits.

CLIMENE & TIRCIS.

Laissez nos tendres cœurs en paix.

PAN.

Goûtez la douceur extrême
De vous aimer constamment :
Pour moi, je m'engage aisément,
Et je me dégage de même.

Quand tout rit à mes désirs,
J'aime avec persévérance ;
Ce ne sont que les plaisirs
Qui soutiennent ma constance.

TIRCIS.

C'est pour les cœurs constans que sont faits les beaux
jours ;

Un tendre amour a mille charmes :

Heureux qui peut aimer toujours ;

C'est pour les cœurs constans que sont faits les beaux jours.

PAN.

Soutenez le parti de l'heureuse inconstance,

Dieux des Forêts, venez tous.

TIRCIS.

Et vous, Bergers, rassemblez-vous,

Et chantez les plaisirs de la persévérance.



SCENE VI.

TROUPE *de* SILVAINS, *de* SATYRES, *de* BERGERS *&* *de* BERGERES, PAN, TIRCIS, CLIMENE.

Un BERGER.

Sans la constance & la fidélité,

L'Amour perd ses plus fortes armes :

Les soupirs & les larmes

Ne sauroient attendrir une fiére Beauté,

Sans la constance & la fidélité.

Un BERGER *&* *un* SATYRE.

Nous aimons } les chaînes
Nous brisons }

Qui causent nos soupirs :

Les plaisirs qui coûtent des peines

Sont les plus touchans } plaisirs.
Ne sont pas de vrais }

Une BERGERE.

Un cœur volage

N'a jamais un sort heureux :

Souvent il se dégage,

Dans le moment qu'on répond à ses feux ;

Il perd la douceur extrême

Que l'on ressent d'être aimé quand on aime.

Un SATYRE.

Je n'aime que la beauté ;

Si tôt que je la voi mon cœur est enchanté,

Il vole sans cesse aprés elle :

Je n'en suis pas moins fidéle ;

Je n'aime que la beauté.

Deux SILVAINS *& un* SATYRE.

Changeons, tout nous y convie,

Mille nouveaux plaisirs suivent les inconstans :

Dans la plus belle chaîne on languit, on s'ennuïe,

Lors qu'elle dure trop long-tems.

TIRCIS & CLIMENE.

Rien ne lasse,
Rien n'embarasse
Un fidéle Amant,
Que l'éloignement;
Son plaisir est extrême
Auprés de ce qu'il aime,
Les jours ne durent qu'un moment :
Rien ne lasse,
Rien n'embarasse
Un fidéle Amant,
Que l'éloignement.

PAN.

Ne disputons pas davantage,
Tendres Bergers, accordons-nous;
Qu'un jeune cœur soit constant ou volage,
Son sort ne peut être que doux :
Demeurez à jamais dans l'amoureux empire,
Formez tous d'aimables nœuds :
Que chacun à son gré soupire,
C'est assez pour être heureux.

LES CHŒURS.

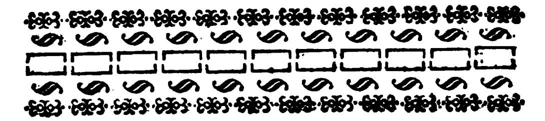
Demeurons à jamais dans l'amoureux empire,
Formons tous d'aimables nœuds :
Que chacun à son gré soupire,
C'est assez pour être heureux.

FIN DE L'IDILLE.

MADRIGAL.

SOyez sensible à ma douleur mortelle ;
Je pars, charmante Iris, & l'absence cruelle
A déja fait sentir à mon cœur amoureux
Tout ce qu'elle a de plus affreux :
Vos attraits vont encor redoubler mes allarmes,
Je ne vous vis jamais briller de tant de charmes ;
Et pour comble de maux, en m'éloignant de vous,
Je sens que je deviens jaloux.





EPITRE,

*A Madame de ****

VOulez-vous, Dame cointe & gente,
Vous gaudir de votre Servante,
Avec tous vos discours flateurs,
Qui sont des charmes séducteurs?
Point ne souffrirai davantage
Que vous les mettiez en usage,
Car tels propos ont bien souvent
Rempli bonne tête de vent.
C'est dangereuse maladie
Qu'une venteuse hydropisie,
Et l'on a vû maints beaux esprits
De ce grand mal être surpris,
Par subtil poison de loüange;
Ainsi ne trouvez pas étrange
Si peu ne point n'en veut tâter,
Pour ma cervelle ne gâter.

Mais je croi vous entendre dire,
Avec votre malin ſourire,
Pourquoi tant de précaution ?
Tel qui veille au ſacré Valon,
Onc ne peut qu'avec grande peine,
Conſerver ſa cervelle ſaine.
Tout beau, cointe, n'achevez pas,
Jamais ne fus en pareil cas,
Car ſuis bien plus grande dormeuſe
Que je ne ſuis grande rimeuſe :
J'accoutume le blond Phébus
A ſouffrir Morphée & Comus :
Dans les banquets, la moindre place
Vaut la meilleure du Parnaſſe,
On ſe gaudit le verre en main,
Et l'on incague le Deſtin ;
On chante, on dit maintes folies,
Malgré l'Édit des Armoiries ;
Chacun riche, noble, content,
Ne ſonge qu'à boire d'autant.
Vos petits Vers ſur ce chapitre,
Qu'on nomme Épigramme à bon titre,

Certes sont jolis & piquants,
Car ils attaquent bien des gens.
Tel rit de la plaisanterie,
Qui n'entendroit pas raillerie,
Si l'Édit étoit fait ainsi,
Car lui faudroit payer aussi.
Mais venons à mon voisinage,
Où toute femme est prude & sage,
Au-dessus du qu'en dira-t-on:
Qui peut les chanter sur le ton
D'un satyrique vaudevile ?
Cela vient échauffer ma bile;
Et je jure par Apollon,
Ses lauriers & son violon,
De punir cette outrecuidance,
Si de l'Auteur j'ai connoissance.
Adieu vous dis, car longs discours
Sont souvent moins bons que les courts.



ETRENNES,

A Madame la Marquise de C***

BOn jour, bon an, Dame qui tout engage,
Qui d'un regard tant seulement,
Contrains les cœurs les plus sauvages,
A soupirer amérement,
Et te rendre amoureux hommage :
Joüis toujours d'un sort heureux,
Malgré l'Himen tant cauteleux,
Qui veut depuis long-tems te ranger en servage;
Onc n'as donné dans son paneau :
Bien tu sçais que ce Dieu, pour plaire davantage,
Maintefois de l'Amour emprunte le flambeau,
Les ris, les jeux, tout l'équipage ;
Mais si-tôt qu'on est en ménage,
Ce train si brillant & si beau,
Traîtreusement trousse bagage ;
On voit entrer détresse, ennui, chagrin, regrets :
Or sus donc, Dame cointe & gente,
Puissions-nous te voir à jamais
Te gaudir de l'Himen & de ses faux attraits ;
J'en serai grandement contente.

BOUQUET,
Pour Monsieur le J. D. B.

A Peine ce matin l'Amante de Céphale,
Pour ce Chasseur charmant avoit versé des pleurs,
Que j'ai volé d'une ardeur sans égale,
Sur l'Hélicon, pour vous cüeillir des fleurs :
Mon zéle les a fait éclore ;
Veüille le Ciel que dix lustres encore
Je vous en puisse offrir d'aussi vives couleurs ;
Que tout réponde à mon attente,
Que mon Bouquet pour vous ait toujours mille attraits ;
Que la pensée y soit brillante,
Que le triste souci ne s'y trouve jamais.

ENIGME.

JE suis une Fleur Printaniére ;
Sans soin, sans art j'ai dequoi plaire,
La nouveauté fait mon grand agrément.
Pour me trouver il n'est rien qu'on ne fasse ;
Tous les Auteurs me cherchent au Parnasse,
Mais ils me cüeillent rarement.

INVOCATION A LA SANTE',

*Pour Madame R****

FAvorable Santé, redouble tes douceurs
Pour une illustre & gracieuse Dame,
Dont les vertus, l'esprit, la grandeur d'ame,
Prés d'elle attirent tous les cœurs :
De la fortune inconstante & cruelle,
Sa liberale main répare les rigueurs,
Elle fait plus de dons que l'on ne voit de fleurs
Éclore en la saison nouvelle.
Précieuse santé, ne la quittes jamais,
Il n'est rien qui ne t'y convie :
Prens soin d'une si belle vie,
Tu rempliras nos plus ardents souhaits.

MADRIGAL,

*A Mademoiselle de M****

SI pour les plus grands Dieux l'encens a des apas,
Pour les Mortels quel charme n'a-t-il pas,
Lorsque sa finesse est extrême,
Et qu'il vient d'un objet qu'on aime?

CHANSON.

MA Bergere eſt volage,
Les naiſſantes ardeurs
Ne l'enchantent pas moins que les naiſſantes fleurs,
Et ſes nouveaux Amants ont toujours l'avantage :
Amour, es-tu ſans traits quand il faut nous venger ?
Fais ſeulement que nos Bergeres
Brillent de moins d'apas lors qu'elles ſont légeres,
Et moins ſouvent nous les verrons changer.

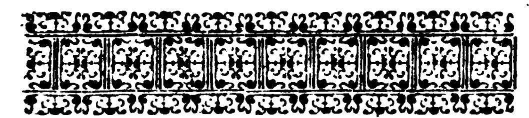
ENIGME.

CHacun me cherche & me déſire,
On me fait ſautiller ſouvent
Dans les genoux comme un enfant ;
J'ai le don de pincer ſans rire :
Quoique je ſois fort froide on m'échauffe aiſément,
On me voit dans tous les ménages ;
J'ai quelque repos prés des ſages,
Et ſuis avec les foux toujours en mouvemens.

EPIGRAMME.

GRégoire, ce fameux & grand Prédicateur,
Causoit avec Martin, sur la belle maniere
Qu'en Chaire il faut avoir pour toucher & pour plaire.
Ce dernier moins bon Orateur,
Prit la liberté de lui dire,
Que dans le monde on trouvoit à redire
Qu'il n'avoit pas des airs assez flateurs,
Et qu'il faisoit la moüe à tous ses Auditeurs;
Nous sommes donc, lui répliqua Grégoire,
Fort differens sur ce fait,
Je fais la moüe à tout mon Auditoire,
Et tout le vôtre vous la fait.





EPITRE,

*A Madame de B****

DAme par trop indifferente,
La campagne qui vous enchante
Est-elle au bout de l'Univers ?
Ne voit-on entre nous que monts, que vastes mers?
N'est-il plus de Courriers vigilans & fidéles,
Pour m'aporter de vos nouvelles ?
De n'en pas recevoir je souffre grandement ;
Sur ce cas il me faut permettre
Un petit éclaircissement.
Or sus, bien je voudrois aprendre si ma Lettre
N'a pas eu l'heur d'aller jusques à vous ;
Mon cœur de cet écrit avoit fait la dépense,
Je vous tenois des propos assez doux,
Je vous priois de rompre le silence,
Pour alléger les maux qu'on souffre en votre absence.
Mais j'ai vainement attendu,

A tout cela n'avez rien répondu :
Donnez-m'en la raison ou fausse ou véritable,
Onc vous n'aurez de peine à la faire valoir ;
Car je ne cherche pas à vous trouver coupable ;
Et l'amitié pour vous saura me décevoir.

A LA NYMPHE DE BAREGE.

MADRIGAL,

*Pour Monsieur le Chevalier V****

NYmphe de ces Eaux favorables
Qu'on vient chercher de toutes parts,
Toi qui guéris des maux qu'on croyoit incurables,
Devien propice à notre jeune Mars :
Il ranime la voix des Filles de Mémoire,
Elles célébrent ses combats,
Et font voler en mille endroits sa gloire ;
Tu dois guérir sa jambe en faveur de son bras.



ENIGME.

JE suis de burlesque figure,
Ainsi qu'un joüet de nature ;
Si je n'ai pas l'air gracieux,
Je sçai minauder tous des mieux ;
Dans mes regards on voit de la finesse :
Faire quelque malice est mon plus doux emploi ;
Mais je le fais avec adresse,
Et le beau sexe seul peut l'emporter sur moi.

ENIGME.

JE suis Fils du cahos ; par tout on me révére,
On ressent mon pouvoir jusques dans les déserts ;
Je ne vieillis jamais, j'ai toujours l'art de plaire,
On me verra regner autant que l'Univers :
Je ne me lasse point de soutenir le monde,
Mieux qu'Atlas je fais cet emploi,
Je puis me vanter que sans moi
Tout périroit dans la machine ronde.

MADRIGAL.

*A Mademoiselle de M*** qui n'avoit pû deviner l'Enigme*, Je suis une Fleur Printaniere, *&c. p. 249.*

VOus avez reconnu le Singe à sa malice,
Et vous avez rendu justice
A l'Enfant du cahos ; il vous suit en tous lieux :
Comment le méconnoître, il brille dans vos yeux ?
Mais pour la Fleur, vous vous êtes blousée,
Vous courez aprés la pensée.

CHANSON.

QUand vous avez le moindre mal, Lisette,
Mon ame est toujours inquiéte,
Tous les plaisirs sont pour moi sans apas :
Pourquoi faut-il, cruelle que vous êtes,
Que je plaigne les maux que je ne vous fais pas,
Quand vous ne plaignez pas les maux que vous me faites ?



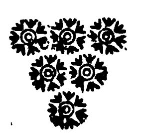
EPITRE

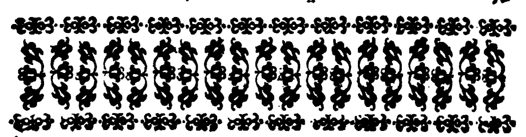
EPITRE

*A Madame de B****

DAme au maintien doux & charmant,
Vous gardez un profond ſilence ;
Je crains votre oubli grandement :
Si vous avez de moi la moindre ſouvenance,
Réveillez-vous, & me faites ſçavoir
Quand nous aurons l'heur de vous voir ;
Pour mieux faire, venez vous-même me l'aprendre :
Votre maiſon ne peut valoir,
Tant belle qu'elle ſoit, un cœur fidéle & tendre.
Point n'ignorez que le mien eſt conſtant,
Il ſe chême de votre abſence :
Si le vôtre n'eſt pas dur comme un diamant,
Vous viendrez finir mon tourment
Par votre gentille préſence :
Ou du moins par un mot de votre blanche main,
Vous allégerez mon chagrin,
Et vous me rendrez l'eſperance.

Souvent d'une chimére elle amuse nos cœurs ;
Elle est décevante & trompeuse ;
Mais elle nous paroît flateuse,
Nous aimons ses douces erreurs.
Gardez-vous bien, gentille Dame,
Si plus n'avez pour moi de tendresse dans l'ame ;
De me le dire ingénûment ;
J'aime mieux le déguisement,
Qu'un aveu qui seroit à mon repos contraire ;
Dites que vous m'aimez toujours,
Et s'il se peut soyez sincére.
Ja voudrois que l'Hiver eut chassé les beaux jours,
Ja voudrois que l'âpre froidure
Eut mis Flore en déconfiture,
Plus qu'elle vous avez d'apas,
Et nous vous revoyons au retour des frimats.





EPITRE,

*A Monsieur l'Abbé G * * **

ILlustre Abbé, je crois que dans ta solitude,
Si tu ne joüis pas d'un tems serain & doux,
Tu n'as fâcheux labeur ni triste inquiétude;
Certes point n'est ainsi de nous.
Fortune qui jamais ne nous parut prospére,
Fait qu'en notre maison sans cesse il faut refaire;
Tranquilement plus ne dormons,
Car nous avons sur notre tête,
Depuis plus de huit jours, des lutins de Maçons;
Qui font autant & plus de bruit que la tempête.
Sur le plancher le plâtre on bat,
Une cheminée on abat,
D'ailleurs, une pluie effroyable,
Pour rengréger encor nos maux,
Dans notre salle tombe à seaux,
Elle nous surprend à la table,

Inonde nos pots & nos plats,
Onc ne fis si piteux repas;
Je décampe en pestant contre un tems déteſtable;
Et je cherche un asile en ce petit réduit,
Où ma Muse avant tout ce bruit,
Toujours gracieuse & contente,
Sur maints sujets nouveaux remplissoit mon attente:
Mais, hélas! cet endroit si propre, si joli,
Que je nommois mon Tivoly,
Ne paroît à present qu'un égoût du Parnasse;
On diroit, le voyant si sâle, si gâté,
Que quelque Poëte crotté,
De son pied lourd & plat auroit laissé la trace.
Ma Muse de chagrin en garde le tacet;
Mais à te parler franc & net,
Le surtout de nos maux & le moins suportable,
Illustre Abbé, sçais-tu bien quel il est?
Le quart-d'heure de Rabelais.
Dans un tems si défavorable,
Où tout le monde est indigent,
Donne-t-on, sans souffrir une peine incroyable,
Pour du plâtre de bon argent?

Et lorsque de sa bourse il faut faire ouverture,

N'est-ce pas être à la torture ?

Ce dur penser me cause un si cruel chagrin,

Que la plume aussi-tôt me tombe de la main.

DISGRACE D'HEBE'.

EPIGRAMME.

PEnses-tu, Jupiter, qu'on ait jamais pû croire
Qu'Hebé perdit l'emploi de te verser à boire,
Pour avoir en tombant laissé voir des attraits,
Que l'on ne doit montrer jamais ?
Non, non, Maître des Dieux, tu n'es pas si sévere,
Ses apas découverts n'ont point blessé tes yeux;
Mais elle répandit ton nectar précieux,
C'est ce qui causa ta colere.

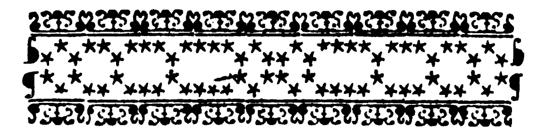


UN CHAT D'ESPAGNE.

*A Madame la Présidente de B ****

ONc n'ai fait encor de campagne,
Je suis un jeune Chat d'Espagne,
Non moins gentil que Cupidon ;
Mes yeux remplis de feu me servent de brandon,
J'ai pour armes certaines pointes
Qui pourroient faire des atteintes,
De même que les traits de ce petit badin,
Et comme lui je suis à la malice enclin :
Je me gaudis, je folâtre sans cesse,
Par fois je fais de mauvais tours ;
Mais si j'ai l'heur de t'avoir pour Maîtresse,
J'aurai pour toi des pates de velours.





EPITRE,

*A Mr. le Marquis de R****

JE te faut avoüer, beau Sire,
Que je n'ai point manqué de loisir pour t'écrire,
Mais seulement de volonté.
Tu ris, tu crois que je plaisante;
Non, c'est-la pure verité.
J'étois grandement mécontente,
Voyant tes airs silencieux,
Et chaque jour maints pensers soucieux
Venoient souffler le feu de ma colére.
Je disois à part moi, plus il ne pense à nous,
Feignons qu'il ne nous en chaut guére,
Ne lui montrons pas mon courroux.
C'est un Ami du tems, qui ressemble aux Coquettes,
Étant loin de ses yeux on est loin de son cœur;
Sus donc, que dans le mien ses affaires soient faites;
Il faut l'en déloger comme un Ami trompeur,

Ne ſouffrons pas qu'il nous abuſe,
Peut-être maintenant il ourdit une excuſe
Pour tâcher de nous décevoir,
Gardons-nous de la recevoir :
La premiere fois on pardonne
Au cœur lôyal qui dans le paneau donne,
Mais ſe laiſſer duper deux fois en pareil cas,
Ce ſont ſottes bontez qu'on ne pardonne pas.
Or pour animer mon courage,
Formons contre lui mille vœux :
Puiſſe-t-il, durant ſon voyage,
Etre toujours malencontreux ;
Qu'au jeu point il ne ſoit en chance,
Ains qu'il y perde ſa chevance ;
Qu'il ne trouve ſur le chemin
Que méchants lits & mauvais vin ;
Qu'il ne ſoit plus gracieuſé des Belles,
Et que pour rengréger ſes maux,
Un eſſain d'Amans tous nouveaux
Leur conte devant lui mille douceurs nouvelles.
Beau Sire ; c'eſt ainſi qu'en allégeant mon cœur,
Je te ſouhaitois tout malheur,

Quand

Quand je reçus par avanture
De Lettres un paquet de terrible grosseur;
Je reconnus ton écriture,
Je l'ouvris, j'en fis la lecture,
Jusqu'au second feüillet mon dépit tenoit bon;
Ne nous apaisons point, me disois-je sans cesse;
Mais je ne soutins pas cet impérieux ton,
Car la cointe & gente Princesse
Que tu peins si mignardement,
Désarma mon ressentiment;
Mon cœur émerveillé de cette portraiture,
Est depuis cet instant occupé de ses traits,
Et pense que dans la nature
On ne sauroit trouver de plus piquants attraits.
Ce qui plus encore m'enchante,
C'est que l'esprit, le sçavoir, le bon goût,
Animent des apas si doux,
Et que pourtant point ne fait la sçavante.
Heureux le Prince son Époux,
Elle est digne de lui comme il est digne d'elle;
Que l'Himen a jamais leur donne de beaux jours;
Qu'il fasse durer leurs amours
Comme ceux de la Tourterelle.

Et comment de Vichy quitte-t-on le séjour,
Quand du Prince d'* * * on a grossi la Cour ?
J'en suis surprise, je te jure ;
Si j'avois eu telle aventure,
J'aurois borné ma course en ces heureux climats.
Certes, je ne m'étonne pas
Si dans ce lieu tu manquois à m'écrire,
Peut-être comme toi, beau Sire,
Onc n'aurois eu souvenir des absens,
Parmi des plaisirs si touchans.
Sus donc, je ne prens plus ton oubli pour injure,
De ta Lettre j'ai fait maintefois la lecture,
Voulant goûter la douceur à longs traits,
De voir de ces Époux les merveilleux Portraits.
Ton silence à present te rendroit fort coupable,
Ayant quitté Vichy tu ne peux plus avoir
D'excuse qui soit recevable ;
Je compte que bien-tôt tu nous feras sçavoir
Quand nous aurons l'heur de te voir ;
J'en serai grandement contente,
Étant ta loyale Servante.

CHANSON,

Sur l'Air *de Landerirette.*

ALcidor a quitté Paris,
Avec les Amours & les Ris, Landerirette,
Il va de Bourbon à Vichy,
Laderiri.

Rien n'eſt égal à ſon bonheur,
De Clorinde il eſt conducteur, Landerirette,
Et de la Préſidente auſſi,
Landeriri.

Clorinde en tous lieux a le don
De prendre des cœurs à foiſon, Landerirette,
Et d'en être aimée à crédit,
Landeriri.

La Préſidente a l'air charmant,
Mais elle ne veut point d'Amant, Landerirette,
Elle n'aime que ſon mari,
Landeriri.

Sans cesse elle parle de lui,
Ce qui cause un fort grand ennui, Landerirette,
Alcidor en est interdit,
Landeriri.

Il dit, par où la prendra-t-on?
Son Époux lui sert de plastron, Landerirette,
Quel trait peut la toucher ainsi?
Landeriri.

L'Amour n'en a point d'assez forts,
Il faudroit joüer les ressorts, Landerirette,
Dont jadis Jupin se servit,
Landeriri.

Lorsque d'Alcmene il fut charmé,
Il n'en pût jamais être aimé, Landerirette,
Que sous la forme du mari,
Landeriri.

O trop fortuné Président!
C'est chose fort rare à present, Landerirette,
De surprendre une femme ainsi,
Landeriri.

Hélas ! que n'ai-je maintenant
Le pouvoir de l'Altitonant, Landerirette,
Pour me transformer comme lui!
Landeriri.

Couché sur le tendre gazon,
Auprés d'un verre & d'un flacon, Landerirette,
Alcidor contoit tout-ceci,
Landeriri.

L'Écho sensible à son souci,
Porta sa plainte jusqu'ici, Landerirette,
Et je la renvoie à Vichy,
Landeriri.

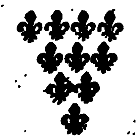
MADRIGAL,

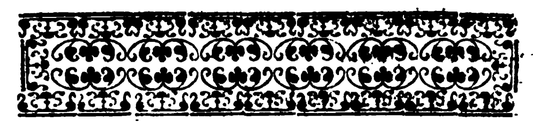
*A Madame la Marquise de C****

POur vous remettre en goût, on vous dit chaque jour,
Qu'il faut aimer & boire :
C'est trop de l'un des deux, si vous voulez m'en croire,
Prenez le vin, laissez l'amour.

CHANSON A BOIRE.

AMi, c'eſt ton deſtin de ſuivre les Amours,
Le mien eſt de boire toujours :
Verſe des pleurs auprès d'une inhumaine,
Pour triompher de ſa fierté ;
Je joüis de la liberté,
Tandis que tu portes ta chaîne :
Ami, c'eſt ton deſtin de ſuivre les Amours,
Le mien eſt de boire toujours.
Ne perds jamais l'eſpoir de plaire,
Chéris tes ſoins & ton tourment ;
Quand je m'enyvrerai d'un breuvage charmant,
Enyvre-toi d'une chimére :
Ami, c'eſt ton deſtin de ſuivre les Amours,
Le mien eſt de boire toujours.





EPITRE,

*A Madame la Marquise de C****

VEuve gracieuse & gentille,
Qui vaux bien une cointe fille,
Vous m'envoyez de vos muscats,
Fruits exquis, dont je fais grand cas;
Mais j'en fais encor davantage
De ce Billet de votre main,
Lui seul enchante mon chagrin;
Certes,c'est un grand avantage
Que d'avoir semblable faveur;
Tel est accablé de langueur,
Qui tiendroit un joyeux langage,
S'il recevoit tant seulement,
De vous un petit compliment:
Mais vous n'êtes rien moins que tendre
Pour ce peuple d'Amans soumis,
Vous les traitez en ennemis

Qui voudroient pouvoir vous surprendre,
Et ravir cette liberté
Dont votre cœur est enchanté.
Conservez, Dame cointe & gente,
Cette franchise si charmante,
Car onc n'est si touchant plaisir
Que vivre au gré de son désir;
Souven l'Himen a fait connoître
Qu'un Amant complaisant & doux,
Devient un fort importun maître
Alors qu'on en fait un Époux.
Vivez toujours en souveraine;
Sous vos loix on voit mille cœurs,
Ils seroient tous des déserteurs,
Si d'Himen vous preniez la chaîne.
L'Époux ne déserteroit pas,
Peut-être auroit-il l'humeur sombre,
Et peut-être, ainsi que votre ombre,
Il s'attacheroit à vos pas.
Je n'entreprendrai point de dire
Tout ce que l'Himen a de maux,
Certes, c'est par trop de travaux,

Ma plume n'y pourroit ſuffire ;
Je compterois plûtôt les fleurs
Qui parent les Saiſons nouvelles,
Plûtôt de l'Aurore les pleurs,
Et du Ciel toutes les étoiles.
Point il ne vous chaut de cela,
Le bon ſens vous a dit, hola,
Vivez dans une paix profonde,
Aſſez d'autres peuplent le monde.
Moi je vous dis ſincerement,
Non comme un bannal compliment,
Que vous avez, gentille Dame,
Un entier pouvoir ſur mon ame.

EPIGRAMME.

IRis, cette folle Coquette,
Dont les couleurs couchent ſur ſa toilette,
Demandoit à Damon comme il trouvoit ſon teint :
Ah! reprit-il d'un ton malin,
J'ai toujours laiſſé l'art pour ſuivre la nature,
Et jamais je ne fus connoiſſeur en peinture.

MADRIGAL,

*Pour le Serin de Madame la Marquise de C*** qui étoit allée à la Campagne.*

JE ne puis obtenir de ma reconnoissance
De garder un plus long silence,
Dame aux airs vifs & gracieux ;
Vous m'avez placé tout des mieux :
On me chérit, on me caresse,
Et l'on me donne du bonbon ;
Enfin, quittant votre maison,
Je ne pouvois avoir une meilleure Hôtesse ;
Son entretien me paroît doux,
Je fais mon plaisir de l'entendre,
Mon ramage est cent fois moins tendre
Que tout ce qu'elle dit en me parlant de vous.

BOUQUET,

D'un Raisin.

POur un Bouquet recevez ce Raisin,
Il doit sur tous les fruits remporter l'avantage,
Nul autre comme lui ne fait de ce breuvage,
Qui charme son Beuveur & bannit le chagrin,

EPITRE,

*A Monſieur V*** Lieutenant Colonel de Dragons.*

COlonel courtois, valeureux,
Eſt-il bien vrai ce qu'ici l'on publie,
Que tu n'es plus Diable boiteux,
Ains un Diable ambulant au gré de ton envie,
Ayant bons pieds comme bons yeux?
J'en ſerois grandement ravi :
Je voudrois te voir en ces lieux
Sauter, danſer d'une façon légere,
Comme jadis tu ſoulois faire.
Dans tes rochers point n'as le reconfort
D'avoir des humains, des humaines,
Qui par gentils propos adouciſſent tes peines,
Preux Colonel, je te plains fort :
Dans notre bon Paris groſſe eſt la difference,
Gens d'agréable humeur y ſont en affluence,
Dont les diſcours pleins de joyeuſeté,
Font entrer au cœur l'allegreſſe ;

A table on se gaudit, en beuvant la santé
De ses Amis, de sa Maîtresse;
Car bien Maîtressé est la Beauté
Qui retient en captivité.
Pour toi, Preux Colonel, nul objet ne t'engage,
Point ne te plais dans l'amoureux servage,
Bellonne a trop sçû te charmer;
Hardiment je ferois gageure
Que mieux sçais combattre qu'aimer,
Car de gagner je serois sûre.
Ce n'est que par amusement
Que par fois tu contes fleurettes;
Tu t'en acquites galamment;
Mais au premier son des trompettes,
Le Guerrier fait partir l'Amant;
Si tant est que l'on puisse dire
Qu'on est Amant, quand ce n'est que pour rire
Qu'on prend les nœuds de Cupidon;
Certes, c'est aimer en Dragon.
Veüille le Ciel que ton humeur dragonne
Plus ne te fasse exposer tes beaux jours,
Que la benoîte Paix triomphant de Bellonne,
Calme la Terre pour toujours.



EPITRE,

A Monsieur le Marquis de R * * *

JA le galant Printems, à l'aide des Zéphirs,
A chassé loin de nous l'Hiver & la froidure,
L'on se gaudit de voir la riante verdure,
Les Oiseaux par leurs chants expriment leurs plaisirs.
Ja nous avons revû la frilleuse Hirondelle,
Beau Sire, tu nous a promis
De revenir aussi-tôt qu'elle;
Peux-tu manquer à tes Amis?
Si tu ne tiens pas ta promesse,
Ils seront en grande détresse.
Sus, pour prévenir leur chagrin,
Prens un Coursier plein de courage,
Qui sans broncher dans ton voyage,
Pour te rendre à Paris te fasse aller bon train.
Or je t'aprendrai pour nouvelle,
Que j'eus l'heur de voir l'autre jour

Cette Princesse cointe & belle,
A qui tu veux que je fasse ma cour;
Tu m'avois fait sa portraiture,
Mais la voyant briller de mille attraits,
Je me dis à part moi que l'on ne peut jamais
Dépeindre ce qu'en elle a fait Dame Nature.
Le seul Amour peut dans les cœurs,
Avec d'immortelles couleurs,
En tracer une vive image.
Quand je lui rendis mon hommage,
Mes yeux trop enchantez de son teint, de ses traits,
Avec des regards indiscrets,
S'attachoient sur son beau visage;
A suivre mon penchant j'avois trop de plaisir,
Le respect ne pût pas enchaîner mon désir.
Cette Princesse trop aimable,
Me fit un accüeil favorable;
Onc n'oubliai de lui parler de toi,
Ce qui fut un bonheur extrême,
Car je te dis en bonne foi,
Qu'en voyant ses apas je m'oubliois moi-même.
Quand je sortis de son Palais,

Pour elle je formai mille & mille souhaits,
Onc je ne pus la quitter sans détresse :
Illustre Ami, tu vois que j'ai peine à finir,
En parlant de cette Princesse ;
Je voudrois avec toi pouvoir m'entretenir
De son esprit, de sa délicatesse,
De cet air vif & rempli de douceur,
De ce trouble charmant qu'elle excite en mon cœur,
Il se fait mieux sentir qu'on ne le sauroit dire,
Onc n'entreprens de te l'écrire :
Je ne puis t'exprimer aussi
Combien ton absence nous gêne ;
Si tu partages notre peine,
Nous aurons bien-tôt l'heur de te revoir ici.

CHANSON,

Sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin.

LE Ciel comble nos vœux par un HÉROS naissant,
Chacun fait éclater le plaisir qu'il ressent :
Que de feux brillent sur la terre !
Ami, vois-tu cette aimable liqueur
Qui petille dans mon verre ?
Ah ! le beau feu pour un Beuveur.

SONNET

EN BOUTS-RIMEZ.

Pour Monsieur de ***

MOn naturel eſt doux, point n'ai l'eſprit *cauſtique*,
Je chauſſe dextrement le gentil . . . . *brodequin*;
Par fois j'aide à vuider d'huîtres le . . . . *manequin*,
Et j'ai pour mes Amis un cœur vraiment . . . *gotique*.

Mon breuvage eſt le vin, l'eau me rendroit . . *étique*,
J'en laiſſe la boiſſon à l'avare . . . . *coquin*;
Quand j'ai bû, point ne joüe un rôlle d'. . *Arlequin*,
Je ſuis docte & pourrois confondre un . . . *Hérétique*.

De ſolides penſers je me remplis le. . . . . *chef*,
J'ourdis beaux & bons Vers,& qui plus eſt,en. . *bref*,
Certes, pas on n'y trouve une rime . . . . . . *poſtiche*.

Mon jargon de Marot vaut d'un Roi la . . . . *rançon*;
Mais onc n'étalerai mon labeur en . . . . *affiche*,
Car pour pêcher ducats, trop foible eſt l'. . . *hameçon*.

L'INCORRIGIBLE.

L'INCORRIGIBLE.

LA Goutte fille du Plaisir,
Qui point ne ressemble à son pere,
Me tourmentoit beaucoup n'aguére,
Et de m'en délivrer j'avois brûlant désir.
De me laisser en paix je priois la cruelle;
Quitte le vin, me disoit-elle,
Et fais banqueroute aux Amours:
A me douloir je passai maints grands jours,
Sans ma bouteille & ma Maîtresse;
Onc il ne fut telle détresse:
Mais enfin le gaillard Printems
Chassant loin de nous la froidure;
Et faisant gaudir la nature,
Vint me ramentevoir le tems
Où la santé rendoit mes voeux contens;
Je disois à part moi, comment je pourrois faire
Pour vivre ainsi, sans vin & sans Bergere,
Quand tout à coup parut devant mes yeux

Ce Dieu qui fit jadis aux climats de l'Aurore
Tant d'exploits glorieux.
Son teint frais & vermeil étoit plus vif encore
Que la rose qui vient d'éclore;
Il m'offrit d'un air gracieux,
Rasade du jus de la treille,
Car il avoit en main le verre & la bouteille;
Il soûrit de me voir, en alteré Beuveur
Avaler d'un seul trait cette aimable liqueur.
Ainsi que le Pilote, aprés un gros orage,
A l'heur de rentrer dans le port,
Et de trouver à ses maux reconfort,
Je repris, avec ce breuvage,
Joie & santé, ferme courage.
Le folâtre Enfant de Vénus,
Qui me languit à l'ombre de Bacchus,
D'un trait doré m'ayant chatouillé l'ame,
Y ralluma sa douce flâme.
Or sus depuis cet heureux jour,
Je bois, j'aime, & ne fais que rire;
Quoique la Goutte puisse dire.
Je suivrai Bacchus & l'Amour,

Où je ferai perclus fans espoir de retour.
Certes, quand on le peut il faut goûter la vie,
Car passer tristement ses jours
Pour éviter la maladie,
C'est être malade toujours.

MADRIGAL,

Pour Monsieur le J. D. B.

VOlez tous à Massy, doux & charmans Zéphirs,
Faites naître les fleurs, parfumez les bocages;
Tendres Oiseaux, redoublez vos ramages,
Et donnez à Loüis mille nouveaux plaisirs:
Pour célébrer le nom d'un Ami si fidéle,
Que dans ce jour votre voix renouvelle:
Ah! qu'elle auroit d'agrément, de douceur,
Si vous sentiez pour lui ce que ressent mon cœur.



HIVER.

NOs bois les plus charmans sont changez en déserts,
L'Hiver y fait regner l'horreur & le silence,
Les vents affreux s'élévent dans les airs,
Tout céde à leur violence;
Mais mon cœur n'est plus agité,
J'ai brisé pour jamais une chaîne cruelle,
Les douceurs de la liberté
Valent bien les douceurs de la Saison nouvelle.

MADRIGAL,

A Mademoiselle de ***

JE sçai qu'un Moineau chaque jour
Vous caresse & vous fait la cour,
Que plus n'avez de souvenance
De la Linotte & de ses chants si doux:
Certes, j'ai senti grand courroux
En aprenant votre inconstance;
Car je crains qu'en Amis, tout ainsi qu'en Oiseaux,
Votre volage cœur ne se donne aux nouveaux.

EPITRE,

*A Madame la Marquise de ****

DAme, qui fais la tendre inquiétude
De gentils Preux dont tu navres les cœurs,
Dame, dont les regards font naître mille ardeurs,
Dois-tu chérir la solitude ?
Quand tu le dis, es-tu de bonne foi ?
Onc ne sçais qu'en penser ; mais je sens quant à moi
Que si j'étois comme toi faite,
Point n'aimerois solitaire retraite,
Ains le grand monde & le grand jour,
Et loin de me douloir d'avoir trop grosse Cour,
Plus je la trouverois nombreuse,
Plus mon ame seroit joyeuse :
Les Belles ainsi que les Rois,
Ont grand vouloir d'étendre leur Empire ;
Car c'est gloire & plaisir que de donner des Loix.
Sous les tiennes chacun soupire ;

Car Bellonne a brisé lyres & chalumeaux;
Le dolent Apollon, regrettant la houlette,
Voudroit être encor chez Admête,
Réduit à garder les troupeaux:
Les Auteurs, qui faisoient bombance,
Et qui jadis payoient les plus exquis cadeaux,
De Chansons & de Madrigaux,
Sont maintenant dans l'indigence.
Cette monoie onc n'a de cours,
Ne même parmi les Amours:
Du Berger & de la Bergere
L'ame est de meshui mercenaire,
Plus ne faut pour toucher les cœurs,
Employer de tendres ardeurs,
Ains bonne & brillante chèvance.
Pour toi, loyal Ami, ton cœur sans interêt,
N'est point sujet à l'inconstance:
Puisse la fortune à jamais
Avec tous tes désirs être d'intelligence.

MADRIGAL,

MADRIGAL,

A Madame la Marquise de B***

SAns le secours de vos grandeurs,
Gracieuse Bullion, vous regnez sur les cœurs ;
Vous possedez un mérite suprême,
Qui doit être chanté par le Dieu des Vers même ;
Il faut s'élever jusqu'aux Cieux
Pour célébrer une vertu si rare ;
Ma Muse auroit tenté ce vol audacieux,
Mais elle craint le sort du téméraire Icare.

MADRIGAL,

A Mademoiselle de Cr.

QUand on a comme vous la jeunesse en partage,
On ne doit pas perdre un beau jour ;
Le doux Printems est de retour,
De ses jeux innocens faites un bon usage :
Hâtez-vous, reprenez votre vivacité,
Brillez dans les promenades ;
En reprenant votre santé,
Rendez mille cœurs malades.

MADRIGAL,

A une Personne d'un mérite distingué, qui se plaignoit que son esprit avoit été long-tems envelopé de nuages.

LE Soleil ne perd rien de sa vive clarté,
Quand il seroit couvert du plus obscur nuage,
Nous le voyons toujours triomphant de l'orage,
Montrer sa force & son activité :
L'esprit sublime a le même avantage ;
Si quelque noir chagrin le surprend & l'abat,
Avec vigueur il s'en dégage,
Et sort plus brillant du combat.

PRINTEMS.

DAns ce charmant séjour tout rit, tout renouvelle,
Les tendres Rossignols expriment leurs ardeurs,
Les Zéphirs caressent les fleurs,
Et mon cœur inconstant vole de Belle en Belle :
Heureux cent fois un volage Berger,
L'Amour l'exemte de peines,
C'est être libre dans ses chaînes
Que d'en pouvoir toujours changer.

Excuse d'un Serin qui s'étoit échapé de sa cage.

Bien sçai qu'ayant pris soin d'élever mon enfance,
Vous pouvez à bon droit me faire une leçon,
Et blâmer mon trop de licence
D'être sorti de ma maison;
Mais, cointe Dame, écoutez ma deffense;
Falloit-il m'exposer à la tentation?
On me laisse ma porte ouverte,
Sur un jardin des plus rians,
Où l'on voit mille Oiseaux contens
Voltiger sur la feüille verte:
Tout à coup me vint un désir
D'aller avec eux me gaudir;
Onc n'y pûs résister, j'abandonnai ma cage;
Qui perd l'occasion se montre par trop sage.
Sus, ne me grondez pas si fort;
Maintes Nones feroient de bon cœur même chose;
Ainsi que des Oiseaux elles prendroient l'essort,
Si l'on ne tenoit pas toujours leur porte close.

MADRIGAL,

Sur un Perroquet qui avoit mordu sa Maîtresse à la lévre.

QUoi ! mordre jusqu'au sang la lévre de Silvie,
Qui te baisoit si tendrement,
Et qui te chérissoit comme on fait un Amant,
Traître de Perroquet, d'où vient ta perfidie ?
Sans doute l'Amour irrité
T'inspira cette cruauté ;
Il veut aprendre à cette Belle,
En se vengeant de ses froideurs,
Que c'est pour un Amant fidéle
Qu'on doit réserver ses faveurs.

CHANSON.

UN je vous aime,
D'un fidéle Berger, n'est pas sans agrément ;
Mais c'est un plaisir extrême
D'entendre d'un nouvel Amant
Un je vous aime.

CHANSON A BOIRE.

ACcablé ſous le poids d'une amoureuſe chaîne,
Sombre, rêveur & diſtrait,
Croyant entrer chez Climéne,
J'entrai dans un Cabaret :
Les Jeux & les Plaiſirs folâtroient ſous la treille,
Ils chaſſérent mon chagrin,
Un enfant de Bacchus m'offrit une bouteille,
Depuis cet heureux jour je n'aime que le vin.

HIVER.

L'Hiver a déſolé ces charmantes retraites,
On n'entend plus d'Oiſeaux, ni de tendres muſettes ;
Et d'Iris la touchante voix,
Ne fait plus retentir les Échos de nos bois :
Hélas ! je ne vois plus mon aimable Bergere,
Son abſence me déſeſpere ;
Malheureux que je ſuis, je verſe plus de pleurs,
Que les cruels frimats ne font mourir de fleurs.

*A Mademoiselle de B****

Sur son Mariage.

VOus allez voyager dans l'Ile de Cythére,
Aimable & gracieuse Iris,
Le folâtre Enfant de Cypris
Vous aprendra certain mystére,
Dont votre jeune cœur se trouvera surpris.
Mais de ce Dieu qui cause tant d'allarmes,
Vous n'avez rien à redouter,
Quand c'est avec l'Himen qu'il vient offrir ses charmes,
On peut sans crainte les goûter.



On voit briller en vous la beauté, la sagesse,
Un esprit amusant & doux ;
Ce sont de sûrs garants que votre heureux Époux
Aura toujours pour vous une extrême tendresse :
Que vingt lustres entiers éclairent vos amours,
Et que de vos plaisirs rien ne trouble le cours.

CHANSON,

Sur l'Air *de Joconde.*

IL vous sied bien, charmante Iris,
De calculer votre âge,
Lorsque les graces & les ris
Sont sur votre visage:
Votre teint vif est du Printems
Une image fidéle;
C'est sçavoir arrêter le tems
Que d'être toujours belle.

MADRIGAL,

A Mr. L. G. en lui envoyant une petite poignée de verges pour Bouquet.

QUoi, passer trois grands jours sans nous rendre visite,
Lorsque vous êtes souhaité!
Croyez-vous que votre mérite,
Contre notre courroux vous mette en sûreté?
Perdez cette vaine esperance.
Ce Bouquet est cüeilli des mains de la vengeance,
Venez en recevoir les coups;
Pour un ingrat ce sort n'est que trop doux.

BALLADE.

QUand un Amant fidéle & tendre,
Nous sert & s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à se défendre ?
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais quand on voit un infidéle,
Qu'on peut aisément enflâmer,
Qui voltige de Belle en Belle,
Ah, que l'on est sotte d'aimer !

Quand on peut former une chaîne,
Sans chagrin & sans embarras,
Quand l'amour n'a rien qui nous gêne,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais pour peu que l'on ait à craindre
Qu'on puisse cesser de charmer,
Ou qu'un Berger n'ait l'art de feindre,
Ah, que l'on est sotte d'aimer !

Au tems de l'aimable jeunesse,
Où l'on brille de mille apas,
Lors qu'à nous plaire tout s'empresse,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Quand un Amant, sans la constance,
Croit avoir droit de nous charmer ;
S'il faut payer ses soins d'avance,
Ah, que l'on est sotte d'aimer !

ENVOI.

L'Amour paroît le doux partage
Des Bergeres dans le bel âge ;
Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !
Mais nous tient-il sous son empire,
Il se plaît à nous allarmer ;
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah, que l'on est sotte d'aimer !



*A Madame la Marquise de F****

QUels vœux, charmante Iris, peut-on faire pour
vous ?
D'Hebé vous avez la jeunesse,
De Vénus les attraits, de Pallas la sagesse,
Vous joüissez d'un sort brillant & doux :
Mais il vous faut des fruits de l'Himenée ;
Veüille ce Dieu, pour vous faire sa cour,
Vous étrenner dans la nouvelle année,
D'un fils aussi beau que l'Amour,
Qui soutienne l'éclat de son illustre race,
Et soit aussi vaillant que le Dieu de la Thrace.

L'INTRIGUE DES CONCERTS.

COMEDIE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER, Joüeur, Amant d'une Marquise.

BELARGENT, Financier, Amant de Mademoiselle des Coulisses.

LUMIGNON, Valet de Broüillardo.

Madame BAUJEU, Nourrice de Mademoiselle des Coulisses.

PICOTIN, Poëte, Amoureux de Mademoiselle des Coulisses.

Mademoiselle DES COULISSES, jolie Chanteuse.

LA RICHARDIERE, fameux Banquier, Beaupere de Belargent.

NANON, Fille de Broüillardo.

BROUILLARDO, Bourgeois entêté de la Musique.

CATIN, Chanteuse, Amie de Broüillardo.

LA RABOTIERE, Bâtard du Menuisier de Nevers.

Troupe de gens qui sont venus pour le Concert.

La Scene est à Paris dans la maison de Broüillardo.



L'INTRIGUE DES CONCERTS.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, BELARGENT.

LE CHEVALIER.

AH, Monſieur Belargent, je te rencontre ici !

BELARGENT.

Monſieur le Chevalier, je vous y vois auſſi !

LE CHEVALIER.

Qu'y cherchons-nous tous deux ? parlons avec franchiſe,
Et de notre amitié faiſons une repriſe;
Nous avons autrefois été fort bons amis,
Et par malheur l'amour nous avoit déſunis :
Mais il faut à preſent que notre chagrin ceſſe,
Puiſque nous n'avons plus une même Maîtreſſe.

BELARGENT.

J'ai laiſſé le champ libre à vos ſoins amoureux.

LE CHEVALIER.

La Marquise est encôr l'objet de tous mes vœux.

BELARGENT.

Pour moi je suis coëffé d'une aimable Chanteuse,
Je l'aime à la fureur, & mon ame amoureuse
M'oblige à la chercher avec empressement.

LE CHEVALIER.

Tu la vois donc ici?

BELARGENT.

C'est pour cela vraiment
Que j'y viens chaque jour.

LE CHEVALIER.

Moi, j'y voi la Marquise.
Chacun goûte en ce lieu des plaisirs à sa guise,
On y joüe, on y chante, on y fait des repas,
On y parle d'amour....

BELARGENT.

Morbleu, je ne voi pas
De maison à Paris qui soit plus à la mode.
Une chose pourtant me paroît incommode,
Ce sont ces Rimailleurs & ces Musiciens;
Ils pensent du Theatre applanir les chemins,
Lorsque pour des Concerts ils nous donnent leurs pièces.

LE CHEVALIER.

Il est vrai qu'on en voit de toutes les especes,
Mais cela divertit....

BELARGENT *entend quelqu'un.*

Chut, ne disons plus rien.

LE CHEVALIER *en sortant.*

Je pourrois vous lasser d'un plus long entretien.



SCENE II.

Madame BAUJEU, Mr. BELARGENT.

BELARGENT.

QUoi ! Madame Baujeu, l'aimable des Couliſſes
Ne vient donc pas encore ?

Me. BAUJEU.

Elle ſuit ſes caprices,
En vain je l'ai nourrie, en vain je l'ai chez moi,
Sa volonté toujours eſt ſon unique loi.

BELARGENT.

Aſſez & trop long-tems tu vois que je ſoupire,
Tu devrois l'engager à finir mon martyre.

Me. BAUJEU.

Dequoi vous plaignez-vous ? elle a reçû vos vœux,
Vous la voyez toujours....

BELARGENT.

En ſuis-je plus heureux ?
Comme le papillon qui brûle à la chandelle,
Je me ſens conſumer auprés de la cruelle,
Je ne puis plus ſouffrir ces rigoureux tourmens.

Me. BAUJEU.

Eh bien ! voilà-t-il pas le jargon des Amans ?

BELARGENT.

Tu ris.

Me. BAUJEU.

Je ris de voir votre injuſtice extrême,
Je vous le dis encor, je ſçai qu'elle vous aime,
Et le Ciel rempliroit ſes déſirs les plus doux,
Si vous vouliez enfin devenir ſon époux.

BELARGENT.

J'en aurois une joie à nulle autre ſeconde ;
Mais laiſſons le Vieillard partir pour l'autre monde:
Je te l'ai déja dit, mon Beaupere eſt fâcheux,

Il pourroit nous troubler ; mais le bon homme est vieux,
Si-tôt qu'il sera mort, c'est une affaire faite.

Me. BAUJEU.

Voilà des jeunes gens l'ordinaire défaite.

BELARGENT.

Je prétens l'épouser, j'en fais mille sermens,
Que la foudre à tes yeux m'écrase si je mens.

Me. BAUJEU.

Ah! Monsieur, si le Ciel punissoit les parjures
On verroit beaucoup moins de tendres avantures ;
Ces faiseurs de sermens sont toujours, selon moi,
Tout des plus disposez à manquer à leur foi.

BELARGENT.

Et pour la sûreté de notre mariage
Tu crains donc qu'un Contrat ne soit pas un bon gage,
J'en ai fait dresser un, ne le sçais-tu pas bien ?

Me. BAUJEU.

Quand il n'est pas signé, c'est un peu moins que rien.

BELARGENT.

Soit, je le signerai ; pren ce present d'avance.

SCENE III.

LUMIGNON, BÈLARGENT, Madame BAUJEU.

LUMIGNON.

AH, Monsieur, vous avez un rival d'importance.

BELARGENT.

Qui t'a si bien instruit ?

LUMIGNON.

Comme je suis discret,
Lui-même il m'est venu découvrir son secret,
C'est le Sieur Picotin ; vous sçavez, ce me semble,

Que

Que nous avons été dans un College ensemble,
Je n'étois qu'un Valet, il étoit un Pédant,
Et si dés ce tems-là j'étois son confident.
Il m'avoit bien juré, quand il se fit Poëte,
Qu'en me plaçant ici ma fortune étoit faite ;
Car c'est lui qui m'a mis dans ce plaisant grabat,
Où deux fois la semaine on entend le sabat.

Me. BAUJEU.

Qu'apelles-tu sabat ? est-ce ainsi que l'on nomme
De si charmans Concerts ?

LUMIGNON.

Ma foi, c'est bien tout comme,
Ce sont de vrais Sorciers que vos Musiciens ;
Ils engagent mon Maître à faire des festins,
Lui qui mangeoit jadis toujours son pain en poche,
Et dont l'avare cœur étoit plus dur que roche ;
Non, je ne puis penser que sans enchantement,
Ut-ré-mi-fa produise un si grand changement.

BELARGENT.

De ton Maître, il est vrai, j'admire la folie,
Il juge de la Prose & de la Poësie,
Il décide de tout, sans se connoître à rien.

LUMIGNON.

Monsieur, à cela prés, c'est un homme de bien,
Et de tous les Auteurs la nation mangeante
Le dira comme moi.

BELARGENT.

Mais je suis dans l'attente
De sçavoir le secret de notre Rimailleur ;
Apren-moi promtement ce qu'il a dans le cœur :
Que te vouloit-il dire avec sa confidence ?

LUMIGNON.

Il dit que vous avez certaine manigance
Avec la chere enfant de Madame Baujeu,
Il craint que cela n'aille un peu plus fort que jeu,
Et croit que j'en pourrois découvrir quelque chose,

Si je vous obſervois. . . . Mais ma foi, bouche cloſe,
Il ne me donne rien, vous me donnez toujours,
Un tien, vaut cent fois mieux que les plus beaux diſcours.

BELARGENT.

Entretien du Pédant toujours la confidence,
Et m'informe de tout.

LUMIGNON.

Soyez en aſſurance.

BELARGENT.

Mais, Madame Baujeu, mon caroſſe eſt là-bas.

Me. BAUJEU.

Eh bien, que voulez-vous?

BELARGENT.

Eh, ne l'entens-tu pas?
Envoyons-le querir mon aimable Maîtreſſe.

Ils ſortent.

LUMIGNON.

Pour Monſieur Belargent employons notre adreſſe;
Picotin eſt un fat, Picotin eſt un gueux;
Mais je croi qu'il paroît?.. Nous voilà bien chanceux!
Monſieur de Belargent va pour querir ſa Belle,
Et voici ce Pédant qui s'avance avec elle.
Puiſqu'il ne m'a point vû, je veux les éviter,
Et caché dans un coin je vais les écouter.

SCENE IV.

PICOTIN, Mlle. DES COULISSES.

PICOTIN.

Quoi! ſeule dans ces lieux? ma joie eſt ſans ſeconde.

Mlle. DES COULISSES.

Je cherchois . . . .

PICOTIN.

Oubliez comme moi tout le monde.

Madame, enfin le Ciel au gré de mes souhaits,
M'accorde le bonheur de revoir vos attraits ;
En est-il de plus grand ? charmante des Coulisses,
Éloigné de vos yeux je n'ai que des suplices :
Que pour jamais l'Amour m'unisse à vos apas ;
Madame, à ce dessein ne répondez-vous pas ?
Le beau sexe toujours a tâché de me plaire ;
Mais sans aucun effort, vous seule avez sçû faire
Ce que mille Beautez ont tenté sans effet ;
Et qui peut dire, hélas ! comment cela se fait ?
Il est un certain trait qu'on nomme simpathie,
Qui tient à son pouvoir notre âme assujettie,
Si-tôt qu'il frappe un cœur, tac, le voilà piqué
Par un je-ne-sçai-quoi qu'on n'a point expliqué.

Mlle. DES COULISSES.

J'aurois sur ce grand cœur remporté la victoire !
Non, Monsieur Picotin n'aspire qu'à la gloire ;
En vain mille Beautez lui livrent des combats,
D'une grave froideur il voit leurs vains apas,
Et c'est beaucoup pour moi qu'il n'ait point dans son ame
De haine & de mépris.

PICOTIN.

Moi, vous haïr, Madame ?
Quelque couleur qu'on donne à mon froid affecté,
Croit-on qu'une grenoüille en son flanc m'ait porté ?
Sans se fondre, grands Dieux ! est-il une glaciere,
Qui soutint de vos yeux la flâme & la lumiere ?
Ai-je pû résister au torrent ? ....

Mlle. DES COULISSES.

Quoi, Monsieur ?....

PICOTIN.

Il faut donc tout-à-fait vous découvrir mon cœur.
Depuis prés de six mois que j'adore vos charmes,

Mille fois votre porte a vû couler mes larmes ;
Blaise votre voisin pourra m'en démentir :
C'est une ardeur dont rien ne me peut garantir.
Si je vous suis par tout, si je vous trouve aimable,
Ce plaisir est mêlé d'un tourment effroyable,
Mes fers sont si pesans, que malgré mon amour
Mon cœur de votre aspect maudit l'heure & le jour.
J'éprouve de vos yeux le pouvoir tyrannique,
Ils m'ont rendu jaloux, sombre, rêveur, étique,
Je fais pour me guérir, des efforts superflus,
Je me cherche par tout, & ne me trouve plus :
Que dis-je ? Apollon même à present m'embarasse,
Ses neuf Sœurs, ses lauriers, sa lire, tout me lasse ;
Le Permesse a cessé de couler sous mes loix,
Et son maigre Coursier ne connoît plus ma voix.
Ingrate, je le voi, vous êtes toute vaine
De ce que malgré moi je reste dans ma chaîne,
Car plus un cœur s'obstine à se déchevêtrer,
Plus on tire de gloire à le voir soupirer.
A personne jamais je n'engageai mon ame,
Vous en aurez les gans, acceptez-les, Madame ;
Et fasse ici le Ciel, qui me voit & m'entend,
Qu'il vous soit libre encor de m'en promettre autant :
Chez le sexe à present la chose est équivoque,
Le tems de l'innocence est une étrange époque.

Mlle. DES COULISSES.

Vos discours sont galans ; mais, Monsieur Picotin,
Vous me dites toujours quelque chose en latin,
Et je ne l'entens pas, moi qui suis ignorante.

PICOTIN.

Ah! quand vous le voudrez, je vous rendrai sçavante :
Mes regards enflâmez, par rejaillissement,
Vous diront ce que c'est que d'aimer tendrement,
Mes soupirs, mes transports vous le feront connoître,
Enfin, si vous voulez que je sois votre Maître,
Je ferai retentir dans le vague des airs,

Vos bontez, mon amour, la gloire de mes fers :
Recevez à l'instant des leçons de tendresse,
Partagez mon ardeur....

LUMIGNON *sans être vû.*

Il faut joüer d'adresse,
Il faut la dégager de ce péril pressant,
Et rendre un bon office à Monsieur Belargent.

SCENE V.

LUMIGNON, PICOTIN, Mademoiselle DES COULISSES.

LUMIGNON.

MAdemoiselle, au moins, Madame Baujeu gronde,
Et vous attend là-bas.

PICOTIN.

Que le Ciel te confonde !
De me venir troubler....

Mlle. DES COULISSES.

Adieu, Monsieur, je cours.

SCENE VI.

PICOTIN, LUMIGNON.

PICOTIN.

DAns le plus bel endroit de mes tendres discours!

LUMIGNON.

Oüi ; mais sans moi, Monsieur, elle alloit vous surprendre,
Elle venoit....

PICOTIN.

J'ai donc des graces à te rendre.

LUMIGNON.

Je le crois, cette vieille est pire qu'un dragon.

PICOTIN.

Ah ! ce n'est que pour moi, mon pauvre Lumignon ;
Dans ce tems corrompu tout céde à l'opulence,
Un peu d'argent vaut mieux que beaucoup de science.
Amour, dont j'ai chanté mille fois les attraits,
Ah, que ne défens-tu d'aimer par interêt !
Les Poëtes toujours soutiennent ton Empire,
Ne permets pas qu'en vain sous tes loix je soupire,
Donne en notre faveur un Arrêt important,
Que l'on prenne nos Vers pour de l'argent comptant;
Punis avec rigueur les avares Maîtresses,
Qui feront avec l'or acheter leurs tendresses.

LUMIGNON.

Eh, Monsieur, est-ce à vous à donner de l'argent ?
Non, non, vous avez l'air un peu trop engageant ;
Pour moi je croi qu'il faut avoir un cœur de roche,
Pour ne pas s'attendrir à votre seul aproche ;
Peut-on voir ce museau toujours tondu si bien,
Sans former le désir d'en aprocher le sien.

PICOTIN.

Ah ! je suis tout confus de ton panégirique.

LUMIGNON.

Je dis ce que je pense, & malgré la critique,
Qui veut que vous soyez un âne, un ignorant,
De tout votre sçavoir je serois le garant ;
Oüi, vous êtes, Monsieur, la crême du Parnasse,
Et pour vous il n'est rien que Lumignon ne fasse.

PICOTIN.

Va, je saurai payer tes soins officieux :
Mais sortons, la Baujeu s'avance dans ces lieux.



SCENE VII.

Madame BAUJEU.

JE ne voi point venir ma petite égrillarde;
Ciel ! ces animaux-là sont d'une étrange garde ;
De ces mâche lauriers je crains les sots discours,
Picotin, malgré moi, vient lui parler toujours ;
Monsieur de Belargent est bien mieux son affaire,
Quand il parle d'amour on voit qu'il est sincére.

SCENE VIII.

Mlle. DES COULISSES, Me. BAUJEU.

Mlle. DES COULISSES.

MOnsieur de Belargent vient d'avoir un chagrin:
Il causoit avec moi, ce fou de Picotin
Est venu nous troubler. J'en suis toute inquiéte.

Me. BAUJEU.

Ah ! pour être importun, suffit d'être Poëte ;
Ma foi, je les verrois de bon cœur tous pendus.

Mlle. DES COULISSES.

Mais qui feroit des Vers ? on n'en verroit donc plus?

Me. BAUJEU.

Eh, l'on nous donneroit des ouvrages en prose.

Mlle. DES COULISSES.

Nous y pourrions du moins entendre quelque chose,
Car tous ces rimailleurs ne parlent pas Chrétien,
Ils ont certain jargon où l'on ne comprend rien.

Me. BAUJEU.

Mais quand il seroit vrai qu'ils diroient des merveil-
les,
Refuse à ces gens-là jusques à tes oreilles :

Sçavoir faire des Vers porte souvent malheur,
Rarement la fortune accompagne un Auteur:
Un Poëte toujours a peu d'argent en poche,
Son malheur se répand sur tout ce qu'il aproche.
Songe que le tems court & n'arrête jamais,
Et que tu n'as pour dot que tes jeunes attraits:
Ne va pas sottement avoir le cœur trop tendre,
En donnant de l'amour, garde-toi bien d'en prendre:
Lorsque l'on est toujours maîtresse de son cœur,
Avec adresse on sçait ménager son bonheur,
Et quand on veut conduire un homme au mariage,
On ne doit pas souffrir le moindre badinage.
Ton Amant te fait voir une sincere ardeur,
Mais le plus honnête homme en amour est trompeur.

Mlle. DES COULISSES *en foüillant dans sa poche.*

Il n'est point, croyez-moi, d'ame plus généreuse,
Il vient de me donner.... Que je suis malheureuse!
Je l'ai perduë, ô Dieux!

Me. BAUJEU.

Qu'as-tu perdu? quoi donc?

Mlle. DES COULISSES.

Peste de Picotin, il me porte guignon,
Vous me le disiez bien.

Me. BAUJEU.

Petite écervelée,
Diras-tu ce que c'est?

Mlle. DES COULISSES.

J'ai crû l'avoir serrée.

Me. BAUJEU.

Ma foi, je te battrois du meilleur de mon cœur.

Mlle. DES COULISSES.

Eh bien, c'est une bourse, & le plus grand malheur
Est que de beaux loüis elle étoit bien remplie.

Me. BAUJEU.

Eh, ne falloit-il pas, ma petite étourdie,
Me chercher aussi-tôt pour garder cet argent?

Mlle.

Mlle. DES COULISSES.

De ma nôce il disoit que c'étoit le present,
Et beaucoup plus que vous la perte me désole;
Ne me grondez donc plus.

Me. BAUJEU.

Tu seras toujours folle.

SCENE IX.

Mr. LA RICHARDIERE, Me. BAUJEU, Mlle. DES COULISSES.

LA RICHARDIERE.

EH bien, avez-vous fait quelque réflexion
Sur ce que je vous dis l'autre jour ?

Me. BAUJEU.

Vraiment non;
J'ai crû que ce n'étoit qu'une plaisanterie.

LA RICHARDIERE.

Ah ! vous me faites tort, & j'aime à la folie
Cette chere fanfan : Venons au fait d'abord,
Je prétens l'épouser ; en êtes-vous d'accord ?
Pour elle je ferai tout ce que l'on peut faire,
On doit compter sur moi, je suis homme sincére.

Me. BAUJEU.

Si vous alliez changer, Monsieur, que ferions-nous?
Je ne supose rien, je lui trouve un époux :
Il est vrai qu'il est jeune, & dépend d'un beau-pere ;
Si je ne craignois pas quelque mauvaise affaire
J'aurois déja conclu.

LA RICHARDIERE.

Dieux! ne le faites pas,
Ces mariages ont de cruels embarras :

s'adressant à Mlle. des Coulisses.

Et pour le jeune Amant a-t-on quelque tendresse ?

Mlle. DES COULISSES.

Je voudrois....

Me. BAUJEU *l'interrompant.*

Vraiment non, elle hait la jeunesse.

LA RICHARDIERE.

Elle hait la jeunesse ! ah, ce petit bouchon !

Me. BAUJEU.

Et ne peut la souffrir.

LA RICHARDIERE.

Elle a ma foi raison,
La jeunesse est toujours étourdie & légére.

Mlle. DES COULISSES.

C'est donc à ma Nourrice à qui vous voulez plaire,
Car enfin je suis jeune, & vous ne pouvez pas,
Avec ce grand défaut, me trouver des apas.

LA RICHARDIERE.

Ah, je ne veux parler que de ces jeunes hommes,
Ils sont tous scelerats dans le siécle où nous sommes,
Ils ne sauroient aimer avec sincérité,
Et font voir moins d'amour que de brutalité.

Me. BAUJEU.

Il est vrai qu'un vieillard est beaucoup plus fidéle,
On le voit rarement courir de Belle en Belle.

Mlle. DES COULISSES.

Vraiment je le crois bien, car il ne peut marcher.

LA RICHARDIERE.

La friponne me raille, & veut me reprocher
La lenteur qui souvent se trouve en la vieillesse;
Mais je suis pour aimer plus vif que la jeunesse,
Tu pourras l'éprouver si tu reçois mes vœux;
Ce n'est que pour changer que je suis paresseux.
Tu ris, pour t'en punir, vien que je te bouchonne...
Mais, ne sommes-nous point entendus de personne?
Lorsque je parle ici je crains les curieux.
Sans adieu.

SCENE X.

Me. BAUJEU, Mlle. DES COULISSES.

Me. BAUJEU.

C'Est l'amour qui l'améne en ces lieux:
Ah, que j'aime à te voir un Galant de cet âge,
Il est majeur, il peut conclure un mariage,
Sans crainte qu'on y forme aucun empêchement:
N'en va pas plaisanter avec ton jeune Amant,
Il faut ménager tout pour plus grande assurance:
Je te laisse avec lui, je le voi qui s'avance.

SCENE XI.

BELARGENT, Mlle. DES COULISSES.

BELARGENT.

LE Ciel seconde mal aujourd'hui mes desirs,
Toujours quelque fâcheux s'opose à mes plaisirs;
Ce gueux de Picotin m'a mis tout en colére:
Mais, Madame Baujeu connoît donc mon Beaupere,
J'ai vû qu'il vous parloit avec empressement.

Mlle. DES COULISSES.

Quoi, ce vieux radoteux?

BELARGENT.

C'est lui.

Mlle. DES COULISSES.

C'est mon Amant.

BELARGENT.

C'est votre Amant! de grace expliquez ce mystere.

Mlle. DES COULISSES.

Je serai votre femme ou votre Bellemere;

Choisissez promtement, le bon homme est pressé,
De mille feux pour moi son cœur est embrasé :
Quoi qu'il n'ait point de dents, il m'a sçû faire entendre
Qu'il veut bien m'épouser, tant il a l'ame tendre :
Que j'ai pris de plaisir à tous ses beaux discours !
Il bégaye en parlant comme font les Amours.

BELARGENT.

Ah, ne plaisantons plus, mon Beaupere vous aime,
Cela va nous coûter un embarras extrême ;
Et Madame Baujeu ne le connoît donc pas ?

Mlle. DES COULISSES.

Vous sçavez que l'argent pour elle a mille apas,
On lui dit qu'il est riche, & de plus il s'engage
A m'épouser.

BELARGENT.

Comment détourner cet orage ?

SCENE XII.

LUMIGNON, BELARGENT, Mlle. DES COULISSES.

BELARGENT.

Ah, mon cher Lumignon, que mon malheur est grand !

LUMIGNON.

Le Beaupere est-il mort ?

BELARGENT.

Il n'est que trop vivant !

LUMIGNON.

Qu'est-ce donc qu'il a fait ?

BELARGENT.

Il aime cette Belle,
Et prétend l'épouser.

LUMIGNON.

L'avanture est cruelle :
Peste du Chevalier, qui nous a l'autre jour
Amené pour joüer ce vieux furet d'amour.

BELARGENT.

Di-moi donc promtement ce qu'il faut que je fasse ?

LUMIGNON.

Autant que vous, Monsieur, l'affaire m'embarasse.

BELARGENT.

Pren vîte ces loüis, tu raisonneras mieux,
L'or sçait ouvrir l'esprit aussi-bien que les yeux.

LUMIGNON.

Ma foi vous dites vrai, ce n'est qu'à sa puissance
Que Messieurs du Barreau doivent leur éloquence :
Mais venons promtement à notre vieux barbon ;
A-t-il toute sa vie aimé le cotillon ?
Je lui joüerois un tour.

BELARGENT.

Eh que pourrois-tu faire ?
Je l'ai vû caresser jusqu'à la Cuisiniere.

LUMIGNON.

Oüi, mais caressoit-il de la bonne façon ?
Y paroissoit-il ?

BELARGENT.

Trop.

LUMIGNON.

Cela me semble bon.

BELARGENT.

Il en mettoit aussi quelquefois en ménage ;
Mais ma Mere souvent a plié leur bagage,
Car elle étoit sévere.

LUMIGNON.

Une femme de bien,
Sur cet article-là, ne passe jamais rien.
Vous souvient-il du nom de quelqu'une d'entre-elles ?

BELARGENT.

Nous avons eu, je croi, deux ou trois Isabelles.

LUMIGNON.

Pour duper le vieillard, allez, cela suffit :
Je vais pour vous servir, mettre tout à profit;
Vous m'allez voir joüer un plaisant personnage;
Ne m'en demandez pas à present davantage.

à Mlle. des Coulisses.

Vous, attendez ici, je vais y revenir.
Et vous, Monsieur, allez là-bas entretenir
L'Intrigante Baujeu, de peur qu'elle ne vienne;
Elle gâteroit tout.

BELARGENT.

Il me met à la gêne.

Mlle. DES COULISSES.

Il est adroit, il faut nous reposer sur lui.

BELARGENT.

Que vous êtes tranquile, & que je sens d'ennui!

Mlle. DES COULISSES.

Soyez sûr de mon cœur, que rien ne vous agite;
Craignez-vous d'un barbon une vaine poursuite?
Ciel! il paroît, fuyez avant qu'il vous ait vû.

SCENE XIII.

LA RICHARDIERE, Mlle. DES COULISSES.

LA RICHARDIERE.

Je te rencontre seule, ô bonheur imprévû!
Je veux sçavoir de toi si je pourrai te plaire.
Parle, petit bouchon, mais sur tout sois sincére;
Ta Nourrice n'est plus ici pour te gêner,
Enfin, tout à loisir tu peux m'examiner:
Je ne suis pas encor d'un âge décrepite,

Je suis frais. . . .

Mlle. DES COULISSES.

Vous avez, Monsieur, bien du mérite.

LA RICHARDIERE.

Je suis léger, dispos, plus qu'un jeune blondin.

Mlle. DES COULISSES.

A mes yeux vous avez un air fort enfantin.

LA RICHARDIERE.

Je prendrai, si tu veux, une autre chevelure.

Mlle. DES COULISSES.

Eh, Monsieur, devez-vous songer à la parure ?
Vous avez sans cela mille endroits engageans ;
Laissez les affiquets pour ces vilaines gens,
Qui n'ayant que vingt ans, ont d'amour l'ame éprise,
Il leur faut bien parer leur sotte marchandise,
Car on n'en voudroit pas. . . .

LA RICHARDIERE.

Tes discours sont charmans,
Ah, que nous passerons d'agréables momens !

SCENE XIV.

LUMIGNON *habillé en femme*, LA RICHARDIERE, Mlle. DES COULISSES.

LUMIGNON.

JE te cherchois ma fille. O Dieux ! voilà ton pere.

LA RICHARDIERE.

Que veut dire cela ?

LUMIGNON.

Monsieur la Richardiere,
Aprés un si long-tems, quel plaisir de vous voir !
Lorsque je vous quittai quel fut mon désespoir !
Ah, que feu votre femme étoit rude & cruelle !
Mais vous ne songez plus à la pauvre Isabelle,

Vous avez oublié même jusqu'à son nom.

LA RICHARDIERE.

Point, je me le remets.

LUMIGNON.

Voilà le cher poupon
Qu'autrefois j'eus de vous.

LA RICHARDIERE.

Cela se peut-il faire ?

LUMIGNON.

Oüi, Monsieur, je n'étois que votre Cuisiniere;
Madame me chassa tout-à-fait rudement:
Vous me fites meubler un petit logement,
Mais elle fit bien pis, la bonne ménagére,
Elle m'enleva tout.

LA RICHARDIERE.

J'en fus fort en colére.

LUMIGNON.

Mon Dieu, n'en jurez pas, Monsieur, car entre nous,
On a vû de tout tems de ces Amans filoux,
Qui lors qu'ils n'aiment plus, reprennent sans scrupule
Tout ce qu'ils ont donné.

LA RICHARDIERE.

La chose est ridicule,
Et je n'en ai jamais usé comme cela.
Di-moi, tu n'as donc pas nourri cet enfant-là ?
Une vieille m'a dit qu'elle étoit sa Nourrice.

LUMIGNON.

Il est vrai: vous pouvez juger de mon suplice,
Alors que je me vis sans meubles, sans argent;
Je nourris sur le lieu le fils d'un Intendant,
Et Madame Baujeu prit le soin de ma fille.
Embrassez-la, Monsieur, n'est-elle pas gentille ?
Ah c'est vous tout craché.

LA RICHARDIERE.

Sans doute, me voilà;

A ſon âge j'étois tout fait comme cela.

LUMIGNON.

Hâtons-nous d'éviter l'importune préſence
De Monſieur Broüillardo, je le vois qui s'avance.

SCENE XV.

BROUILLARDO *ſeul.*

EXprés pour le Concert je rentre en ma maiſon ;
Mais ma foi la Muſique a bien peu de raiſon,
Il faut que chaque jour elle ſe faſſe attendre ;
A quatre heures pourtant chacun devoit s'y rendre,

Il regarde ſa montre.

Il en eſt plus de ſix ! oh, Monſieur Picotin,
Je ſuis bien fatigué de tout ce mauvais train ;
Oh,oh,viendra-t-il donc ou Chanteur,ou Chanteuſe?
Non, le moindre craſſeux, ni la moindre craſſeuſe
N'y ſont pas arrivez. . . .

SCENE XVI.

CATIN, BROUILLARDO.

CATIN.

MOnſieur, je vous y voi.

BROUILLARDO.

Ah, ma pauvre fanfan, je ne dis pas pour toi.

CATIN.

Pourquoi parler de nous dans ce mépris extrême ?
On ne voit rien ici plus craſſeux que vous-même,
On peut ſur ce menton faire croître des choux,
Tant l'on y voit de terre.

BROUILLARDO.

Ah Catin, file doux,
Ce n'est pas avec moi que l'on tient ce langage.

CATIN.

Eh bien, à votre tour devenez donc plus sage :
Sans aucun interêt je chante à vos Concerts
De mauvaise Musique & d'aussi méchans Vers.

BROUILLARDO.

Ils attirent pourtant, quoique tu puisses dire,
Du beau monde à foison.

CATIN.

Chacun y vient pour rire,
Et puis à vous parler franchement entre nous,
Monsieur, votre maison sert à cent rendez-vous,
Aprés votre Concert on joüe à la bassete,
Où des femmes souvent ont joüé de leur reste.

BROUILLARDO.

Il est vrai, la Marquise y perdit l'autre jour
Sa jupe, mais c'étoit contre un homme de Cour,
Qui lui fit bon quartier, car il a l'ame belle.

SCENE XVII.

NANON, CATIN, BROUILLARDO.

NANON.

EH, mon cher pere, allez apaiser la querelle
De la belle Marquise & du grand Chevalier ;
Si vous n'y courez pas ils se vont étrangler.

CATIN.

Voilà cette belle ame !

NANON.

Il dit qu'il n'est pas dupe,
Et jure qu'il aura de l'argent ou sa jupe:
Il folâtroit d'abord, il vouloit la baiser,

Madame la Marquise a voulu se fâcher ;
Dame, il s'est mis aussi tout soudain en colére,
Moi je croi qu'il vouloit qu'elle le laissât faire :
Du cabinet vitré j'entendois leurs discours,
Sans qu'ils me pûssent voir.

BROUILLARDO.

Allons donc au secours
De la belle Marquise ; & toi Nanon demeure.

NANON.

Je ne vous suivrai pas ?

BROUILLARDO.

Je reviens tout à l'heure,
Tu peux en attendant répéter ta leçon.

NANON.

Bon, vraiment je la sçais, ce n'est qu'une Chanson.

Elle chante. Catin & Broüillardo sortent.

Lorsque l'on est au Printems de son âge,
Est-ce un plaisir fort engageant
Que de passer les jours à perdre son argent ?
Une Belle est beaucoup plus sage
De se faire un amusement
D'un fidéle Amant.

SCENE XVIII.

LE CHEVALIER, NANON.

LE CHEVALIER.

Bon jour, la belle enfant, que ta voix est touchante !

NANON.

Vous vous moquez, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Elle est toute charmante,

Elle frape d'abord à l'oreille du cœur:
Je veux par un baiser t'en payer la douceur;
Tu ne veux pas. . . . pourquoi ?

NANON.

La plaisante demande,
Vous m'accoutumeriez quand je serois plus grande
A vous baiser aussi.

LE CHEVALIER.

Qu'elle a l'esprit rusé !

NANON.

Et la Marquise, enfin vous a-t-elle baisé ?
Quand on doit de l'argent, Dame, c'est autre chose;
Moi, je ne vous doi rien.

LE CHEVALIER.

Diantre, comme elle cause;
Et qui peut donc, bouchon, t'en avoir tant apris ?

NANON.

Oh je vous écoutois, n'en soyez point surpris.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas pourtant si méchant que l'on pense,
Je suis presentement en bonne intelligence
Avec cette Marquise, & pour le faire voir,
Je lui donne à Boulogne un grand repas ce soir:
Je t'en raporterai des douceurs, je te jure.
Adieu, mon petit bec.

SCENE XIX.

NANON, CATIN, BROUILLARDO.

CATIN.

Monsieur, je vous assure,
Que j'ai pensé d'abord, qu'il n'étoit pas besoin
Pour les racommoder qu'on prit le moindre soin,

BROUILLARDO.

Ils sont tous deux prudens.

CATIN.

La prudence est extrême,
La Marquise est jolie, & le Chevalier l'aime,
Le tems est précieux, Monsieur, & les Amans
Ne sauroient trop presser leurs racommodemens.

NANON.

Mon cher pere, ah voyez la plaisante figure !

CATIN.

C'est un nouvel Auteur, j'en ferois la gageure.

SCENE XX.

LA RABOTIERE, CATIN, BROUILLARDO.

LA RABOTIERE.

N'Étes-vous pas d'ici le Maître ou l'Intendant,
Monsieur ?

BROUILLARDO.

Oüi, je suis tout.

CATIN.

Le début est plaisant.

LA RABOTIERE.

Je suis bâtard, Monsieur, du grand la Rabotiere,
Ce fameux Menuisier de Nevers est mon pere ;
Que dis-je ? il ne l'est plus, car le pauvre homme est mort,
Et tout Nevers entier a déploré son sort :
Il avoit pour les Vers une heureuse nature,
Il beuvoit fort souvent de cette eau vive & pure,
Qu'on prend sur le Parnasse, avec les doctes Sœurs ;
Il chérissoit Bacchus, non comme ces Rimeurs
Qui vont au Cabaret pour échauffer leur veine,

Et des vapeurs du vin ayant la tête pleine,
Pensent monter Pégase, & voler aussi haut
Que le sçavant Corneille & le galant Quinaut ;
Mais chacun d'eux perdant une esperance vaine,
Voit, quand il n'est plus soû, qu'un âne le proméne.

BROUILLARDO.

A quoi donc aboutir ce discours merveilleux ?

LA RABOTIERE.

Il aboutit, Monsieur, que je viens dans ces lieux
Pour vous montrer.....

BROUILLARDO.

Quoi donc ?

LA RABOTIERE.

Une piéce admirable,
On ne sauroit rien voir qui lui soit comparable.

CATIN.

Quel est votre sujet ?

LA RABOTIERE.

Le sujet est charmant :
D'Héléne je fais voir d'abord l'enlevement,
Je la fais arriver aux murs fataux de Troye :
Le beau Paris est fier d'une si belle proie ;
Cassandre en le voyant verse de tristes pleurs ;
Elle prédit en vain de funestes malheurs,
Le bon homme Priam reçoit la belle Héléne.

BROUILLARDO.

La catastrophe enfin, j'en suis en grande peine ?

LA RABOTIERE.

Pour vous le faire court, mille & mille vaisseaux
Couvrent en un moment le vaste sein des eaux ;
Il semble que d'effroi les ondes en mugissent,
Dans le vague des airs mille cris retentissent ;
Les Grecs assiégent Troye, & pour le dénoüement
On verra de ses murs l'affreux embrasement.

BROUILLARDO.

Avez-vous votre piéce ?

LA RABOTIERE *tire un gros livre.*

Oh oüi.

BROUILLARDO.

Mais comment faire?
Je ne puis à present la lire toute entiére.

CATIN *à la Rabotiere.*

Eh chargez-en Monsieur, elle est en bonne main.

BROUILLARDO.

Avec un connoisseur je la verrois demain.

LA RABOTIERE *lui arrachant le livre.*

Je suis le serviteur de votre Seigneurie.

SCENE XXI.

BROUILLARDO, CATIN.

BROUILLARDO.

MA foi je le tiens fou.

CATIN.

Chacun a sa folie,
Et la votre, Monsieur, est d'avoir chaque jour
Cent grimaux du Parnasse à vous faire la cour:
On vous voit écouter des gens de tout calibre,
Vous les recevez tous, chez-vous l'abord est libre
Jusques à Picotin, ce miserable Auteur.

BROUILLARDO.

Peste! il sçait Euripide, & le sçait tout par cœur.

CATIN.

Et qu'est-ce qu'Euripide?

BROUILLARDO.

Ah c'étoit un grand homme,
Qui vivoit environ l'Olimpiade de Rome
Quatre-vingt.... il n'importe, à peu prés ce tems-là....
Mais enfin, il faisoit fort bien des Opera.

CATIN.

De vos raisonnemens je ne suis point contente,
Et si je pouvois être un peu moins ignorante,
Peut-être qu'en poussant plus loin cet entretien,
Je vous ferois bien voir que vous ne sçavez rien.
J'entendis l'autre jour qu'on faisoit la critique
De votre Ouvrage... là..: de ce Poëme étique;
Ah qu'il est bien nommé, car en y travaillant
On vous voit dessécher, & vous allez mourant:
Eh, Monsieur, croyez-moi, conservez votre vie,
Assez de foux sans vous suivent la Poësie;
Quelle aveugle fureur vous force de chérir
La Muse qui vous tuë au lieu de vous nourrir?

SCENE XXII.

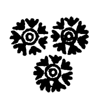
Mlle. DES COULISSES, CATIN, BROUILLARDO.

Mlle. DES COULISSES.

Monsieur, si vous voulez que le Concert commence,
Parlez, car autrement comptez que rien n'avance,
On diroit qu'en ce tems les féves sont en fleur,
A voir tous nos Chanteurs de si méchante humeur,
Nôtre Poëte aussi....

BROUILLARDO.

Catin, allons leur dire
Que chez moi désormais ils n'auront rien à frire
S'ils ne commencent pas.



SCENE XXIII.

Mlle. DES COULISSES, LUMIGNON, BELARGENT.

LUMIGNON.

Le tour est-il gaillard ?

BELARGENT.

Il a trés-finement dupé nôtre Vieillard.

LUMIGNON.

Il a crû retrouver en moi son Isabelle,
Et jureroit qu'il est pere de cette belle :
Il en est si content qu'il lui vient d'assurer
Quinze bons mille écus pour la bien marier ;
Il m'a pensé vingt fois faire éclater de rire !
Ne m'admirez-vous pas ? car pour moi je m'admire !
Il faut un Lumignon pour faire de bons tours,
Qui ne se rendroit pas à mes pressans discours ?
Monsieur, dis-je au barbon, vôtre fille est jolie,
Elle est jeune, & pourroit bien faire une folie,
Vous sçavez qu'autrefois j'en fis bien avec vous,
Cela soit dit, Monsieur, seulement entre nous ;
Si vous vouliez lui faire un petit avantage,
Je lui trouve un parti. . . . Ah, que son mariage,
Faute de mon présent ne se differe plus,
Dit-il, tu peux compter sur quinze mille écus.
J'ai couru promtement chez le petit Notaire,
Qui fort adroitement a conduit cette affaire
En secondant ma fourbe, & le barbon en fat,
A sans aucun soupçon signé vôtre Contrat.

BELARGENT.

Mais en venant ici nous avons vû, je pense,
Picotin lui parler d'un air de confidence.

E e

LUMIGNON.

Il a ma foi beau faire, il ne défera pas
Ce que nous avons fait.

BELARGENT.

Il faut aller là-bas,
Je veux les observer.

Mlle. DES COULISSES.

Ma Nourrice sçait-elle ? . . .

BELARGENT.

Elle sçait tout.

Mlle. DES COULISSES.

Allez, je demeure avec elle.

SCENE XXIV.

Me. BAUJEU, Mlle. DES COULISSES.

Me. BAUJEU.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Mlle. DES COULISSES.

Le vieillard s'est laissé duper bien lourdement.

Me. BAUJEU.

Peut-on dans le paneau donner de cette sorte ?

Mlle. DES COULISSES.

A vous dire le vrai, je pense qu'il radote.

Me. BAUJEU.

Que vois-je ? Pitotin vient de notre côté,
De fureur poëtique il paroît agité.

SCENE XXV.

PICOTIN *entre en faisant des contorsions*, Me. BAUJEU & Mlle. DES COULISSES *se retirent dans un des coins du Theatre.*

PICOTIN.

AMour, cruel Amour, bourreau de mes entrailles,
Il est tems d'achever mes tristes funerailles :
Brûlé de mille feux, chargé de mille fers,
Mon cœur ressent lui seul tous les maux des Enfers !
Je suis au désespoir !... Mon ame est forcenée,
Barbare ! par pitié, fini ma destinée.

Me. BAUJEU.

Comment, il n'a jamais rien fait qui soit si beau !
Ecoutons à l'écart cet ouvrage nouveau.

PICOTIN.

De mon heureux Rival le bonheur est extrême,
Mes yeux en sont témoins; oüi, je l'ai vû moi-même
Auprés de ma cruelle exprimer ses désirs,
Ils faisoient un duo de leurs tendres soupirs.

Me. BAUJEU.

N'es-tu point le sujet de cette frenesie ?

PICOTIN *sans les voir.*

Oüi, de la décoëffer il m'a pris fantaisie ;
J'allois faire éclater mes transports furieux,
Lors qu'elle a disparu tout à coup à mes yeux.

Mlle. DES COULISSES.

C'est sans doute de moi dont il parle.

PICOTIN.

J'enrage ;
Mais bien-tôt mon Rival n'aura pas l'avantage
De rire des tourmens qu'il me fait endurer :

Son Beaupere est ici, j'ai sçû lui déclarer
L'amour qu'il lui cachoit avec tant de mystere:
Ça, reprenons haleine & malgré ma colere,
Voyons si cette bourse enferme de l'argent;
L'ingrate en m'évitant serra mal ce présent,
Il tomba, je l'ai pris...

Il regarde dedans.

Gardons bien de lui rendre,
Pour cet heureux Rival elle en seroit plus tendre,
Ces loüis parleroient encore en sa faveur.

Me. Baujeu & Mlle. des Coulisses lui arrachent la bourse.

Me. BAUJEU.

Au secours!

Mlle. DES COULISSES.

Au secours!

PICOTIN.

Au Voleur!

TOUS ENSEMBLE.

Au Voleur!

Me. BAUJEU.

Reçoi ce coup de poing.

PICOTIN.

On me tuë, on m'assomme!

SCENE XXVI.

BELARGENT, Me. BAUJEU, Mlle. DES COULISSES, CATIN, PICOTIN.

BELARGENT *lui donne des coups de canne.*

Tien pour ton droit d'avis.

Mlle. DES COULISSES.

Voyez cet honnête homme,
Il m'avoit pris ma bourse.

CATIN.

Eh quoi, que faites-vous ?

Me. BAUJEU.

On s'amuse à rosser le plus grand des filoux.

CATIN.

Par charité, Madame, accordez-lui sa grace;
On dit qu'il pille un peu, mais ce n'est qu'au Parnasse :
Venez à son secours, ô puissant Apollon,
Embrassez le parti de votre Nourrisson.

PICOTIN.

De l'affront qu'on m'a fait je tirerai vengeance.

SCENE XXVII.

BELARGENT, LA RICHARDIERE, PICOTIN, BROUILLARDO, Me. BAUJEU, Mlle. DES COULISSES, CATIN, & tous ceux qui étoient venus pour le Concert.

PICOTIN *à la Richardiere.*

AH, de votre Beaufils voyez la violence,
Voyez comme il m'a mis.

LA RICHARDIERE.

Le traître ! le coquin !

BELARGENT.

J'ai payé les avis du docte Picotin :
Mais, Monsieur, avez-vous montré plus de sagesse
En formant le dessein d'épouser ma Maîtresse ?
D'elle-même je sçai vos propositions.

LA RICHARDIERE.

Et moi je sçai qu'il est ici de grands fripons :
Tu viens de me joüer avec ton Isabelle ;

J'en suis trop convaincu puisque c'est là ta Belle.

BELARGENT.

Cette Belle, Monsieur, me convient mieux qu'à vous,
Et vous trouverez bon que je sois son époux :
Prendre femme est souvent une fâcheuse affaire,
Mais à mon âge aussi, c'est un mal nécessaire.

BROUILLARDO.

Quoi de votre Beaufils vous êtes le Rival ?

LA RICHARDIERE.

De quoi vous mêlez-vous ?

BROUILLARDO.

Vous êtes bien brutal !

PICOTIN.

Éloignons-nous d'ici sans tarder davantage.

LA RICHARDIERE.

Que la peste, le feu, la famine, la rage,
Détruisent pour jamais ces détestables lieux !

CATIN.

On n'entendit jamais de si tendres adieux.

Me. BAUJEU.

Le docte Picotin & lui s'en vont ensemble.

Mlle. DES COULISSES.

Ce sont deux malheureux que l'infortune assemble.

BROUILLARDO.

Aprés ce beau fracas ne veut-on pas chanter ?

LUMIGNON.

Tout n'est pas prêt, Monsieur; mais venez écouter
De galans impromptus sur les pauvres Poëtes,
Qui veulent à crédit avoir des amourettes.



SCENE XXVIII. & derniere.

BELARGENT, Mlle. DES COULISSES, Me. BAUJEU, BROUILLARDO, LUMIGNON, CATIN, TROUPE de Chanteurs & de Chanteuſes.

CATIN.

Plaignons, plaignons le malheureux deſtin
Du Sçavant Picotin!
Malgré la Philoſophie,
Le Grec, le Latin,
La Muſique, la Poëſie,
Il a ſenti ſur lui plus d'un bras en furie:
Plaignons, plaignons le malheureux deſtin
Du Sçavant Picotin.

Un CHANTEUR.

Sentir les coups d'une belle,
Ce n'eſt pas un fort grand mal,
Mais c'eſt une peine cruelle
D'être battu par un rival.

Une CHANTEUSE.

Pauvres Rimeurs,
Qui gueuſez des faveurs,
Quittez une vaine pourſuite,
On répondra toujours à vos fades douceurs,
Apollon vous aſſiſte.

CATIN.

Loin d'ici l'Amant chimérique,

Qui veut se faire aimer comme on aimoit jadis
Au tems des Amadis ;
Qu'il porte ailleurs sa tendresse à l'antique.

Un CHANTEUR *&* *une* CHANTEUSE.

Au tems heureux où regnoit l'innocence,
On goûtoit en aimant mille & mille douceurs,
Et les Amans ne faisoient de dépense,
Qu'en soins, en tendres ardeurs :
Aujourd'hui sans l'opulence,
Il n'est point de vrais plaisirs ;
Un Amant qui ne peut dépenser qu'en soupirs,
N'est payé que d'esperance.

FIN DU PREMIER TOME.



TABLE ALPHABETIQUE des Pieces contenuës au Premier Tome.

B

BALLADE.

BOUQUETS.

C

CHANSONS.

CHANSONS A BOIRE.

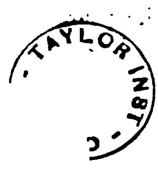
PARODIES BACHIQUES de quelques Chanſons d'Opera.

PAROLES BACHIQUES, ſur des Airs d'Opera.

Sujets des Enigmes contenuës dans ce Volume.

Fautes à corriger.

Page 10, *Vers* 4, un, *lisez* une.
32, 15, vous, *lisez* vieux.
66, 6, paroît, *lisez* semblent.
89, *ligne pénult*. de mon, *lisez* d'un.
155, *Vers* 3, on, *lisez* l'on.
231, 13, le, *lisez* la.
248, 1, engage, *lisez* engages.
id. 5, hommage, *lisez* hommages.
263, 1, Ie, *lisez* Il.
id. 12, ne lui montrons pas mon, *lisez* dissimulons notre.
264, 19, tous, *lisez* tout.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

